





8 500 –

Fair + Street Theatre



LES PARADES

# THÉATRE
## DES
# BOULEVARDS,
## *OU*
# RECUEIL
## DE
# *PARADES.*

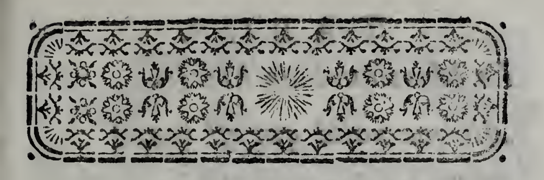
## TOME PREMIER.



*A MAHON,*

De l'Imprimerie de GILLES LANGLOIS, à l'Enſeigne de l'Etrille.

M. DCC. LVI.



# TABLE DES PIECES

Contenues dans le premier Tome.

TABLE.



FIN.





# LETTRE DE M. GILLES,

## *SUR LES PARADES.*

JE me crois fondé, z'en qualité de Gilles, à devenir z'Auteur ; je me donne assez de casse cul dans un courant de l'année, pour me placer parmi nos Poëtes de prose, & même j'ai z'un avantage dessur eux ; c'est que chacune de leurs Piéces ne tombe qu'une fois, & que moi je tombe tous les jours. Le Sesque conviendra z'avec moi que c'est un agrément. Il y a d'aucunes femmes de vertu qui me confient qu'elles ne sont jamais plus

aiſes que quand elles tombent ; & quand ç'a leur arrive , elles ne manquent pas de me dire, à toi, Gilles. Voilà pourquoi on voit tant de Dames s'être fait des façons de beaux eſprits , parce qu'elles en ont les manieres ; & c'eſt z'à propos des talens dont elles font parade, que je vais eſſayer un bout de diſſertation ſur les Parades.

Parade z'eſt z'une choſe & z'un mot ; c'eſt z'en quoi ç'a vous a ſon mérite, parce qu'il y a bien des mots qui ne ſont pas des choſes, & qu'en fait de ce qui s'appelle commerce du monde, ce ſont les choſes qui font les liaiſons.

Une Parade z'eſt donc z'un mot moral, en ce que ç'a annonce z'une bonne Piéce, pour engager à z'entrer dedans, & puis qu'après ç'a on vous en coule : voilà ce qui arrive tous les jours dans les meilleures maiſons, où z'on ne voit que des parades, ſur-tout lorſque

la femme eſt jolie. Ça n'a pas honte de vous avancer à tous ceux qui y viennent, qu'elle eſt leur ſervante; c'eſt z'une parade qu'un pareil propos, car elle n'eſt la ſervante de perſonne, & queuquefois elle eſt la maîtreſſe de tout le monde. Quant à l'égard des maris, leur honneur z'eſt le Gilles de la maiſon ; c'eſt lui qui reçoit les ſoufflets. Il n'eſt pas néceſſaire d'être vêtu de blanc pour être mon camarade; ſi c'étoit-là l'uniforme, le noir ſeroit z'à trop bon marché : il n'y auroit que Meſſieurs les Abbés qui le porteroient z'avec raiſon ; premierement, c'eſt parce que tous la plûpart le portent bien ; & puis ſecondement, c'eſt que ſans s'en vanter ils font bien des Gilles ſur le pavé de Paris. A propos de ça, c'eſt z'encore des parades que les gens d'Egliſe : qui dit z'un homme d'Egliſe, dit z'un homme qui y va ; & l'on m'avouera

que c'eſt là des gouailles auſſi riſibles, que ſi z'on voyoit z'un Mahomet dédié z'à z'un Cardinal.

Je crois avoir démontré que la Parade eſt z'un mot moral : il s'agit z'à préſent d'entrer dans la nature, & ce n'eſt pas là ce qui m'embarraſſe.

La nature de la Parade, de même que le Miſantrope, ſuit la nature de celui qui la traite, & c'eſt z'en quoi elle l'emporte ſur celle des Auteurs modernes, parce que ces derniers en ſortent preſque toujours, & que ce n'eſt pas là comme on fait faire du chemin à ſes Piéces. Tout ça vient de la mauvaiſe éducation des enfans ; ce qui ne leur arriveroit pas, s'ils avoient lû le Traité des Culbutes de M. Drolin : je me ſouviens que c'étoit z'un bien joli z'Arlequin que ce M. Drolin ; j'apprenois à écrire pour ſçavoir lire, lorſqu'il compoſoit ſon Traité des Culbutes avec Mam-

ſelle z'Izabelle : elle étoit bien legere, cette z'Iſabelle là, & cependant je remarquois qu'elle avoit toujours le deſſous. Voilà pourquoi je ne fus pas ſurpris, lorſque j'entendis dire par le beau monde dans le préau, que M. Drolin avoit fait un Traité des Culbutes.

On peut z'aiſément conclure de tout ceci combien les Parades ſont z'utiles à la jeuneſſe. Premierement, elles ſe jouent toujours en dehors, comme j'ai z'eu l'honneur de le faire entendre plus haut, ce qui fait qu'on y entre pour rien ; & ç'a ne laiſſe pas que de faire plaiſir à bien du monde, ce qui me donne occaſion de répéter qu'il y a z'une quantité d'honnêtes femmes qui ſont comme les Parades ; je l'ai éprouvé moi-même. Une Beauté de près de ſix pieds, nommée Fanchon l'Oſeille, nous fit l'honneur de ſuivre notre Spectacle pendant toute la Foire derniere ;

je fis de d'même, je la ſuiva, & vous allez entendre ce qui en arrivit. Elle voulut z'aller voir le fameux Joueur de Gobelets ; & comme elle avoit de l'eſprit, elle lui tint ce diſcours : On dit que Monſieur ſçait z'eſcamoter z'un âne ? A votre ſervice, Mademoiſelle : ç'a n'eſt pas de refus, Monſieur ; mais je veux ſçavoir l'eſcamotage, parce que je me donnerai le plaiſir de jouer le rôle du Gobelet. Ç'a ne manqua pas, elle apprit l'eſcamotage : elle devint le gobelet, il n'auroit tenu qu'à elle de ſe faire queuque choſe de mieux. Elle me fit l'honneur de me prendre pour ſa muſcade ; ç'a a donné ſujet z'à z'une Parade intitulée, *Fanchon Gobelet*, & *Gilles Muſcade*. Le grand mérite de cette Piéce, c'eſt que z'on voit d'abord le lieu de la ſcène, ce qui nous eſt fort recommandé dans la pratique de Chriſtophe.

On ne peut pas diſconvenir que le Sèſque a plus d'entente de ce Théâtre que les hommes, je n'en excepte pas Plaute, qui étoit pourtant le contemporain de Rablais. C'eſt pour ç'a que tous les matins je vais montrer z'en ville à jouer des Gobelets aux Dames : le goût des Sciences gagne tous les jours. Tous les talens agréables ont des droits deſſur elles : il n'y a qu'à voir comme elles apprennent à frotter les chambres, à trotter, à galopper, & même z'à ruer, quand la gentilleſſe le demande. C'eſt ce qui me détermine à leur offrir ce petit Recueil de Parades, dont l'objet z'eſt mieux rempli que celui de la Comédie ; car qu'eſt-ce que la Comédie ? C'eſt la peinture des mœurs : on dit qu'elles ne ſont pas bonnes pour le préſent, & je demande qui eſt-ce qui a de plus mauvaiſes mœurs qu'une Parade ? par conſéquent elle eſt

la peinture du ſiécle. Cela me fait z'eſpérer que les Beautés protegeront mon Eſſai : ſi elles le trouvent trop court, il ſera aiſé de l'allonger; ç'a ne dépayſera pas le Gilles du grand Jeu.



LEANDRE

# LEANDRE

# FIACRE;

*PARADE.*

## *ACTEURS.*

LEANDRE, Amant d'Iſabelle.

ISABELLE, Fille de Villebrequin.

CASSANDRE, Amoureux d'Iſabelle.

VILLEBREQUIN, Pere d'Iſabelle.

GILLES, Valet de Caſſandre.



# LEANDRE FIACRE; *PARADE.*

## SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.



UOI! charmante z'Isabelle, j'apprens que vous allez t'épouser Monsieur Cassandre. Où est la foi que vous m'avez promise? Où est l'amour, où est le bien que vous me portiez?

ISABELLE.

Taiſez-vous donc, mon cher Liandre; ſi vous ne voulez t'empêcher mon établiſſement; car enfin je vous aime plus que lui, mais il a plus de moyen que vous.

LEANDRE.

Mamſelle, tout cela z'eſt bel & bon, mais enfin il vaut mieux faire plaiſir d'un pied à une honête perſonne, que d'un doigt à un ſot & à un vieux comme il eſt.

ISABELLE.

Mais vraiment, mon cher Liandre, je ſens bien ce qu'en vaut l'aune. Auſſi ce n'eſt point la badinerie qui me fait prendre le parti, c'eſt l'envie d'avoir de quoi, je compte bien toujours vous voir.

LEANDRE.

Non, Mamſelle, je ne veux point que vous ſoyez Madame Caſſandre. Je veux moi-même faire votre fortune, & il ne ſera pas dit que l'on m'aura paſſé le bec par la plume.

ISABELLE.

Mais, mon Pere, charmant Liandre, que dira-t-il ?

LEANDRE.

J'aurai toujours pour ſa perſonne beaucoup de conſideration, mais je lui donnerai vingt coups de pieds dans le ventre, s'il ne fait pas ce que je veux.

ISABELLE.

Vous êtes aſſurément bien le maître de faire ce qu'il vous plaira, ſi vous croyez que ce ſoit pour le mieux.

LEANDRE.

Je ſçais que Monſieur Caſſandre va venir pour vous épouſer, faites comme ſi de rien n'étoit, & laiſſez-moi faire.

ISABELLE.

Oui, mon cher z'Amant, vous ſerez toujours comme vous voudrez & tant qu'il vous plaira.



## SCENE II.

### CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

ENfin je viens ici pour épouſer.

GILLES.

Oui, mais non pas pour épouſſeter.

CASSANDRE.

Veux-tu bien m'écouter ? Je veux faire une fin.

GILLES.

Pardienne, Monſieur, elle eſt toute faitte, & vous voulez ſtapendant épouſer Mamſelle z'Iſabelle.

CASSANDRE.

Oui bien aſſurément.

GILLES.

Je ne parle pas pour elle, mais les filles de ce pays ſont quelquefois ſi ſçavantes, qu'elles n'apprennent rien de nouveau la premiere nuit de leurs nôces.

CASSANDRE.

Oh nous ſçavons cela, mais il y a fille & fille.

GILLES.

Oui, Monſieur, il y en a de la grande & petite eſpéce: mais, Monſieur, voulez-vous ſçavoir ce qui vient par-tout?

CASSANDRE.

Oui dea, je ſuis toujours bien aiſe de m'inſtruire.

GILLES.

Monſieur, ce ſont des cornes; car il n'y a point de terre qui ne produiſe des cocus.

CASSANDRE.

C'eſt vraiment bien le tems de me tenir ces propos.

GILLES.

Si vous voulez j'impoſerai ſilence à mes paroles, mais auſſi voulez-vous que j'attende que vous ayez voyagé en Cornouailles, & que l'on vous appelle Monſieur Corneille.

CASSANDRE.

Ce malheur ne peut m'arriver, z'Iſabelle

eſt belle, elle eſt ſage, elle eſt fille de mon bon ami Villebrequin.

GILLES.

Oui elle eſt belle, mais un homme qui a une belle femme, tout le monde eſt ſon couſin.

CASSANDRE.

Hé bien tant mieux, on me fera plus d'honneur.

GILLES.

Mais pardienne, ne ſçavez-vous donc pas qu'une bonne chevre, une bonne mule, & une bonne femme, ſont trois mauvaiſes bêtes.

CASSANDRE.

Enfin, je te demande conſeil, mais ce n'eſt pas pour me contredire.

GILLES.

Monſieur, puiſque vous le prenez parlà, je vous baiſe bien les mains; baiſez-moi les feſſes.

CASSANDRE.

Tout cela eſt bon; va t'en dire à mon compere Villebrequin que je l'attens ici

pour lui faire visite comme l'honnêteté le desire.

GILLES.

J'y vesse, mais pardienne, par les mamelles de mon cul; vous faites là une grande folie. (*appercevant Villebrequin.*) Taye, taye, taye, Monsieur Villebrequin.

---

## SCENE III.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, GILLES.

GILLES *à Villebrequin.*

VOilà Monsieur Cassandre qui vient pour vous trousser son compliment, & pour trousser Mamselle z'Isabelle.

VILLEBREQUIN.

Ah! bon jour mon Compere & mon bon ami.

CASSANDRE.

Vous me voyez frais, gaillard, & dispôt, & je viens pour terminer la petite affaire dont nous avons parlé.

VILLEBREQUIN.

Et quand la voulez-vous faire?

CASSANDRE.

Tout à l'heure.

VILLEBREQUIN.

J'y consens. Isabelle, hola; oh, Isabelle.

---

## SCENE IV.

### VILLEBREQUIN, ISABELLE, CASSANDRE, GILLES.

ISABELLE.

PLaît-il mon Pere? Qu'est-ce que vos commandemens m'ordonnent?

CASSANDRE.

Qu'elle est bien élevée! Quelle modestie!

VILLEBREQUIN.

Saluez mon bon ami Monsieur Cassandre, il vient pour vous prendre à femme.

ISABELLE.

Ah! mon cher Papa, je ne pourrai jamais.

GILLES.

Pardienne, c'eſt lui bien plutôt qui ne le pourra pas.

CASSANDRE.

Madmoiſelle, vous voyez un homme qui voudroit avoir tout l'or d'un pays pour le ſoumettre à vos pieds, & pour mériter votre conſentement.

ISABELLE.

Monſieur, tout ce que mon cher Papa ordonne, je le fais toujours.

CASSANDRE.

Vous me charmez; (*à Villebrequin*) allons donc mon beau-pere.

GILLES.

Monſieur Villebrequin n'eſt donc plus votre Compere, vous verrez que c'eſt Mamſelle.

CASSANDRE.

Oui, je t'aſſure, qu'elle m'eſt tout ce qu'on peut être pour moi.

VILLEBREQUIN.

Tenez, ma fille, voilà mon bourſon,

allez acheter tout ce qu'il vous faudra, prenez un fiacre pour avoir plutôt fait, ( *à Caſſandre.* ) vous verrez tout ce qu'elle achetera.

CASSANDRE.

Si vous voulez prendre ma bourſe auſſi ?

VILLEBREQUIN.

Non, laiſſez, vous vous mocquez de moi. Elle a ſuffiſamment de quoi, je lui donne plus de quinze francs. Vous verrez, vous verrez, vous dis-je, laiſſez la faire.

ISABELLE.

Oui, mon cher Papa, je m'y en vais ; ne vous impatientez pas.



## SCENE V.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

En vérité votre Isabelle est une charmante personne.

VILLEBREQUIN.

Il est vrai, c'est une créature qui est fort bonne; toutes nos voisine la montrent pour exemple.

GILLES.

Et tous nos voisins la montent.

VILLEBREQUIN.

Jamais de bruit avec elle, c'est la complaisance même.

GILLES.

Oui, quand on fait ce qu'elle veut.

CASSANDRE.

Que je vais vivre une vie agréable & joyeuse!

GILLES.

Et cornue.

CASSANDRE.

Te tairas-tu z'insolent. Par mon ame, si j'entendois ce que tu dis, je crois que je te battrois.

VILLEBREQUIN *à Gilles.*

Va t'en, mon ami, voir quand le fiacre sera de retour, & viens nous avertir.

CASSANDRE.

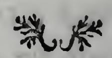
Va je te prie, car je brûle d'impatience de la revoir.

GILLES, *en s'en allant & faisant les cornes.*

Je vous prens toujours à témoin que ce n'est pas ma faute, si vous en faites la folie.

CASSANDRE.

Très-assurement je te battrai, si tu ne m'obéis pas, & si tu parles encore.



## SCENE VI.

### CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

CASSANDRE.

JE vous demande excuſe pour ce mien ſerviteur, il a de l'eſprit, mais il ne ſçait pas toujours ce qu'il dit.

VILLEBREQUIN.

Oh! vous vous mocquez, ces ſortes de gens ne peuvent z'avoir autant de bien diſance, ni tant d'eſprit que nous en avons..... Enfin vous êtes donc content de ma charmante z'Iſabelle.

CASSANDRE.

On ne peut z'avoir plus de joie t'au cœur que vous m'en donnez, mon cher beaupere.



## SCENE VII.

CASSANDRE, VILLEBREQUIN. GILLES.

GILLES.

MOnſieur, Monſieur.

CASSANDRE.

He bien ?

GILLES.

Le fiacre eſt à la porte.

VILLEBREQUIN.

Allons donc au-devant de ma fille.

GILLES.

Monſieur, je ne crois pas que cela vous ſoit néceſſaire, non plus qu'à elle.

VILLEBREQUIN.

Eh pourquoi donc ?

GILLES.

Ecoutez-moi bien.

CASSANDRE.

Que nous va-t-il dire ?

GILLES.

GILLES.

Le carroſſe eſt bien à la porte comme je viens de vous le dire ; les glaces de bois ſont bien fermées, le fiacre va bien, mais les chevaux ne marchent point.

VILLEBREQUIN.

Comment ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

CASSANDRE.

Cela me paroît incompréhenſible.

GILLES.

Oh pardienne, je le comprens bien moi.

VILLEBREQUIN.

Expliques-toi donc.

CASSANDRE.

Parle donc promptement.

GILLES.

Par le maſque de mon derriere, je crois qu'ils faiſoient le manége dans le carroſſe.

CASSANDRE.

Comment ?

GILLES.

Pardienne oui. Le manége ſe fait là ſans

éperons, & les écuiers n'ont beſoin que d'une baguette de ſix ou ſept pouces de long.

VILLEBREQUIN.

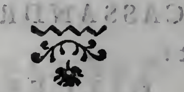
Je commence à me douter de ce qu'il veut dire, mais je ne puis le croire. Je m'en vais voir qu'eſt-ce que c'eſt. Attendez-moi ici.

---

## SCENE VIII.

CASSANDRE *ſeul.*

TOut ceci commence à me mettre z'un tant ſoit peu en cervelle à me donner du ſouci. Gilles auroit-il raiſon ? Mais non, une perſonne t'auſſi-bien élevée, auſſi modeſte comme Mamſelle z'Iſabelle, & la fille du Compere Villebrequin...... Oh non, cela n'eſt pas poſſible.



## SCENE IX.

VILLEBREQUIN, CASSANDRE, ISABELLE, GILLES, LEANDRE *en Fiacre.*

VILLEBREQUIN.

LA voici que je vous ramene.

GILLES.

Pardienne il les a fait ſortir tous deux du carroſſe.

CASSANDRE.

Qui ?

GILLES.

Pardienne, le Fiacre & vot' Maîtreſſe.

ISABELLE.

Je cauſois avec lui, je faiſois mon marché.

VILLEBREQUIN.

Cela eſt vrai, ils étoient tous deux dans le carroſſe. (*Au Fiacre.*) Mais mon ami que voulez-vous de plus ? Eſt-ce que vous n'êtes pas content ?

LEANDRE *en Fiacre.*

Non mordi, je ne le ſuis pas, j'en veux encore, je veux avoir mon reſte.

*(Il fait claquer ſon fouet. Lazi de peur de Gilles & des autres.)*

Et le premier qui branche ici, je lui caſſe mon fouet ſur le corps.

GILLES.

Sainte merde!

CASSANDRE.

Jeruſalem.

VILLEBREQUIN.

Ma fille donne-lui tout ce qu'il demandera, & qu'il nous laiſſe en repos.

ISABELLE.

Mon cher papa, je lui en ai donné tant qu'il a voulu; ce n'eſt pas ma faute, je vous en aſſure s'il en veut encore.

LEANDRE.

Non, Monſieur, je n'en ai point z'aſſez. Je ne ſuis point tel que je parois figuré à vos yeux. J'ai emprunté le carroſſe d'un de mes amis, pour témoigner à la charmante z'Iſa-

belle combien j'ai de paſſion pour elle. Je ſuis Monſieur Leandre.

VILLEBREQUIN.

Monſieur, vous êtes bien le maître.

CASSANDRE.

Monſieur, je vous laiſſe tout mon droit.

GILLES.

Pardienne, Monſieur, vous ne laiſſez pas grand choſe.

LEANDRE.

Allons profiter d'un déguiſement, qui m'a fait vous obtenir de Meſſieurs vos parens.

VILLEBREQDIN.

Allons faire la nôce. Voulez-vous venir avec nous, mon Compere?

CASSANDRE.

Pour le préſent, je vous ſuis bien obligé.



## SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

PArdienne, Monſieur, j'avois bien raiſon, ce n'étoit pas ma faute.

CASSANDRE.

Tais-toi, tu me ſens le vieux battu.

GILLES.

Et vous le vieux cocu.

CASSANDRE.

Oh pour le coup, ſi je n'avois peur de caſſer mon bâton......

GILLES.

Donnez, donnez, je ne crains que les coups de votre tête, car elle eſt trop bien armée.

CASSANDRE *voulant battre Gilles.*

Voilà pour toi. *(Gilles s'enfuit, & Caſſandre court après.)*

*FIN.*

# LA
# CONFIANCE
## DES
# COCUS,
## *PARADE.*

## *ACTEURS.*

CASSANDRE.

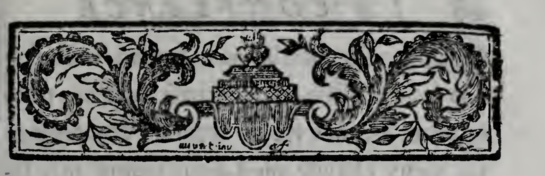
ISABELLE.

CASSECROUTE.

PICOTIN.

GILLES.

LA



# LA CONFIANCE DES COCUS,

## *PARADE.*

---

### SCENE PREMIERE.

GILLES *seul.*



ARDIENNE, je suis tombé cheux un bon maître, ou plutôt cheux une bonne maîtresse ; car Mamselle z'Isabelle porte les culotes : il est vrai qu'elle n'en use pas pour une paire, mais que m'importe à moi ? Monsieur

Caſſandre, ſon bon homme de mari, z'eſt plus que content. Elle eſt génereuſe, elle m'a donné avant hier une vieille écritoire, l'autre jour un vieux chauſſe-pied pour mettre mes ſabots, hier un peigne, & aujourd'hui ſix paires de ſes vieux ſouliers, du pain d'épice, un ſifflet de bouys, une cuillere de bois, & plus de trente chanſons nouvelles du Pont-neuf, & j'ai toujours ma ſoupe toute pleine de choux. Pardienne tout cela z'eſt bien joli, & pourquoi faire ? Pour dire à Monſieur le Chanoine que Mamſelle n'y eſt pas quand elle eſt avec Monſieur Liandre ; pour dire à Monſieur Liandre qu'elle eſt ſortie quand Monſieur le Chanoine eſt dedans, & puis pour ne rien dire de tout cela à Monſieur Caſſandre. Oh Dame! cela n'eſt pas bien difficile, ça ne me fatigue pas beaucoup, auſſi je ſuis plus gras que notre défunt cochon. Mais notre Demoiſelle m'a dit de tout écouter, & de lui tout dire. Voilà deux parens de notre vieux maître ; écoutons ſans faire ſemblant de rien leur converſation.

## SCENE II.

CASSECROUTE, PICOTIN, GILLES *caché*.

PICOTIN, *bredouillant.*

EN vérité, Monſieur Caſſécroute ; je n'y puis plus tenir.

CASSECROUTE.

Comment donc ? Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous avez ?

PICOTIN.

Et je viens pour avertir Monſieur Caſſandre qu'il eſt un ſot, & qu'il ſe laiſſe mener par le nez par ſa femme.

CASSECROUTE.

Dame, c'eſt peut-être qu'elle ne peut pas le mener par autre choſe ; je viens auſſi lui parler ſur ſa coeffure.

PICOTIN.

Vous voulez ſans doute lui parler de Monſieur Liandre.

CASSECROUTE.

Oh que nenni : je viens l'avertir que Monſieur le Chanoine eſt ſon aide-de-camp.

PICOTIN.

Oui-da, voyez-vous, nous ne ſommes que deux, & j'en connoiſſons deux.

CASSECROUTE.

Si j'étions quatre, vous verriez, j'en connoîtrions quatre.

PICOTIN.

Mais ſçavez-vous qu'il faut mettre ordre à ça, & que nous n'avons jamais eu de Cocus dans notre famille.

CASSECROUTE.

Pour moi je ſuis bien réſolu de l'avertir de tout ce qui ſe paſſe.

PICOTIN.

Mais comme ceci t'eſt un conſeil de famille, & qu'il ne faut rien faire à la légere, allons boire chopine ici près chez le couſin du coin.

CASSECROUTE.

J'y conſens, ça nous donnera toujours

du courage; il faudroit y mener le coufin Caffandre, car on dit qu'un verre de vin avife fon homme.

PICOTIN.

Oh, mordié! il ne boit donc que de l'eau, car il n'eft guéres avifé.

---

## SCENE III.

ISABELLE, GILLES.

GILLES.

PArdienne, venez donc vîte notre Demoifelle.

ISABELLE.

Quoi donc? Qu'y a-t-il de fi preffé? Eft-ce que le feu eft à la chiminée?

GILLES.

Non.

ISABELLE.

Eft-ce que le vin s'enfuit?

GILLES.

Oh que nenni.

ISABELLE.

Mais dis donc ſi tu veux, car tu m'impatientes.

GILLES.

Vous connoiſſez bien Monſieur choſe ?

ISABELLE.

Qui ?

GILLES.

Et là, Monſieur choſe, le choſe, parent de votre choſe.

ISABELLE.

Hé, mon Dieu ! que de choſes.

GILLES.

Monſieur Picotin.

ISABELLE.

Qui le Savetier ?

GILLES.

Oui lui-même. Et Monſieur choſe, Monſieur Caſſecroute, le choſe.

ISABELLE.

L'Ecureux de puits ?

GILLES.

Oui les couſins de votre choſe.

ISABELLE.

Allons après, les coufins de mon mari ?

GILLES.

Hé bien ils favont tout.

ISABELLE.

Comment tout ?

GILLES.

Oui. L'un a parlé du Chanoine, l'autre de Monfieur chofe, de Monfieur Liandre.

ISABELLE.

Ils n'ont parlé que de Liandre & du Chanoine ?

GILLES.

Eft-ce qu'il n'y en a pas t'affez ?

ISABELLE.

Ce n'eft pas ça, quoique ça pourroit bien être. Mais les as-tu bien entendus ?

GILLES.

Comme il eft vrai que vous l'avez fait.

ISABELLE.

Hé bien que difoient-ils encore ?

GILLES.

Dame, ils voulont avertir Monfieur Caf-

ſandre que vous le menez par le nez, ne pouvant le mener par ailleurs, qu'ils n'ont jamais eu de choſes dans leur famille ; enfin finale ſur cela, ils ſont allez boire chopine.

ISABELLE.

Eſt-ce là tout z'encore une fois ?

GILLES.

Eſt-ce que n'en vla pas t'aſſez ? Hé bien qu'allez-vous faire ?

ISABELLE.

Moi ! Je m'en vas le dire à Monſieur Caſſandre.

GILLES.

Pardienne prenez garde à vous, il ne faut pas parler de choſe dans la maiſon d'un choſe.

ISABELLE.

Ne vois-tu pas que quand je l'aurai inſtruit, ils ne lui apprendront rien.

GILLES.

Cela z'eſt encore vrai.

ISABELLE.

Mais je te ſuis bien obligée. Va-t'en boire

un reste de bouteille que tu trouveras dans l'armoire, & que je gardois pour mon souper.

GILLES.

Pardienne j'y vais. Il y a toujours quelque chose à gagner avec les femmes.

ISABELLE.

Va-t'en, te dis-je, car voilà Monsieur Cassandre qui vient par ici, & je lui veux parler.

GILLES.

Ce n'est pas là le bon chose.

---

## SCENE IV.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.

BOn jour ma pouponne; qu'avez-vous donc? Vous me paroissez toute triste.

ISABELLE.

Je n'ai rien.

CASSANDRE.

Vous me pardonnerez, mignonne, la mélancolie vous afflige ; avez-vous quelque chofe de caché pour votre petit mari ?

ISABELLE.

Je crains que vous n'ayez pas affez d'amitié pour moi.

CASSANDRE.

Mon Dieu je n'ai de bonheur bien heureux que depuis nos époufailles.

ISABELLE.

Vous fçavez fi l'on peut z'être plus contente que moi, depuis que l'hymenée nous réunit.

CASSANDRE.

Cela z'eft vrai, ma charmante, mais pourquoi donc me paroiffez-vous t'en inquiétude?

ISABELLE.

C'eft qu'il y a des mâtins dans le monde qui voulont nous brouiller.

CASSANDRE.

Qui font-ils ces chiens-là, ces Infidéles, ces Turcs ?

ISABELLE.

Oh! je ne veux pas vous les nommer.

CASSANDRE.

Nommez, nommez toujours, mon adorable.

ISABELLE.

Non ferai, car je ne veux pas vous fâcher.

CASSANDRE.

Hé bien je ne me fâcherai pas.

ISABELLE.

Vous leur direz peut-être, & puis je vous aurois brouillé avec vos parens, & puis l'on ſe gourme, l'on ſe chamaille, & l'on s'en prend à ſa femme que l'on traite de cauſeuſe.

CASSANDRE.

Hé bien, foi de Caſſandre, je ne ferai rien de tout ça.

ISABELLE.

Hé bien, car je ne puis rien avoir de ſecret pour mon cher z'époux. Hé bien donc, Monſieur Picotin & Monſi eur Caſſecroute

ſont fâchés que je le porte plus beau que leurs femmes, car vous voyez toujours comme je ſuis miſe; ils ont dit à par t'eux, comment ferons-nous pour lui faire tort? Il faut la brouiller avec ſon mari, ont-ils dit tous deux.

CASSANDRE.

Hé bien?

ISABELLE.

Hé bien ſe font-ils, il faut dire à Monſieur Caſſandre que ſa femme l'a rendu ſot; voyez, mon cher mari, ſi je n'ai pas raiſon d'avoir le viſage triſte.

CASSANDRE.

Ah les méchans! attaquer ainſi l'honneur d'une femme ſi pleine de modeſtie & d'honnêteté.

ISABELLE.

Hélas vous ſçavez comme je me comporte; il eſt bien dur de ſe refuſer tout comme je le fais, & d'être traitée de vergogne.

CASSANDRE.

Hé, la, la, conſolez-vous, mon incomparable, je vous connois ſi bien.

ISABELLE.

Non je n'en puis rien faire, ce n'eſt pas encore tout, ils ne s'en ſont pas tenus là.

CASSANDRE.

Quoi donc! Qu'ont-ils fait ?

ISABELLE.

Ils avons dit que ce n'eſt pas tout que de dire comme ça; il faut nommer queuxques-uns.

CASSANDRE.

Hé bien qu'ont-ils nommé ?

ISABELLE.

Il faut chercher, ſe font-ils entr'eux, ceux qui habitent le plus chez elle; le Chanoine par exemple.

CASSANDRE.

Ah, ah, le Chanoine! Ils ſont ma foi bien aviſés.

ISABELLE.

Vous ſçavez s'il ſçait troubler l'eau qu'il boit; de plus ſans vous je ne le connoîtrois pas, c'eſt vous qui l'avez mené à la maiſon.

CASSANDRE.

Cela eſt tout vrai, mais puiſqu'ils le prennent par-là, ſi je ne l'avois pas amené, j'irois le chercher tout-à-l'heure, & j'y vas.

ISABELLE.

Non, il n'eſt pas néceſſaire, mon cher époux, & je ne veux plus le voir.

CASSANDRE.

Parbleu vous le verrez, c'eſt la joie de notre maiſon, il eſt tout-à-fait jovial.

ISABELLE.

Il faut bien qu'une honête femme obéiſſe à ſon mari.

CASSANDRE.

Sans doute, pardi, voilà de droles de gens; & qu'ont-ils dit encore?

ISABELLE.

Il en faut encore un, avons-t-ils continué, afin de les brouiller plus fort. Nommons, avont-ils dit, Monſieur Liandre.

CASSANDRE.

Ah! celui-là n'eſt pas mauvais, le meilleur de tous mes amis. Mais ſçais-tu

bien, ma mignonne, que si je ne te voyois pas triste, je rirois comme un fou, car ça est trop plaisant, Monsieur Liandre. Hé bien.

ISABELLE.

Voilà ce qu'ils ont arrêté de vous dire, & qu'ils vous ont peut-être déja dit.

CASSANDRE.

Non fait, ma foi. Mais qu'ils y viennent, ils verront beau jeu. Va, si ce n'est que ça qui t'afflige.....

ISABELLE.

Mais qu'est-ce qu'une femme a de plus cher que son cher honneur? Sçavez-vous bien que j'aimerois mieux l'avoir fait, & qu'on ne le dît point?

CASSANDRE.

Allez, ma mignonne, consolez-vous. Je suis le plus avantagé mari par la fortune qui m'a donné une femme si sage. Donne-moi, Isabelle, un petit baiser d'amour.

ISABELLE.

Tenez. Mais je les vois venir ces mé-

chans dont je vous parle. Je rentre, car leurs regards me ſuffoquent.

CASSANDRE.

Vous faites bien, ma mignonne, je vais bientôt vous retrouver.

---

## SCENE V.

CASSANDRE, CASSECROUTE, PICOTIN.

CASSECROUTE *nazillant.*

BOn jour notre bon parent Caſſandre.

CASSANDRE.

Bon jour, bon jour, Monſieur Picotin.

PICOTIN *bredouillant.*

Nous étions gros de vous voir.

CASSANDRE.

Cette groſſeſſe ne vous durera pas long-tems.

CASSECROUTE.

Nous avons bien des choſes à vous dire, car nous vous aimons beaucoup.

PICOTIN.

PICOTIN.

Nous n'avons bu rien que chopine chacun, pour vous le prouver plus promptement.

CASSANDRE.

Meſſieurs mes bons parens, je ne doute pas de vos bonnes intentions ; mais de quoi s'agit-il ?

PICOTIN.

Il s'agit de vous aſſurer que vous n'avez pas de meilleurs amis que nous deux.

CASSECROUTE.

Oui nous deux nous ſommes vos bons parens.

CASSANDRE.

Enfin finale, de quoi s'agit-il ?

PICOTIN.

Nous n'avons rien de plus cher que l'honneur voyez-vous.

CASSANDRE.

Il faut qu'il ſoit bien cher, car il eſt bien rare, n'eſt-ce pas ?

CASSECROUTE.

Pour ça oui, & nous venons vous avertir de prendre garde au vôtre.

PICOTIN.

Oui, c'eſt ce qui nous amene.

CASSANDRE.

Voyons donc où il eſt mon honneur.

PICOTIN.

Il eſt mal placé.

CASSANDRE.

Cela n'eſt pas vrai, il eſt fort bien placé.

CASSECROUTE.

Puiſque l'on ne peut pas ſe faire entendre, apprenez que vous êtes cocu.

CASSANDRE.

Cela eſt bientôt dit.

PICOTIN.

Et tout auſſitôt fait.

CASSANDRE.

Enfin je ſuis donc cocu. Comment cela je vous prie, & par où ?

CASSECROUTE.

Par où! Pardi celui là eſt bon, demandez-le à votre charmante z'Iſabelle.

CASSANDRE.

Je voulois demander par qui, & la langue m'a fourché.

PICOTIN.

Je voudrois qu'il n'y eut que cela qui fourchât chez vous, car enfin je ne ſommes pas accoutumés à ça dans la famille.

CASSANDRE.

Mais pour vous mettre à votre aiſe, Meſſieurs mes bons parens & amis, je m'en vas vous le dire moi. Un certain Chanoine, un certain Monſieur Liandre.

PICOTIN.

Vous y voilà.

CASSECROUTE.

Vous penſez juſte.

CASSANDRE.

Oui vous croyez cela ?

PICOTIN.

Nous n'en doutons point.

CASSECROUTE.

Je venons exprès pour vous le dire.

CASSANDRE.

Eh bien le Chanoine eſt ma conſolation, & Monſieur Liandre eſt mon bon ami.

PICOTIN.

Elle ne diroit pas mieux au moins, vela comme elle parle.

CASSANDRE.

Non, Dieu me damne, je parle au nom de Monſieur Caſſandre; mais comme mes bons amis ne ſont pas ici, je vais vous entretenir pour eux, & je les prierai d'enfaire autant.

*(Il prend un bâton & les chaſſe.)*

---

## SCENE VI.

CASSANDRE *ſeul.*

LEs voilà donc partis ces inſolens, ces méchans, qui veulent faire tort à un honneur comme celui-là d'Iſabelle. Hola Gilles.

## SCENE VII.

CASSANDRE, GILLES.

GILLES.

Monſieur.

CASSANDRE.

Appelles un peu ma charmante z'Iſabelle, & puis va-t'en prier mes amis le Chanoine & Monſieur Liandre, de me faire la conſolation & le plaiſir de ſouper ce ſoir avec moi.

GILLES.

Vous n'avez que l'ordinaire pour eux, n'eſt-ce pas deux grands gigots avec une grande entrée.

CASSANDRE.

Non; je n'ai que ça, mais ils s'en accommodent aſſez ſouvent.

GILLLS.

J'y vais. Taye notre maîtreſſe, voilà nôte maître qui vous le demande.

---

## SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, ISABELEE, GILLES.

ISABELLE.

QUe voulez-vous, mon cher époux?

CASSANDRE.

Vous conter comment j'ai épouſſeté ces bons coquins de parens.

ISABELLE.

N'en prenez pas la peine, j'ai tout vu par le trou de l'évier.

CASSANDRE.

N'êtes-vous pas contente de moi?

ISABELLE.

Je ſuis charmée de la douceur, & de l'aſſurance de mon cher époux.

CASSANDRE.

Sans doute, j'ai peut-être la femme de Paris la plus ſage & la plus réſervée.

ISABELLE.

Comptez, mon cher époux, que je la ſerai toujours de même.

CASSANDRE.

Allons tout préparer pour recevoir nos amis. Meſſieurs, croyez-moi, faites-en tout autant ce ſoir cheux vous.

*FIN.*

L A

# LA CHASTE
# ISABELLE;
## *PARADE.*

## *ACTEURS.*

LEANDRE.

ISABELLE.

CASSANDRE.

VILLEBREQUIN.

GILLES.



# LA CHASTE ISABELLE;

## *PARADE.*

### SCENE PREMIERE.

LEANDRE, GILLES.

GILLES.



IL me paroît nôt' maître qu'il y a bien du train dans votre quartier, le Vielleux a joué toute la nuit; hier au ſoir on a montré la curioſité.

LEANDRE.

Toutes ces magnificences me causerent

une douleur douloureuse ; car enfin Monsieur Cassandre, & Monsieur Villebrequin sont deux personnes qui ont du moyen.

GILLES.

Pardienne je le crois qu'ils ont du moyen.

LEANDRE.

Enfin ils sont tous deux amoureux de ma charmante z'Isabelle.

GILLES.

Oui, ma foi, il leur en faut à ces vieux fous de la viande fraîche, on leur en souhaite.

LEANDRE.

Si tu ne me soulages pas dans mon infortune, tu peux compter que tu n'as plus Monsieur Leandre pour ton maître.

GILLES.

Hé bien, que faut-il faire ?

LEANDRE.

Il faut leur donner la venette, les faire changer de résolution.

GILLES.

Oui, leur ôter cette colique vénérienne qui les tourmente.

LEANDRE.

Tu mets précisément le nez dessus, voilà où est l'encloueure.

GILLES.

Je sçais bien aussi où est l'encloueure.

LEANDRE.

Tais-toi, il ne faut jamais qu'un honête homme parle de sa maîtresse.

GILLES.

Ce que j'en dis n'est pas pour en parler; mais enfin à gorge coupée & à fille dépucelée, il n'y a point de remede.

LEANDRE.

Cela z'est vrai; mais ne sçais-tu pas qu'il y a toujours à refaire après une fille, & que ces vieux roquentins m'empêchent d'entrer.

GILLES.

Pardienne elle a moins peur pour l'entrée que pour la sortie, cette fille-là, elle voudroit que vous fussiez toujours dedans.

LEANDRE.

Tu vois donc bien qu'il faut empêcher ces Meſſieurs de roder toujours autour d'elle.

GILLES.

Oh! ça nôt' maître, fermez le cul & ouvrez les oreilles.

LEANDRE.

J'y conſens, eh bien?

GILLES.

Il faut vous défaire de Monſieur Caſſandre & de Monſieur Villebrequin. N'eſt-ce pas?

LEANDRE.

Sans doute. Mais comment feras-tu?

GILLES.

Pardienne, je leur perſuaderois, s'il le falloit, qu'un âne eſt un perroquet. Allez, laiſſez-moi faire, mais je vois venir Mamſelle z'Iſabelle.

LEANDRE.

Il ne faut pas lui rien dire de notre bourde, elle eſt tant modeſte & naturelle.

GILLES.

Je vous laiſſe tous deux enſemble, vous n'avez pardienne pas beſoin de moi pour vous ajuſter, je vais prendre pendant ce tems-là un bon lavement de panſe.

---

## SCENE II.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE.

AH! bon jour donc Liandre, pourquoi n'êtes-vous pas venu z'hier cheux nous comme à l'accoutumée ?

LEANDRE.

Charmante z'Iſabelle, vous étiez embarraſſée, vous avez eu la vielle, la curioſité...

ISABELLE.

Vous ſçavez bien qu'il y a toujours place pour vous. Vous me paroiſſez tout choſe ?

LEANDRE.

Plût à Dieu.

ISABELLE *riant.*

Ah, ah! & moi auſſi.

LEANDRE.

Charmante z'Iſabelle, vous n'avez pas beaucoup à déſirer. Mais Monſieur Caſſandre & Monſieur Villebrequin me cauſent du chagrin, ils vous rélucquent; z'encore ſi vous en tiriez queuque choſe.

ISABELLE.

C'eſt à quoi je ſongeois à part moi mon cher z'amant.

LEANDRE.

Gilles travaille une bourde.

ISABELLE.

Je travaillerai mieux que lui. Mon cher Liandre, laiſſez-moi faire. J'en vois venir un. Allez-vous-en, retirez-vous.

LEANDRE.

Je l'ai toujours fait quand vous l'avez voulu. Que je ſuis heureux d'aimer une ſi honête perſonne comme vous l'êtes, & qui entend ſi bien le jar.

ISABELLE.

Adieu, mon cher z'amant.

## SCENE III.

ISABELLE, VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

JE crois que la voilà, cette adorable z'Isasabelle. Bon jour mon bel Angelet du Paradis.

ISABELLE *le prenant sous le menton.*

Votre servante, Monsieur Villebrequin.

VILLEBREQUIN.

Cette fille me ravit, c'est la modestie elle-même.

ISABELLE.

Ah point du tout, Monsieur.

VILLEBREQUIN.

Mais, la belle enfant, je voudrois bien que vous vinssiez un jour dans ma maison; ma femme est à la campagne des champs.

ISABELLE.

Monsieur, je ne vais jamais t'en ville.

VILLEBREQUIN.

C'eſt que j'ai tant de peur de m'enrhumer; les rhumes ſont mauvais cette année.

ISABELLE.

Si vous voulez ce ſoir venir ſouper dans ma chambre, j'aurai une falourde.

VILLEBREQUIN.

J'en demeure d'accord, ma mignonne.

ISABELLE.

Cela ne vaut-il pas mieux que de dépenſer votre argent comme vous avez fait hïer ?

VILLEBREQUIN.

Je vous ai fait voir hier la curioſité, vous me montrerez la marmotte.

ISABELLE.

Vous n'avez qu'à parler, mais ſi vous voulez me prêter dix écus pour vous donner à ſouper.

VILLEBREQUIN.

Par S. Jean, je n'y penſois pas; mais dix écus, c'eſt beaucoup.

ISABELLE.

C'eſt que je veux que vous faſſiez bonne chere, & qu'après la panſe vienne la danſe ; de plus il faut que je paye mon terme.

VILLEBREQUIN.

Tenez, ma mignonne, j'en mangerai au moins une partie.

ISABELLE.

Je vous attens ce ſoir z'à huit heures préciſes, frappez ſeulement à la porte.

VILLEBREQUIN.

Oui, ma charmante, laiſſez faire à mon impatience.

---

## SCENE IV.

ISABELLE *ſeule.*

EN voilà déja un de rebouiſé, & je veux mériter l'eſtime de mon cher Liandre en venant à bout de l'autre. Bon, je le vois qui vient ici.

## SCENE V.

### ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

BOn jour mon mignon, mon tout, je parie que vous penſiez en moi.

CASSANDRE.

Vous l'avez deviné, ma charmante. A propos ſçavez-vous bien que j'aurois fort voulu danſer moi-même hier, car il m'en couta ſix blancs pour le vielleux.

ISABELLE.

Je le crois bien vraiment : mais mon cher Caſſandre, je n'aime point à vous voir comme ça dépenſer votre argent.

CASSANDRE.

Je ne l'aime pas trop non plus ; mais vous m'enchantez en diſcourant ce diſcours, adorable mignonnette, auſſi je n'y retournerai plus, mais je voulois vous divertir.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas l'aveugle que j'aime le mieux.

CASSANDRE.

Je le crois ; montons cheux vous.

ISABELLE.

Oh pour le préſent je ne puis, mais ſi vous voulez venir ce ſoir à huit heures, je vous donnerai à ſouper.

CASSANDRE.

Vous me donnerez à ſouper ? Vous êtes adorable, jamais je n'ai connu rien de ſi charmant que vous.

ISABELLE.

Ah ! pour moi je vous aime, quoique je n'aye jamais rien aimé, & que je ne ſçache pas comme cela s'eſt fait.

CASSANDRE.

Tant mieux, ma mignonne, je vous le montrerai. Que je ſuis plein de bonheur ?

ISABELLE.

Je puis donc vous attendre ce ſoir à huit heures préciſes. Quand elles ſonneront au

petit Convent, frappez ſeulement à la porte.

CASSANDRE.

Je manquerai plutôt ma vie, que de perdre un bonheur ſi heureux.

ISABELLE.

Vous m'aimez donc bien ?

CASSANDRE.

Je creve d'amour, voyez comme je touſſe.

ISABELLE.

Auſſi que ne fais-je point ? Car enfin ſi vous venez cheux nous, ce ne ſera pas pour des prunes.

CASSANDRE.

Je le compte bien ainſi.

ISABELLE.

Je puis donc cela z'étant ainſi, vous prier de me faire un plaiſir.

CASSANDRE.

Parlez, mignonne, que puis-je faire?

ISABELLE.

Mon bon ami, vous pouvez me prêter dix écus.

CASSANDRE.

Mais ſçavez-vous bien que ce ſont trente livres ?

ISABELLE.

Oui, mon cher z'amant, c'eſt à cauſe que je le ſçais que je vous prie de me les prêter, je n'ai point z'aſſez de quoi vous donner à ſouper.

CASSANDRE.

Je ne me ſoucie pas de faire bonne chere, moi ; la ſobrieté donne la ſanté, & la ſanté eſt le plus grand de tous les biens. Une ſalade, & ce qu'on aime, me ſuffiſent à merveille.

ISABELLE.

Mais ce n'eſt pas encore tant pour ſouper, c'eſt pour avoir deux chaiſes & une table.

CASSANDRE.

Nous nous en paſſerons, nous ſouperons ſur le lit.

ISABELLE.

J'ai trop d'honneur pour vous recevoir comme ça ; je croyois que vous m'aimiez,

mais vous ne m'aimez point. Je suis bien malheureuse.

CASSANDRE.

Hé bien, ma chere, je n'y puis plus tenir. Voulez-vous quinze francs ?

ISABELLE.

Non vous ne m'aimez pas, je me suis bien trompée.

CASSANDRE.

En bonne foi, je ne puis donner davantage, pensez-y bien.

ISABELLE *pleurant.*

Non. Hi, hi......

CASSANDRE.

Je m'en vas, je ne puis vous voir ainsi dans l'affliction.

ISABELLE.

Hi, hi, hi......

CASSANDRE *revenant.*

En voulez-vous dix-huit ?

ISABELLE.

Non. Je suis bien malheureuse !

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Allons il faut être raiſonnable auſſi, & diminuer quelque choſe de votre côté, je mettrai les vingt francs, & c'eſt tout ce que je puis faire.

ISABELLE.

Et moi je ne le puis en conſcience. On aime, & voilà ce qui vous arrive.

CASSANDRE.

Mais auſſi trente francs!

ISABELLE.

Je ne les vaux pas, n'eſt-ce pas? Hi, hi. .....

CASSANDRE.

Vous valez tout ce qu'on peut valoir. Mais trente francs?

ISABELLE.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve; le voulez vous, ne le voulez-vous pas?

CASSANDRE.

Jugez par-là de l'excès de mon amour. Tenez.

ISABELLE.

Mais il n'y en a que quinze ?

CASSANDRE.

Je donnerai le reſte après ſouper.

ISABELLE.

Cela étant, il n'y a rien de fait. Quoi ! vous avez de l'eſtime pour moi, & vous ne vous fiez pas à votre Iſabelle ?

CASSANDRE.

Voilà donc les quinze autres.

ISABELLE *riant.*

A ce ſoir donc à huit heures ſonnantes. Je vous attens. Frappez à la porte, & prenez bien garde d'être apperçu. Que je ſuis heureuſe d'avoir z'un amant comme Monſieur Caſſandre.

CASSANDRE.

A ce ſoir, ma mignonne, je n'ai garde d'y manquer. Trente francs ! Ce que l'amour fait faire ! Trente francs ! Dix écus !



## SCENE VI.

ISABELLE *seule.*

ET de deux ; mon cher amant ne me reprochera plus que je ne ſçais pas mon pain manger : car nous avons de quoi frire. Mais n'eſt-ce pas lui qui s'avance ?

## SCENE VII.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

HE bien, ma charmante, qu'avez-vous fait ?

ISABELLE.

J'ai gagné vingt écus.

LEANDRE.

Voilà ce qui s'appelle ſçavoir vivre.

ISABELLE.

C'eſt pour nous deux ſouper.

LEANDRE.

Il faut un peu de régle à tout ce qu'on fait, & vous allez toujours trop vite dans la besogne, je vous l'ai toujours dit.

ISABELLE.

Cela z'est vrai, je m'emporte t'un peu, mais je me corrigerai, je le faisois pour le mieux.

LEANDRE.

Vous êtes un peu trop connue dans le quartier, il faut déloger.

ISABELLE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira, mon cher z'amant; j'aurai bientôt démenagé, vous le sçavez.

LEANDRE.

Je me charge de tout, puisque vous avez du comptant.

ISABELLE.

Volontiers. Je sortirai du quartier drès tout à l'heure, si vous l'avez pour agriable; car j'ai donné rendez vous à huit heures précises à ces deux vieillards, & j'aimerois tout autant qu'ils me trouvassent denichée.

LEANDRE.

Cela ne ſeroit pas honête, il faut les attendre cheux vous, mais n'ouvrez pas.

ISABELLE.

Ah! mon cher z'amant, je crois bien qu'ils ne pourront jamais ouvrir; n'ayez point d'inquiétude, car vous êtes un peu jaloux, & bien aſſurement vous avez grand tort.

LEANDRE.

Je vais me déguiſer, laiſſez-moi faire, & nous verrons beau jeu.

ISABELLE.

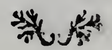
Ah! mon cher z'amant, ne les tuez pas.

LEANDRE.

Moi, je ne tue perſonne; mais je veux me venger de l'inſolence qu'ils ont de vous faire des propoſitions deshonêtes.

ISABELLE.

Je rentre cheux nous, & je vous attens d'une attente admirable.



## SCENE VIII.

CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

VILLEBREQUIN.

VOici l'heure, ou je me trompe fort.

CASSANDRE.

Quand il seroit un peu plutôt, l'impatience fait toujours plaisir aux belles personnes. Frappons.

*Tous deux en même tems.*

Qui va là ?.... C'est moi charmante Isabelle.... Qui vous ?.....

CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

Vous ? Vous ? Oui moi..... moi.

CASSANDRE.

Allez vous êtes un vieux fou.

VILLEBREQUIN.

C'est un bel amoureux qu'un galant de soixante-dix ans.

CASSANDRE.

Cela n'eſt pas vrai, je n'en aurai que ſoixante huit, viennent les prunes. N'en avez-vous pas davantage ?

VILLEBREQUIN.

J'ai ce que j'ai, ce ne ſont pas vos affaires.

CASSANDRE.

Mais que demandez-vous à cette porte ?

VILLEBREQUIN.

Qu'y demandez-vous, vous-même ?

CASSANDRE.

Je veux que vous vous en alliez.

VILLEBREQUIN.

Je ne m'en irai pas, & je vous chaſſerai.

CASSANDRE.

Tu me chaſſeras, vieux fou ?

VILLEBREQUIN.

Voyons donc cela, vieille patraque.



## SCENE IX.

LEANDRE & GILLES *en archers du guet*, CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

LEANDRE.

Quel bruit eſt-ce que j'entens donc là ?

CASSANDRE, VILLEBREQUIN *en même tems.*

Ce n'eſt pas moi, c'eſt ce vieux fou..... Monſieur c'eſt lui qui a tort..... Monſieur je vous donnerai.....

LEANDRE.

Donnez toujours.

( *Après avoir pris, il dit à Gilles :* ) Monſieur faites votre devoir.

(*Gilles les emmene.*)



SCENE

## SCENE X.

LEANDRE *à Isabelle qui est dans sa maison.*

ALlons, Mademoiselle, descendez. Nous pouvons à présent trimer à loisir, & jouir du doux fruit de nos chastes amours.

## SCENE DERNIERE.

GILLES, CASSANDRE, VILLEBREQUIN.

GILLES *les lâchant de la Coulisse.*

ALlez, Messieurs, faites la paix, croyez-moi, je vais boire à votre santé. Voilà ce que c'est que de vouloir souper dehors.

*Cassandre & Villebrequin sont attachés & liés en face, ils se demenent, tombent par terre, & se battent, tantôt dessus, tantôt dessous, & s'en vont en roulant.*

FIN.

# LE DOIGT MOUILLÉ;

## *PARADE.*

## *ACTEURS.*

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE, } Filles de Cassandre.
COLOMBINE, }

LEANDRE, Amoureux d'Isabelle.

M. BROQUENTIN, Amant d'Isabelle.

M. DIAPAZON, Maître à chanter.

*La Scene est à Paris.*



# LE DOIGT MOUILLÉ;

## *PARADE.*

---

### SCENE PREMIERE.

CASSANDRE, ISABELLE.

CASSANDRE.



OUI, ma fille, comme il y a dix-huit ans que ta mere eſt morte, & que tu entres dans ta ſeiziéme année, j'ai réſolu de te marier; il y a cinquante deux Amans qui veulent te poſſéder, c'eſt pourquoi ils t'ont demandée en

mariage, & je ſuis trop raiſonnable pour te conſeiller de les prendre tous ; cependant je ne veux point te gêner, & j'en paſſerai par tout ce qui te fera plaiſir.

ISABELLE.

Mon cher pere, vous avez trop de bonté pour moi, par z'ainſi je vous dirai que j'aurois très-fort ſouhaité votre mort avant de m'unir dans le mariage, parce que je ſens bien que z'un homme comme vous qui ne peut plus rien retenir za beſoin de queuque z'un t'auprès de lui continuellement qui en z'ait ſoin.

CASSANDRE.

Ah! c'eſt la nature qui agit & le ſang qui parle, goute le plaiſir d'être embraſſée par ton pere en attendant mieux.

ISABELLE.

Ah! mon pere, je vous aſſure que vos careſſes ſont plus capables de me dégouter des hommes que de m'y faire penſer.

CASSANDRE.

Je te jure que ta modeſtie me charme,

cependant je te ſupplie par tout le reſpect que j'ai pour toi de me donner un gendre.

ISABELLE.

Mais, mon pere, ſi ce n'eſt qu'un gendre que vous deſirez, ma ſœur Colombine n'eſt-elle pas t'en état de vous en donner z'un ; pourquoi voulez-vous que ce fardeau me tombe plutôt ſur le corps qu'à z'elle qui z'eſt mon ainée.

CASSANDRE.

Ah, fi, fi, ta ſœur eſt une étourdie, une folle entre nous, elle a été gatée, & je crois qu'un homme n'en ſeroit pas content.

ISABELLE.

Je vous aſſure, mon pere, que cette raiſon z'eſt foible, z'eſt-elle eſt d'une nature plus mal-propre que moi z'au mariage ?

CASSANDRE.

Pour te dire la vérité, je ne m'y connois pas parfaitement ; mais ſi j'étois d'âge à me marier, je te donnerois la préference, & je crois que tout le monde penſe tout comme moi à ton ſujet.

ISABELLE.

Mais, mon pere.

CASSANDRE.

Allons, ma fille, prens quelqu'un de ces Meſſieurs, fais cela pour l'amour de moi ; je crois que je ſuis ton pere, & que j'ai par cette raiſon quelque autorité ſur toi.

ISABELLE.

Eh bien, mon pere, puiſque vous croyez l'être, z'il faut donc vous obéir ; mais la grace que je vous demande, c'eſt de me laiſſer choiſir celui qui ſera z'en meilleure odeur.

CASSANDRE.

C'eſt bien dit, je vais les avertir tous de ſe faire parfumer pour te mieux plaire.

ISABELLE.

Ce n'eſt pas tout-à-fait cela que je voulois dire, mais cela me donne z'une idée que j'eſpére que vous approuverez ſans doute.

CASSANDRE.

Et quelle eſt-elle ?

ISABELLE.

C'eſt que chacun de ces Meſſieurs ſe parfume de l'odeur qu'il lui plaira choiſir, le doigt du milieu ſeulement.

CASSANDRE.

Fort bien.

ISABELLE.

Z'enſuite vous les ferez paſſer dans notre grande ſale, z'où vous les placerez l'un à côté de l'autre ſans diſtinction, tous le doigt en l'air.

CASSANDRE.

Sans doute.

ISABELLE.

Z'alors j'entrerai dans la ſale les yeux bandés, ou ſans lumiere, je taterai de tous les doigts, & celui dont l'odeur me plaira le plus ſera mon époux.

CASSANDRE.

Oh parbleu l'idée eſt charmante, ils ne pourront point ſe plaindre de la préference, ce ſera le pur hazard qui en décidera. Je vais aller leur communiquer ton idée, & les

diſpoſer à jouer au doigt mouillé. Certes l'intention de ma fille eſt adorable.

---

## SCENE II.

ISABELLE *ſeule.*

ME voilà toute déterminée z'à prendre z'un mari ; dans cet état je dois t'en bonne Chrétienne avant implorer la Puiſſance Céleſte. Ah, Mahomet ! ſecondez mes vœux, & accordez-moi z'un époux de qui j'aye ſujet d'être contente depuis les pieds juſqu'à la tête : ce n'eſt point une queue traînante que je deſire, j'ai aſſez de grandeur..... Mais voici ma ſœur accompagnée de ſon Maître à Chanter.



## SCENE III.

### ISABELLE, COLOMBINE, DIAPAZON.

COLOMBINE *chantant déja.*

MA chere sœur que je vous embrasse, c'est donc aujourd'hui que l'on vous marie ?

DIAPAZON.

*Sangaride, ce jour est un grand jour pour vous.*

ISABELLE.

Ma sœur, il faut bien t'obéir z'à mon pere.

DIAPAZON.

*Obéissons sans balancer, lorsque le ciel commande.*

COLOMBINE.

Pour moi, quand il m'a tourmentée sur ce sujet, j'ai bien sçu lui répondre que ma liberté m'étoit trop chere pour me déterminer à la sacrifier à z'un mari.

DIAPAZON.

*J'aime la liberté, rien ne peut me contraindre à m'engager jusqu'à ce jour.*

ISABELLE.

Mais, ma sœur, n'eſt-il pas notre maître, & ne ſommes-nous pas ſes enfans ?

DIAPAZON.

*Votre pere le dit, eſt-ce aſſez pour le croire.*

ISABELLE.

Eh, Monſieur ! que vos citations ſont mal placées, croyez-moi laiſſez-nous en repos.

DIAPAZON.

*Le repos me fait violence,*
*La ſeule gloire......*

ISABELLE.

Le ſot homme.

COLOMBINE.

Ne prenez pas garde à ce qu'il vous dit. Allez..... pourſuivons.

DIAPAZON.

*Pourſuivons juſqu'au trepas.*

ISABELLE.

Monſieur, voulez-vous m'obliger ?

DIAPAZON.

*Mon cœur pour vous ſervir ne voit rien d'impoſſible.*

ISABELLE.

Si vous avez quelque amitié pour moi.

DIAPAZON.

*On doit offenſer tous les Dieux,*
*On doit aimer toutes les Belles.*

COLOMBINE.

Voilà du galant ma ſœur.

ISABELLE.

Quel tourment !

DIAPAZON.

*Ah quel tourment !*
*De garder en aimant,*
*Un éternel ſilence.*

ISABELLE.

En vérité j'entre en colere.

DIAPAZON.

*Non, ce n'eſt que pour la colere*
*Que les cœurs malheureux ſont faits.*

ISABELLE.

Voyons un peu par où tout cela ſe terminera.

DIAPAZON.

*Terminez mes tourmens puiſſant maître du monde.*

ISABELLE.

Ma ſœur, voulez-vous bien me faire un plaiſir ?

DIAPAZON.

*Le ſeul plaiſir nous rend fidéle.*

COLOMBINE.

Parlez.

ISABELLE.

Chaſſons cet impertinent mortel.

DIAPAZON.

*Il eſt beau qu'un mortel juſques aux cieux s'éleve,*

*Il eſt beau même d'en tomber.*

ISABELLE & COLOMBINE *prennent chacune un bâton.*

Frappons.

DIAPAZON *ſans remuer.*

*Frappez, frappez, ne vous laiſſez jamais, &c.*

COLOMBINE.

Cela commence à devenir réjouiſſant.

DIAPAZON *ſans remuer.*

*Que les mortels ſe réjouiſſent,*
*Que les craintes finiſſent, &c.*

ISABELLE.

Je n'y puis plus tenir, fuyons.

DIAPAZON *la ſuivant.*

*Ah dans ſon déſeſpoir ne l'abandonnons pas.*

---

## SCENE IV.

LEANDRE *ſeul.*

Comme le Roi ſçait que j'adore la charmante z'Iſabelle, je n'ai pas t'eu de peine à z'obtenir z'un congé de mon Capitaine, pour partir de mon Regiment déguiſe z'en P*** de l'O***; car z'afin que tout le monde le ſçache, ce n'eſt pas mon habit d'ordinaire, puiſque c'eſt l'uniforme militaire, dont même je le porte ſous celui-là ſeul; j'aurois

bien pris celui de C * * *, z'à cause de ce que vous sçavez, mais le pere de la charmante z'Isabelle qui sçait que je suis t'un.... vous m'entendez bien; se seroit certainement douté de queuque chose, quoique sous toutes sortes de déguisemens on puisse faire..... vous comprenez bien; c'est pourquoi sous celui-ci je veux la sonder pour sçavoir la vérité de tous ses véritables sentimens à mon égard.

---

## SCENE V.

BROQUENTIN, LEANDRE.

BROQUENTIN.

NOn je n'ai jamais été plus content puisque Monsieur Cassandre vient de m'accorder sa fille en mariage.

LEANDRE.

Ah sacredié qu'entens-je ?

BROQUENTIN.

Monsieur, à vos discours je vois bien que vous

vous êtes P * * *, c'eſt pourquoi je vous prie, en payant, de vouloir bien m'épouſer.

LEANDRE.

Vous épouſer, allez, Monſieur, vous me prenez pour un J * * *, mais apprenez que je ſuis P. de l'O * * *.

BROQUENTIN.

Monſieur, je ſuis bien fâché de n'avoir pas connue Mademoiſelle l'O * * * votre fille, certainement je lui aurois donné ſans balancer la préference.

LEANDRE.

Allez, mon ami, vous êtes un vieux fou, ſçachez que Mademoiſelle Iſabelle z'eſt trop eſpirituelle pour z'épouſer z'un original comme vous.

(*Il lui donne un coup de poing.*)

BROQUENTIN, *lui donnant un coup de canne.*

Vous êtes un impertinent, apprenez que ſon pere, qui eſt depuis long-tems mon véritable ami, m'en a donné ſa parole.

LEANDRE *continuant de lui donner des coups de poing.*

Z'et moi, je vous donne la mienne qu'elle n'épousera que moi.

BROQUENTIN *continuant de la canne.*

Et moi je vous ferai mourir sous le bâton, plutôt que de vous la céder.

LEANDRE.

Voilà un maraut qui pourroit me manquer de respect, z'il faut mieux que j'aille chercher mon épée; z'et que je vienne z'ici tuer le pere, la fille mon rival, & moi-même aussi, z'après j'irai réjoindre le Regiment pour z'éviter les poursuites que l'on pourroit faire contre z'une action si barbare.



## SCENE VI.

COLOMBINE *seule.*

IL est vrai que je suis la plus plaisante de toutes les filles, puisqu'en me divertissant je viens de me réjouir du tour que j'ai fait à ma sœur, en l'empêchant de joindre mon pere, & en même tems faire tous mes efforts pour lui enlever t'un amant qui fera son bonheur, & qui me le feroit aussi sans..... mais je l'apperçois ; qu'il a l'air agité !

## SCENE VII.

LEANDRE, COLOMBINE.

LEANDRE.

C'Est z'elle je ne puis t'en douter, puisque je la reconnoit t'à sa chemise blanche, parlons-lui comme il faut. Parbleu, Mademoiselle, z'il faut que vous soyez t'une grande......

COLOMBINE.

N'achevez pas, Monſieur, & prenez garde à qui vous parlez.

LEANDRE.

Comment, Mamſelle, que je prenne garde z'à qui je parle, après t'avoir triomphé de moi, croyez-vous que je reſte court, pour qu'un doigt z'aye la préference ſur z'un homme de ma ſorte.

COLOMBINE.

Mais enviſagez-moi.

LEANDRE.

Mais quand je vous déviſagerois, Mamſelle, je verrois ſur votre phiſionomie toute la noirceur de votre cœur.

COLOMBINE.

Vous n'y penſez pas, & je ſuis forcée....

LEANDRE *mettant l'épée à la main.*

Comment forcée! Quel eſt le téméraire qui z'oſe prendre ces libertés là devant moi? Z'ah! certainement z'il ne moura que de ma main.

COLOMBINE.

Quelle extravagance ! aſſurément, mon pauvre Leandre, vous êtes fou.

LEANDRE.

Je ſuis fou, tu z'oſes me traiter z'ainſi cruelle ; z'eſt-ce là la récompenſe de l'ouvrage que j'ai fait ſur toi ? Tu me trouvois bien ſpirituel, lorſque mes vers chantoient tes louanges, z'et ta main devoit z'en être le prix ; mais j'ai de quoi me venger de ton inconſtance, z'et je vais de ce pas porter mon cœur z'et mes vœux z'à la charmante Colombine, qui eſt Mamſelle votre ſœur.

COLOMBINE.

Profitons de ſon erreur, z'arrêtez Leandre, z'et ſouffrez que je vous diſe que je n'ai jamais aimé que vous, & ſi les ſentimens que vous me faites paroître ſont ſinceres dans ce moment, je vous donne ma main.

LEANDRE.

Z'ah, quel heureux retour ! ſouffrez que je me jette z'à un genoux, & que j'em-

braſſe mille fois cette main qui fait aujourd'hui par cet avœu tout mon bonheur.

---

## SCENE VIII.

CASSANDRE, LEANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

AH, ah, voici du nouveau ! comment Liandre que j'aurois cru le plus fidele de tous les amans de ma fille z'Iſabelle, vous en contez à Colombine !

LEANDRE.

Qu'entens-je !

CASSANDRE.

Et quoi ! Lorſque tous vos rivaux vont s'aſſembler aujourd'hui pour un concourois qu'Iſabelle a demandé, vous n'êtes pas des premiers, certainement j'en ſuis ſurpris.

LEANDRE.

Ah, Monſieur, pardon ! je reconnois mon

erreur ! j'ai cru que c'étoit la charmante z'Isabelle déguisée en Mamselle sa sœur, c'est pourquoi j'ai même dit quelque chose d'assez désobligeant à Mamselle, dont z'elle étoit si fort attendrie qu'elle m'offroit sa main, mais je cours où l'honneur & l'amour m'appellent.

---

## SCENE IX.

CASSANDRE, COLOMBINE.

CASSANDRE.

COmment petite étourdie, vous qui ne vous plaisiez qu'avec des femmes, vous avez l'effronterie de vouloir enlever z'un amant à votre sœur ?

COLOMBINE.

Ah, mon pere ! si vous avec queuque tendresse pour moi, je vous prie de m'accorder Liandre pour époux.

CASSANDRE.

Mais tu n'y penses pas, si tu avois lû

l'hiſtoire tu ſçaurois que de tout tems les Liandres ont épouſé les z'Iſabelles, & certainement je ne donnerai jamais un camouflet aux régles.

COLOMBINE.

Que je ſuis malheureuſe !

CASSANDRE.

Mais écoute, puiſque tu te ſens beſoin d'homme, que ne prens-tu Monſieur Broquentin qui a du goût pour toi.

COLOMBINE.

Mais, mon pere, vous ſçavez qu'il pue, & que ſon premier mariage a été caſſé, parce qu'il n'a jamais pû le conſommer.

CASSANDRE.

Bon, j'étois bien pis que tout cela quand j'épouſai ta mere, crois-moi ne le laiſſer point z'échapper.

COLOMBINE.

En vérité, mon pere, j'aime autant reſter fille que d'être la femme d'un pareil morceau.

CASSANDRE.

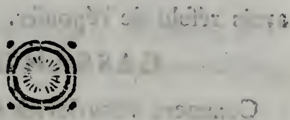
Qu'eſt ce à dire morceau, ne fais point tant la petite bouche, je ne ſuis point la dupe de toutes ces ſimagrées, & je gagerois que tu voudrois déja l'avoir dans le ventre.

COLOMBINE.

Je vous jure, mon pere, que vous vous trompez, & que ſi quelque appetit me tourmente de ce côté-là, il n'y a que Leandre ſeul qui puiſſe le ſatisfaire.

CASSANDRE.

Taſta, ta, ta, Leandre, Leandre, & ſi ta ſœur le choiſit, il faudra bien que tu prenne Broquentin; le voici, prends garde à toi.



## SCENE X.

BROQUENTIN, CASSANDRE, COLOMBINE.

BROQUENTIN.

AH Seigneur Caſſandre, vous me voyez furieuſement furieux, votre fille vient de vous choiſir pour époux.

CASSANDRE.

Moi.

BROQUENTIN.

Non, je veux dire Leandre, moi qui avois réſolu de l'épouſer.

CASSANDRE.

Comment vous deviez épouſer Leandre.

BROQUENTIN.

Oui.... non, je veux dire votre fille, helas, elle m'avoit tant promis qu'elle ne ſeroit jamais à moi.

CASSANDRE.

Eh bien, elle vous tient parole.

BROQUENTIN.

C'eſt bien dit, mais je m'en vengerai; & ſi Madame votre épouſe veut recevoir ma main.

CASSANDRE.

Ma femme? elle eſt morte.

BROQUENTIN.

N'importe, pourvû que je vous appartienne je ſuis content; car puiſqu'il faut vous le dire, ma paſſion pour vous eſt trop forte, pour que je puiſſe la vaincre.

CASSANDRE.

Entendons-nous donc, Seigneur Broquentin, ſi vous parliez de ma ſeconde fille, paſſe, cela pourroit s'arranger.

BROQUENTIN.

L'épouſer en ſecondes nôces, n'eſt-ce pas, j'y conſens, mais croyez-vous que Leandre meure bien-tôt.

CASSANDRE.

Eh non ! c'eſt ma fille Colombine dont je vous parle.

BROQUENTIN.

Ah oui cela eſt clair, elle épouſera Leandre, & moi Iſabelle ; mais je ſuis fâché de vous voir pour rien dans tout ceci ; & ſi ma ſœur ainée pouvoit vous convenir, je ſerois charmé de cette double alliance ; qu'en dites vous, Monſieur Caſſandre ?

CASSANDRE.

Oh ma foi il n'y a pas moyen de vous parler raiſon, & compliment à part je vous crois totalement fou.

COLOMBINE.

Mon pere je ſuis fille, puiſqu'il eſt fou, permettez-moi de me dédire des penſées que j'avois ſur ſon compte, oui ſa ſituation me touche ; & dans ce moment ſi vous y conſentez, je lui donnerai ma main.

BROQUENTIN.

Eh bien oui. Voilà ce que je voulois

dire, & maintenant de tous les mortels je ſuis le plus joyeux.

CASSANDRE.

J'en ſuis charmé ; ah j'entends les tambours & les trompettes qui nous annoncent le choix de ma fille.

---

## SCENE XI.

TOUS LES ACTEURS.

LEANDRE.

MOnſieur, permettez-moi de me jetter à vos pieds, pour vous ſupplier d'approuver le choix que Mamſelle vient de faire.

CASSANDRE.

De tout mon cœur mon cher Leandre ; mais que je ſçache de quel parfum vous vous êtes ſervi pour la décider en votre faveur.

LEANDRE *lui préſentant un mouchoir.*

Il eſt tout ſimple, Monſieur, flairez.

CASSANDRE.

J'ai quelque idée de cette odeur, mais elle m'est si éloignée, que je ne m'en souviens plus ; & vous Monsieur Broquentin.

BROQUENTIN.

Je ne la connois pas.

---

CASSANDRE.

Et toi Colombine.

COLOMBINE.

Ah mon pere c'est de la fleur de Chataignier.

CASSANDRE.

La fleur de Chataignier, mais cela sent, cela sent.

ISABELLE.

Oui, mon pere, c'est ce qui me détermine à prendre Leandre plutôt qu'un autre, parce que j'espere vous en donner le fruit.

CASSANDRE.

Il est un peu venteux, mais n'importe ; & puisque nous voilà tous d'accord, ne songeons qu'à nous réjouir, & vive la fleur de Chataignier.

FIN.

# CARACATACA

*ET*

# CARACATAQUE,

*PARADE.*

## *ACTEURS.*

LE MAISTRE.
DIVERTISSANT.
SANS QUARTIER.
GILLES.
GILLETTE.
UN MAGICIEN.
M. SUC, Juif.
M. CORNIBUS, Bégue.



# CARACATACA ET CARACATAQUÉ, *PARADE.*

## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

LE MAISTRE, DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER, GILLES.

LE MAISTRE.

APprochez-vous enfans, il n'eſt pas auſſi naturel qu'ayant gagné le gros lot, je

vive comme un gredin, & que je mange mon pain dans ma poche, je viens d'acheter la Principauté de Baſlevent, à laquelle eſt joint le Marquiſat de Feramongul, or je prétens dorénavant que vous ne m'appelliez plus que mon Prince, ou bien, Monſeigneur, entendez-vous ?

GILLES.

Il ne falloit pas vous mettre en dépenſe pour ce Marquiſat, je vous en aurois fait préſent, ſans qu'il vous en eût rien couté.

LE MAISTRE.

Toi, Gilles, & comment donc cela mon ami ?

GILLES.

Et parguienne, fleurez à mon cul, Monſieur, eſt dans mes chauſſes, fort à vot' ſervice.

LE MAISTRE.

O l'impertinent, je te dis Feramongul....

GILLES.

Oh, c'eſt une autre affaire, & Mon-

ſieur, avez-vous acheté bien cher cette Principauté & ce Marquiſat?

LE MAISTRE.

Pas mal, mon ami, pas mal, la Principauté me coute trois mille neuf cens liv.

GILLES.

Et le Marquiſat put, n'eſt-il pas vrai not' Maitre.

LE MAISTRE.

Oh l'inſolent, tu ne diras aujourd'hui que des ſottiſes, le Marquiſat m'a été donné par-deſſus le marché; mais je ſuis bien bon de répondre ainſi à de pareilles ſottiſes. Or ça je veux aller voir cette acquiſition, & me fouetter des airs de qualité, comme j'ai acheté auſſi tous les domeſtiques qui ſont dans ces terres, je n'en veux point mener la queue d'un, ainſi je vous laiſſe tous ici, & je vous recommande toute ma maiſon; toi, Gilles, de mon petit Laquais, je te fais mon portier, te voilà hauſſé d'un degré; toi, Divertiſſant, mon grand Laquais, tu ſeras mon Valet de Chambre;

& toi, Sans-Quartier, de mon Valet de Chambre, je veüx que tu deviennes mon Intendant. Adieu donc mes enfans, je vais prendre la poſte.

DIVERTISSANT.

Mon Prince, peut-on vous demander ſi vous ſerez long-tems à faire ce voyage?

SANS-QUARTIER.

Et puis-je ſçavoir auſſi, Monſeigneur, ce que vous me laiſſez d'argent, pour faire votre intendance?

LE MAISTRE.

Voici un pouvoir pour en aller chercher chez mes débiteurs pendant mon abſence, qui ne durera que quinze jours au plus; pendant tout ce tems je ne veux point que Gilles quitte ſa porte un ſeul moment.

GILLES.

Si cela eſt ainſi, Monſieur, j'ai une grace à vous demander, c'eſt que comme vous ſçavez que je ſuis tout nouvellement marié, & que l'amour me trotte encore dans le ventre, comme les ſouris dans vo-

tre grenier, je veux vous prier de trouver bon, que Madame Gillette ma femme, vienne demeurer ici, sans cela ma foi, la porte pourroit bien demeurer ouverte.

LE MAISTRE.

Eh bien mon ami j'y consens.

SANS-QUARTIER *à part.*

Bon, tant mieux, voici bien mon affaire, (*haut*) mon Prince, vous sçavez qu'étant votre Intendant, je dois être le Maitre, il est bon que vous le disiez devant Divertissant & Gilles.

LE MAISTRE.

Tu as raison, je leur ordonne de t'obéir dans tout ce que tu jugeras à propos; & te laisse le Maître absolu de leur sort.

DIVERTISSANT.

Et qu'aurai-je à faire moi pendant votre absence.

LE MAISTRE.

Tout ce que t'ordonnera mon nouvel Intendant, pour lequel Gilles, sa femme &

toi, vous aurez le même respect que vous avez pour moi.

GILLES.

Oh! volontiers, ce n'est pas beaucoup dire; mais, Monsieur, où allez-vous, vous embarquer, à Montmartre?

LE MAISTRE.

Non, mon ami, le terme d'embarquer est ici mal-à-propos, Montmartre n'est point un port de mer, si tu sçavois la Géographie, tu ne parlerois pas ainsi incivilement, il n'y a que les ânes comme toi qui vont dans ce Pays.

GILLES.

Grand merci, not' Maître.

LE MAISTRE.

Notre Maitre, notre Maitre, ne t'ai-je pas dit, imbécille, qu'il falloit à présent m'appeller mon Prince?

GILLES.

Cela z'est vrai, mais je veux t'être pendu comme une andouille à la cheminée, si je

puis jamais me pouvoir accoutumer à ce drôle de nom-là.

LE MAISTRE.

Il le faut pourtant, ſi-non notre Intendant te l'apprendra à grands coups de bâton.

SANS-QUARTIER.

Ce ſera quand il vous plaira, car Gilles a la tête bien dure.

GILLES.

Oh n'en prenez pas la peine, je tâcherai de m'en ſouvenir. Adieu donc not' Maî.... not' Prince, dis-je, puiſque vous partez abſolument.

LE MAISTRE.

Adieu mes enfans, je vais prendre la poſte, je vais monter à cheval rue des poulies.

GILLES.

Il va monter à cheval ſur une poulie ; qu'eu chienne de monture, tenez bien la corde au moins ; ſi vous ne voulez vous caſſer le col.

LE MAISTRE.

Oh l'animal !

DIVERTISSANT.

Monſeigneur, peut-on demander à votre Eminence, dans quel Pays ſont ſitués vos terres ?

LE MAISTRE.

Oh par ma foi, voilà qui eſt en vérité plaiſant, il faut que je paſſe chez mon Notaire pour le ſçavoir, ſans ta demande je partois comme un ſot, ſans ſçavoir où j'allois, il me ſemble cependant que c'eſt en Champagne vers le Cheſnepouilleux, je m'imagine l'avoir entendu lire dans le Contrat.

GILLES.

Je crois plutôt que c'eſt en Brie.

LE MAISTRE.

En Brie ?

GILLES.

Oui, Monſeigneur, n'eſt-ce pas en Brie qu'eſt Chauxconnin.

LE

LE MAISTRE.

Oui, mon ami.

GILLES.

Eh bien, Monſieur not' Prince, m'eſt avis que la Principauté de Baſlevent & de Fleure-à-mon-cul, eſt dans le voiſinage.

LE MAISTRE.

Tu feras toujours le mauvais plaiſant ; mais l'heure ſe paſſe, il faut que je parte au plutôt, adieu, ayez bien ſoin de ma maiſon.

---

## SCENE II.

DIVERTISSANT, SANS-QUARTIER, GILLES.

DIVERTISSANT.

OR ça, Monſieur l'Intendant, pendant l'abſence du Prince nous ferez vous faire bonne chere.

SANS-QUARTIER.

Sans doute, mon ami, je veux que tout aille par écuelle, principalement Madame Gillette, venant pour demeurer avec nous; mais comme il eſt juſte de la regaler à ſon arrivée, cours à la Rotiſſerie, apporte-nous un cochon de lait, & quatre pintes de bon vin, il faut nous fouetter le ſang aujourd'hui, ſur tout n'oublie pas d'amener avec toi Madame Gillettte.

DIVERTISSANT.

Laiſſez-moi faire.

GILLES.

Morguenne, Monſieur l'Intendant, vous êtes un brave homme, les honneurs ne vous changent point les mœurs, mais ſi vous m'en croyez, n'y faites pas tant de façons, tenez du rognon, du boudin, du cervelat, de l'andouille, cela ſuffit pour not' Maîtreſſe, parguienne je ne puis la raſſaſier de cela, & ſi j'en ſuis mieux fourni qu'un autre.

SANS-QUARTIER.

Va, va, mon ami, elle en aura sa suffisance avec moi.

GILLES.

Nous allons avoir cent fois plus de plaisir qu'un galeux qu'on étrille.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes bien-heureux, mon ami Gilles, d'avoir une femme si gentille & si sage.

GILLES.

Oh! point du tout, il est vrai qu'elle a les joues rebondies comme les fesses d'un Suisse, & les dents afilées comme les rasoirs d'un Chaudronnier; mais Monsieur l'Intendant, belle ou non, je l'aime voyez-vous.

SANS-QUARTIER.

Je le crois bien, & moi aussi.

GILLES.

Comment, & vous aussi, cela ne m'accommode point.

SANS-QUARTIER.

Tu ne me comprends pas, on aime ce qui

eſt aimable, voilà ce que je veux dire.

GILLES.

Oh pour cela paſſe, vous m'aviez déja donné martel en tête.

SANS-QUARTIER.

Comment nigaud, tu ferois aſſez ſot pour être jaloux.

GILLES.

Non pas tout-à-fait, mais je ne voudrois pas que l'on grouinât ma femme, cela les accoutume à mal faire voyez-vous, & j'ai oui dire à ma grand'mere, qui par révérence, s'appelloit Madame Gratte-cul, que les huitres trop maniées s'ouvroient d'elles-mêmes.

SANS-QUARTIER.

Madame Gratte-cul avoit raiſon, elle ça avoit la manigance; mais mon ami l'on a beau garder ſa femme, quand elle le veut l'on eſt bien-tôt cocu.

GILLES.

Cela eſt vrai, mais ma femme ne le veut pas voyez-vous; je ſens bien qu'il n'y a

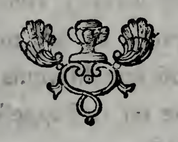
trou qui ne veuille ſa cheville, lardoire ſon lardon, & guaine qui ne ſouhaite ſon couteau ; mais je n'entends pas que ma femme qui a de tout cela, le prête jamais à perſonne.

SANS-QUARTIER.

Eh mon ami, pourquoi te fâches-tu, te voilà plus rouge de colere que les feſſes d'un poſtillon ; mais voici qui t'appaiſera.

GILLES.

Morguenne vous avez raiſon, je ſuis tout hors de moi quand je vois ma pauvre Gillette.



## SCENE III.

SANS-QUARTIER, GILLES, GILLETTE.

GILLETTE.

EH bon jour mon gros trouillard, Monsieur Divertiſſant qui vient de paſſer par cheux nous, m'a dit que j'allois demeurer ici avec toi, comme cela me feroit bien plaiſir ; mais je crains que ce ne ſoit un gòdan qu'il me baille-là ; dis-moi un peu la vérité.

GILLES.

Parguenne, Gillette, cela eſt pourtant bien vrai, not' maître, comme un champignon eſt devenu en une nuit Prince de Baſlevent, ainſi que Marquis de Fleure à-mon-cul, dame on ne l'appelle plus à préſent que Monſeigneur.

GILLETTE.

Bon, qu'eu chien de conte d'Arobert mon oncle.

SANS-QUARTIER.

Ce n'eſt point un conte ni z'un Baron, belle Gillette, c'eſt une hiſtoire qui eſt véritablement remarquable.

GILLETTE.

Vous vous gauſſez de nous, Monſieur Sans-Quartier.

GILLES.

Non parguienne, ce ne ſont point des mocques, Gillette, Monſieur Sans-Quartier, n'eſt-il pas devenu Intendant de not' Maître, & Divertiſſant n'eſt-il pas à préſent Valet de Chambre, & moi ne ſuis-je pas ſon portier.

GILLETTE.

Son portier, qu'eſt-ce à dire, quoi tu reſterois toujours à la porte, tu n'entrerois jamais dedans, oh cela ne m'accommoderoit pas du tout, entends-tu ?

GILLES.

Et nenni dea, Gillettete, je ne ſuis pas ſi ſot de me laiſſer ainſi morfondre à l'air, je ne voudrois pas être Portier du Roi, à

celle condition d'être toujours dehors, c'est en dedans que je ferai avec toi.

GILLETTE.

Oh, passe pour cela.

SANS-QUARTIER.

Oui, oui, Gillette, vous serez très-contente en ce point; & comme Intendant, j'aurai soin de votre loge, elle sera bien couverte, Mamselle Gillette.

GILLETTE.

Ça me sera bien plaisir, Monsieur l'Intendant.

GILLES.

Et pour ce qui est en cas de ça, c'est mon affaire, M. Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Je l'entends bien aussi; mais comme il y a de petites douceurs que tu n'est pas en état de donner à ta femme, je me charge d'y pourvoir.

GILLES.

Oh non pas, s'il vous plaît, par la teti-

guenne

guenne quel pourvoyeux, il n'y a qu'à ma foi lui donner des draps blancs, il chiera bien-tôt dedans.

GILLETTE.

Ah, fi donc mon cher Gilles, il y a trop de groſſiéreté dans toutes vos expreſſions; Monſieur l'Intendant n'eſt point de ces vilaines gens qui tondroient ſur un œuf, & qui mordroient ſur un étron. Puiſqu'il veut z'être ſi libéral; laiſſez-le faire, tu ſçais qu'il manque toujours quelque choſe à z'une femme, & on ne doit pas t'être fâché quand un galant homme vous le préſente.

GILLES.

Oh morguenne, je n'entends pas que tu l'y prennes rien du tout, entends-tu, Gillette.

GILLETTE.

Mais s'il me le met dans la main, ce ne ſera pas moi qui le prendrai.

GILLES.

Je ne veux pas qu'il te le mette, ouais qu'eſt-ce donc que cela veut dire?

SANS-QUARTIER.

Mais mon ami Gilles vous vous fâchez ſans raiſon, par exemple ſuppoſons que Madame Gillette laiſſe tomber ſon manchon, je le lui ramaſſe & le lui mets dans la main poliment.

GILLES.

Oh pour le manchon gnia point de mal.

SANS-QUARTIER.

Son évantail lui échappe, je lui retiens, & je lui préſente.

GILLES.

Si ce n'eſt que cela, c'eſt une autre paire de manches.

SANS-QUARTIER.

Pour moi je n'y entends point d'autre fineſſe, *bas*, voilà un benêt qu'il faut que j'éloigne d'ici. Or ça, mon ami Gilles, va un peu voir à la cuiſine ſi Divertiſſant eſt de retour, & enſuite tu deſcendras à la cave chercher de l'huile pour la ſalade.

GILLES.

Oh très-volontierss, j'obéis aiſément

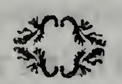
quand il s'agit de la gueule, & Gillette ne viendra-t-elle pas avec moi.

SANS-QUARTIER.

Elle va te ſuivre, j'ai ſeulement deux mots à lui dire pour la propreté de la maiſon.

GILLES.

Eh bien je m'en vais toujours devant. (*à part*) Queu niais, ce drole d'Intendant a bien la mine d'un filou, qui voudroit crocheter la ſerrure de notre minagere, je vais avoir l'œil, & je me cacherai ici près, pour examiner à quoi cela aboutira.



## SCENE IV.

SANS-QUARTIER, GILLETTE.

SANS-QUARTIER.

LEs momens ſont chers, or ça ma chere Gillette, ſçavez vous que je reſſemble comme deux gouttes d'eau, à la perſonne qui vous aime le mieux.

GILLETTE.

Oh que nenni, vous ne reſſemblez en rien à Gilles.

SANS-QUARTIER.

J'en ferois bien fâché, c'eſt une bête qui ne ſçait point ce que vous valez.

GILLETTE.

Eh, Monſieur, cela peut fort bient être.

SANS-QUARTIER.

Je gage que ce nigault là ne vous a jamais dit que vous étiez charmante.

GILLETTE.

Eh mon Dieu non, Monſieur Sans-Quartier, il auroit eu bien tort de m'appeller ainſi, il n'y a que les Magiciennes qui faiſions des charmes, il m'a ſeulement dít quand nous faiſions l'amour qu'il me trouvoit aſſez drôlette.

SANS-QUARTIER.

Aſſez drôlette, aſſez drôlette, c'étoit un inſolent de vous parler t'ainſi, ſi je m'étois alors trouvé auprès de vous, je lui aurois donné des coups de bâton.

GILLETTE.

Oh, Monſieur, aſſurément vous avez trop de bonté.

SANS-QUARTIER.

Aſſez drôlette, voilà, je vous l'avoue, un plaiſant faquin, oui Gillette, vous êtes à mes yeux toute adorable, & vantez-vous-en je n'oublierai jamais la mémoire de vos perfections.

GILLETTE.

Dame, Monſieur, je vous jure que je

n'entends rien à tout ce bieau parler-là.

SANS-QUARTIER.

Comment faut-il donc que je m'explique avec vous. Eh bien Gillette, cela veut dire, que vous pouvez diſpoſer de moi comme des choux de votre jardin.

GILLETTE.

Ah! je commence à vous entendre; mais, Monſieur l'Intendant, tenez gnia rien à faire, Gilles m'a dit qu'il falloit bien avoir attention à conſerver ſon honneur.

SANS-QUARTIER.

Il a raiſon, c'eſt auſſi ce que je veux faire à votre endroit; mais, par exemple, comment conſerve-t-on de l'eau de la Reine d'Hongrie, n'eſt-ce pas en bouchant exactement la bouteille.

GILLETTE.

Oui, vrament, & je ne m'étonne plus qu'à tout moment il me reproche que je ſuis éventée, parguienne c'eſt ſa faute, que ne bouche-t-il bien la bouteille de Congrie.

SANS-QUARTIER.

Puiſqu'il n'y entend rien, j'y veux remédier.

GILLETTE.

Que je vous ſerai obligée.

SANS-QUARTIER.

Venez donc avec moi dedans ma chambre.

GILLETTE.

Oh, Monſieur, doucement s'il vous plaît, je ne veux point m'enfermer ainſi dans l'extérieur de votre appartement.

SANS-QUARTIER *la tiraillant.*

Allons donc vous faites l'enfant.

GILLETTE.

Oh non, non, je vois bien à préſent où vous en voulez venir.

SANS-QUARTIER.

Je vois bien qu'il faut vous faire un peu de violence. (*il veut la faire entrer de force*). Dame à la fin je vous enleverai.

GILLETTE.

Oui da, oh que nenni, je m'en vais crier tout comme un Dragon. Gilles, Gilles.....

---

## SCENE V.

SANS-QUARTIER, GILLETTE, GILLES.

GILLES.

QU'eſt-ce donc qui gnia ; ah Monſieur Leſtafier de la Samaritaine, vous voulez donc eſcalader l'honneur de ma femme ; ah parguenne je vous apprendrai à vous jouer ainſi à moi.... (*il le roſſe.*)

SANS-QUARTIER.

Au ſecours, au ſecours, ah le coquin, traiter ainſi un Intendant, je te ferai pendre ſur le champ miſérable.

GILLES.

Oui, oui, je t'en répond, ah, ah parguenne, ce n'eſt point pour toi que le four chauffe.

GILLETTE.

M'eſt avis pourtant que la pâte étoit bien levée.

GILLES.

Oh tétiguenne je m'en gauſſe ; mais Gillette, allons manger le cochon de lait avec Divertiſſant, je penſe que mon Jerôme a fait perdre tout l'appetit à notre Intendant.



# ACTE II.

## SCENE PREMIERE.

LE MAGICIEN, GILLES.

LE MAGICIEN.

JE ſuis le grand Robillardus Carbazus, *hic aut hac Groſſus*, ce fameux Magicien, protecteur de l'innocence opprimée ; je quitte exprès le Congo où j'ai voulu aſſiſter au coucher de la Princeſſe Manſmoubanſa, pour ſecourir Gilles, qu'un coquin d'Intendant veut faire pendre pour quelques coups de bâton qu'il a reçus, & qu'il méritoit bien ; voici le pauvre diable bien effrayé....... (*Lazis de frayeur.*)

GILLES.

Ah, Monſieur le Boureau, puiſqu'il en faut paſſer par-là, ne me faites point languir, graiſſez la corde avec du ſavon.

LE MAGICIEN.

Que veux-tu dire mon ami?

GILLES.

Que l'on voit bien à votre phiſionomie qui vous êtes, & que vous portez le deuil de tous ceux que vous avez branchés.

LE MAGICIEN.

Tu t'égares, mon enfant, tu me prens pour un autre; loin d'être celui que tu penſes, je ſuis un Magicien qui vient pour te tirer des pattes de ce fripon de Sans-quartier, & pour te venger de lui; il a voulu te faire pendre, n'eſt-il pas vrai?

GILLES.

Hélas oui! & j'en ſuis encore tout pâle.

LE MAGICIEN.

Eh bien, ce ſera lui qui prendra ta place aujourd'hui.

GILLES.

Allons doucement, s'il vous plaît, ſi c'eſt celle qu'il me deſtinoit à la potence, à la bonne heure.

LE MAGICIEN.

Je l'entends ainſi.

GILLES.

Ah! je craignois que ce fut ma place auprès de Gillette.

LE MAGICIEN.

Nullement mon ami.

GILLES.

Dame, voyez-vous Monſieur le marſouin.

LE MAGICIEN.

Dis donc le Magicien?

GILLES.

Eh bien, Monſieur le Magicien, vous ne ſçauriez vous imaginer combien Gillette m'aime, ſi vous aviez vû comme elle pleuroit quand elle a vû qu'on m'alloit pendre, cela vous auroit fendu le cœur, elle m'a embraſſé plus de dix fois; ah, mon cher Gilles! me diſoit-elle, quoi faut-il donc que tu me quittes pour toujours? Quel congé! quel triſte congé! quel grand congé!

LE MAGICIEN.

Ah! je le crois bien ſans en jurer; eh

bien mon enfant, avec deux mots & cette bague, tu vas jouir d'un plaiſir parfait, en étrillant l'Intendant comme il le mérite ; tu connoîtras toute la vertu de ta ſemme.

GILLES.

Cela ſeroit bien drôle, oui, voyons un peu ces deux mots.

LE MAGICIEN.

Les voici ; Caracataca.

GILLES.

Miſericorde, je ne pourrai jamais dire Caracataca.

LE MAGICIEN.

Fort bien, regarde-toi à préſent dans ce miroir.

GILLES.

Parguenne je n'y verrai pas la figure d'un ſot.

LE MAGICIEN.

Regardes, regardes.

GILLES.

Ah, not' maître ! mais où diable ſ'eſt-il donc fourré ?

LE MAGICIEN.

Qui ?

GILLES.

Monſieur le Prince de Bas-le-vent, Marquis de fleur à mon cul.

LE MAGICIEN.

Que veux-tu dire ?

GILLES.

Je viens de le voir tout-à-l'heure.

LE MAGICIEN.

Où ?

GILLES.

Là, là, à travers ce miroir.

LE MAGICIEN.

Quel conte !

GILLES.

Parguienne je n'ai pas la vûe trouble, regardez vous-même..

LE MAGICIEN.

Jouis de ton étonnement, ſans y penſer tu as prononcé Caracataca & dans le moment tu as pris la figure de ton maitre, voilà aſſurément tout le ſecret.

GILLES.

Effectivement, en effet parguienne je jui ressemble comme deux gottes d'eau.

LE MAGICIEN.

Il n'y a personne qui n'y soit trompé; mais ce n'est pas tout, au lieu de Caracataca, en disant Caracataqué tu reviendras ce que tu es ordinairement, c'est-à-dire que tu reprendras la figure de Gilles.

GILLES.

Houlas! Sera-t-il possible que je le pourrai? Comment avez-vous donc dit?

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Carabata.

LE MAGICIEN.

Non Caracataqué.

GILLES.

Caracabaqué.

LE MAGICIEN.

Eh non, Caracataqué.

GILLES.

Ah j'y ſuis, Barbaca.

LE MAGICIEN.

Non, non, non, de par tous les diables non, prononcez en même tems que moi, Caracataqué, Cara.....

GILLES.

Cara.

LE MAGICIEN.

Cara.

GILLES.

Cataraca.

LE MAGICIEN.

Tout au contraire, Caracata.

GILLES.

Ah oui, oui, Caracata.

LE MAGICIEN.

Caracataqué.

GILLES.

Caracataqué.

LE MAGICIEN.

Fort bien, Caracataqué. Regardes-toi à préſent dans le miroir.

GILLES.

GILLES.

Ma foi cela eſt merveilleux, effectivement je me reconnois à préſent.

LE MAGICIEN.

Ah ça, au lieu de Caracataqué dit, & prononces avec moi Caracataca.

GILLES.

Oh! celui-là ſera bien plus difficile.

LE MAGICIEN.

Eh non, c'eſt la même choſe, au lieu de qué il faut dire ca, Caracataca, Caracataca.

GILLES *ſe regardant au miroir.*

Caracataca...... oui, je ſuis à préſent not' maitre tout craché.

LE MAGICIEN.

Fort bien.

GILLES.

De grace, Monſieur, mettez-moi bien ces deux mots dans la tête, & laiſſez-moi, je vous prie, ce miroir, afin que je voie ſi je ne me trompe pas.

LE MAGICIEN.

Volontiers, Caracataqué, Caracataqué.

GILLES, *après quelques lazis.*

Caracataca, Caracataqué ; oh parguienne, ce n'eſt pas ſans peine que j'en ſuis venu à bout ; Caracataca, (*Il ſe regarde.*) fort bien ; Caracataqué, à merveille : eh, dites-moi s'il vous plait, cela durera-t-il autant que je le voudrai ?

LE MAGICIEN.

Non, mon ami, tu ne jouiras du pouvoir de la métamorphoſe qu'aujourd'hui ſeulement.

GILLES.

Qu'eſt-ce que la morchoſe ? Oh je veux tout ſçavoir.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit métamorphoſe, c'eſt-à-dire le pouvoir de changer de figure, tu pourras le faire pendant tout le jour, & le ſoir tu me remettras ma bague & le miroir, duquel tu ne connois point encore toute la vertu.

GILLES.

Et quelle vertu a-t-il donc?

LE MAGICIEN.

Premierement il fait connoître, à n'en point douter, la sagesse d'une fille...... si elle n'a point fait faux-bons à son honneur, elle s'y voit la bouche si petite, si petite.

GILLES.

Attendez un peu, Monsieur le Magicien, qu'est-ce que cela veut dire, faire faux, faux-bons à son honneur?

LE MAGICIEN.

Cela signifie, si elle n'a pas laissé aller le chat au fromage.

GILLES.

Laisser aller le chat au fromage, je n'entends pas cela.

LE MAGICIEN.

Comment veux-tu donc que je m'explique autrement?

GILLES.

Comme il vous plaira; mais je ne croi-

rai jamais qu'une fille en ſoit moins ſage, pour avoir laiſſé manger ſon fromage par un chat.

LE MAGICIEN.

Ne vois-tu pas, mon ami, que c'eſt une allégorie, c'eſt-à-dire une façon de parler allégorique, qui fait entendre qu'une fille s'eſt laiſſée approcher de trop près par un garçon, & qu'il s'eſt paſſé entr'eux certaines choſes, certaines privautés....... Tu commences à m'entendre je gage.

GILLES.

Oui, je comprens l'amphigourie; ah parguienne, il y a bien des filles qui ſe creveroient de ce fromage là, ſi elles ne craignoient trop la preſſure.

LE MAGICIEN.

T'y voilà juſtement, pour revenir donc à mon miroir, je t'ai dit ſa vertu pour les filler véritablement ſages.

GILLES.

Oui, je m'en ſouviens, elles l'ont ſi petit, ſi petit.

LE MAGICIEN.

Je t'ai dit, mon ami, qu'elles s'y voyent la bouche entierement petite, mais au contraire ſi elles ſe ſont dérangées de leur devoir.

GILLES.

Oh je comprens cela, alors elles ſont fendues juſqu'aux oreilles.

LE MAGICIEN.

Juſtement.

GILLES.

Monſieur, pourrai-je faire regarder Gillette dans le miroir ?

LE MAGICIEN.

Cela ne t'avanceroit de rien, car Gillette eſt ta femme, & ce miroir n'eſt que pour les filles, cela auroit été bon avant ton mariage.

GILLES.

Oh! vous avez raiſon, que je ſuis fâché de ne l'avoir pas eu dans ce tems-là.

LE MAGICIEN.

Eſt-il que tu n'aurois point été content ?

GILLES.

Pardonnez-moi, mais. . . . .

LE MAGICIEN.

Mon ami, il y a des choſes ſur leſquelles il ne convient pas de pouſſer trop loin la curioſité, tiens-toi à tes premieres idées.

GILLES.

Ma foi vous avez raiſon; mais, Monſieur, ne m'avez-vous pas dit que ce miroir avoit encore une autre vertu?

LE MAGICIEN.

Cela eſt vrai. Voilà de quoi il s'agit, en mettant le miroir du haut en bas, ſi un homme qui s'y regarde eſt un cocu, il s'apperçoit au front une grande mouche en forme de croiſſant.

GILLES.

Sérieuſement?

LE MAGICIEN.

Très-ſérieuſement,

GILLES.

Je veux parbleu en juger par moi-même; mais non, ſi j'appercevois la mouche, je

ferois tapage à la maiſon, je battrois Gillette, ma foi j'aime beaucoup mieux reſter dans l'ignorance.

LE MAGICIEN.

C'eſt fort bien penſer, divertis-toi ſeulement aux dépens des autres.

GILLES.

Je n'y manquerai pas; mais à propos, Monſieur, dites-moi un peu votre nom?

LE MAGICIEN.

Mon ami, l'on m'appelle ordinairement Robillardus, Carbaſſus, *hic aut hac Groſſus*.

GILLES.

C'eſt bien pis que Caracataca. Je ne pourrai jamais, Monſieur, retenir votre nom.

LE MAGICIEN.

Tu n'en as pas beſoin, dans deux heures je reviendrai prendre mon miroir & ma bague.

GILLES.

Ne pourriez-vous pas me laiſſer tout cela juſqu'à demain matin ſeulement?

LE MAGICIEN.

Non. Avant que huit heures ſonnent, il faut que je monte ſur le cheval de Pacolet, pour me trouver en Turquie au coucher du Grand-Seigneur qui m'attend.

GILLES.

Pourquoi faire ?

LE MAGICIEN.

Pour éplucher les puces des Sultannes, c'eſt-là ma charge.

GILLES.

Pardi voilà un drole d'emploi d'éplucher les Sultannes ; eh ne pourrai-je point vous aider ?

LE MAGICIEN.

Je te dis chercher les puces des Sultannes.

GILLES.

C'eſt à peu près la même choſe, & parguenne prenez-moi pour votre ſecond.

LE MAGICIEN.

Je le veux bien, je te ferai même recevoir en ſurvivance de garçon éplucheur ; mais

mais il faudra prendre le bénéfice avec les charges.

GILLES.

Et quelles ſont les charges ?

LE MAGICIEN.

S'il laiſſe échaper une puce, on lui donne auſſi-tôt trois cens coups de pieds dans le ventre, cinq cens croquignolles, & ſoixante coups de bâton ſur la plante des pieds ; tu vois qu'il ne faut pas avoir les mains gourdes, ni la vue courte.

GILLES.

Malpeſte.

LE MAGICIEN.

Il eſt vrai qu'on te donnera d'abord à éplucher des vieilles décrépites, dont la moins âgée aura bien quatre-vingt ans, celles-là ſont moins frétillantes ſous la main d'un beau garçon comme toi, mais après trente ou quarante ans de travail, on te mettra en exercice auprès des jeunes.

GILLES.

Monſieur, je renonce dès à préſent à la ſurvivance.

LE MAGICIEN.

Tu fais fort bien mon garçon; or ça ressouviens-toi bien de Caracataca & de Caracataqué.

GILLES.

Allez, laissez-moi faire.

LE MAGICIEN.

Lorsque ta vengeance sera complette, si je ne reviens point assez tôt, tu n'auras qu'à me rapporter mon miroir & ma bague, rue du Loup-Garrou, à l'enseigne du Pet, & si tu ne te ressouviens point de mon nom, tu n'auras qu'à demander le *Signor Mago.*

GILLES.

Qui est ce Magot ?

LE MAGICIEN.

Moi, mon ami.

GILLES.

Fi donc, après les obligations que je vous aurai, j'irai moi vous appeller Magot.

LE MAGICIEN.

Tu me fais rire, apprens que, *il Signor*

*Mago* en Italien, veut dire en François, Monſieur le Magicien.

GILLES.

Oh ſi cela eſt, vous êtes un vrai Magot, c'eſt-à-dire un très grand Magicien.

LE MAGICIEN.

Adieu, Caracataca, Caracataqué.

GILLES.

Oui, oui, je m'en reſſouviens fort bien, à merveille, Caracataca, Caracataqué. Parbleu cela eſt plaiſant, oui : mais je veux rentrer dans la maiſon & me cacher, juſqu'à ce que je puiſſe trouver, comme je le ſouhaite, l'occaſion de me venger.

---

## SCENE II.

GILLETTE *ſeule.*

JE ſuis bien malheureuſe, ce fripon de Divertiſſant dit que mon pauvre Gilles s'eſt ſauvé des mains de ceux qui feignoient de l'emmener pendre; je n'en crois rien, ſta-

pendant je vais de côté & d'autre pour apprendre de ſes nouvelles, & je ne trouve perſonne qui m'en puiſſe donner ; bon voilà une perſonne qui vient à propos & qui m'en donnera peut-être.

---

## SCENE III.

GILLLTTTE, M. SUC, *Juif.*

GILLETTE.

MOn cher Monſieur, ne ſçavez-vous point ce qu'eſt devenu mon mari ?

M. SUC.

Non.

GILLETTE.

On vouloit le pendre.

M. SUC.

Oui.

GILLETTE.

Parce qu'il a roſſé d'importance un drole qui vouloit me careſſer à ſa barbe.

M. SUC.

Oh, oh!

GILLETTE.

Mais on m'aſſure qu'il eſt ſauvé.

M. SUC.

Soit.

GILLETTE.

Il faut que cet homme-là ne ſoit pas fils d'une femme pour parler ſi bref : Monſieur de quel nation êtes-vous s'il vous plaît ?

M. SUC.

Juif.

GILLETTE.

On vous a donc coupé ? . . . ?

M. SUC.

Chut.

GILLETTE.

Pardi voilà un drole de corps, mais apparemment vous en avez encore.

M. SUC, *en ſe donnant un coup de la main gauche ſur le bras droit, entre la main & le coude, leve en même tems la main.*

Tant !

GILLETTE.

Comment vous appelle-t-on ?

M. SUC.

Suc.

GILLETTE.

Vous êtes apparemment marié ?

M. SUC.

Point.

GILLETTE.

Cherchez-vous quelqu'un ici ?

M. SUC.

Vous.

GILLETTE.

C'eſt un eſpece de fou, il faut que je m'en réjouiſſe quelques momens. Vous êtes donc amoureux de moi ?

M. SUC *portant la main ſur le ſein de Gillette.*

Fort.

GILLETTE.

Que cherchez-vous là ?

M. SUC.

Sein.

GILLETTE.

Malpeſte quel éguillard, & comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Mol.

GILLETTE.

Vous êtes t'un inſolent, on ne dit pas une pareille ſotiſe en face, je vous ſoutiens moi qu'il eſt. . . . .

M. SUC.

Dur ?

GILLETTE.

Oui aſſurément il eſt dur, & je m'en vante.

M. SUC.

Zeſte.

GILLETTE.

Oh finiſſez, ſi vous me chiffonnez davantage, je vous appliquerai un ſoufflet.

M. SUC.

Bon.

GILLETTE.

Je le ferai comme je le dis.

M. SUC.

Crac.

GILLETTE *en lui donnant un ſoufflet.*

Comment le trouvez-vous ?

M. SUC.

Su..... ( *Il veut encore la careſſer.* )

GILLETTE.

Je crierai.

M. SUC.

Paix.

GILLETTE.

Oh ç'en eſt trop, à moi quelqu'un.

M. SUC.

Foin.

GILLETTE.

Sauvons-nous des mains de ce drole-ci...... ( *Elle ſe ſauve & elle eſt pourſuivie par M. Suc.*



## SCENE IV.

GILLES *seul.*

CE fripon de Sans-Quartier n'eſt point à la maiſon, non plus que Divertiſſant, je ne ſçais ce qu'eſt devenue Gillette, ça me chiffonne l'eſprit, j'ai été tenté cinq ou ſix fois de me regarder dans ce miroir de la façon que le Magicien me l'a dit; mais je n'ai jamais oſé le faire de peur de la mouche. Ah, ah, j'apperçois mon voiſin, il eſt bien en colere, à qui diable en a-t-il donc?



## SCENE V.

GILLES, M. CORNIBUS.

M. CORNIBUS.

CO... co... co... comment, des vi... vi... vi... vilains fri... fri... fri... fripons, qui... qui... qui... vouloient four... four... fourber ma... ma... ma femme.

GILLES.

Diantre j'ai cru qu'il s'agiſſoit d'autre choſe, Monſieur Cornibus avec ſon bégayement, eſt ſujet à dire bien des impertinences.

M. CORNIBUS.

Je pu... pu... pu... pu.....

GILLES.

On le ſçait bien.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, je... je... je dis que je pu... pu... punirai ces fi... fi... fi..., filoux-là.

GILLES.

Eh comment les punirez-vous ?

M. CORNIBUS.

Ah, ha, j'ai... j'ai... j'ai... fait caca... caca... ca... ca...

GILLES.

Oh ! le vilain.

M. CORNIBUS.

J'ai fait caca... caca... caca...

GILLES.

J'entends, vous avez fait caca à la porte de ces drôles-là.

M. CORNIBUS.

Non... non... non, j'ai... j'ai... j'ai ca... ca... caché des gens pou.. pou... pou... pour les ſu... ſu... ſurprendre.

GILLES.

Mais connoiſſez-vous, Monſieur, ces perſonnes-là.

M. CORNIBUS.

J'en... j'en... j'en connois une fille qui... qui... qui... qui étoit du nombre de ces fri... fri... fri... fripons-là.

GILLES.

C'eſt queuque choſe.

M. CORNIBUS.

Si je la.. la.. la.. l'attrape, je la fou.. fou.. fou... fourerai en pri... pri... pri... priſon.

GILLES.

Ce ſera fort bien fait à vous, & je vous le conſeille très-fort.

M. CORNIBUS.

La co... co... co... coquine, me... me... me diſoit, voyez... voyez mon... mon com... com.. compere, j'ai du com... com... com... comptant.

GILLES.

Il n'y avoit rien à dire à cela.

M. CORNIBUS.

Moi... moi... moi qui ſuis tout vi... vi... vi... vigilant, j'ai vû... vû... vû... vû... vû de ces drôles-là, qui... qui... qui mettoit la main au con... con... con... comptoir de ma... ma... ma fem... fem... femme.

GILLES.

Mais à la fin ils ne lui ont rien pris.

M. CORNIBUS.

Le cu... cu... cu... cureur de puits de chez nous, eſt ve... ve... ve... venu ma... ma... mal-à-propos, en ce... ce... cette occaſion, ſans ce cu... cu... cureur de puits, qui... qui... qui eſt voiſin de Con... Con... Conflans, où j'ai... j'ai... j'ai ma maiſon, j'au... j'au... j'aurois au moins chi... chi... chi... chiffonné la drô... drô... drôleſſe qui... qui.. qui.. qui étoit avec ces vi.. vi.. vi.. vilains gueux-là.

GILLES.

Mais pourquoi vous tant échauffer la bile, puiſqu'ils n'ont rien pris à votre femme, & qu'avez-vous donc tant à vous plaindre ?

M. CORNIBUS.

Il eſt vrai, mais.. mais.

GILLES *à part.*

Il faut que je faſſe un peu l'épreuve du miroir. *(haut)* Tenez regardez-vous dans cette glace, vous verrez que vous êtes tout en feu.

*(à part.)*

Je connoîtrai bien-tôt s'il eſt de la grande Confrairie.

M. CORNIBUS.

Oui.. oui.. oui, je ſuis rou.. rou.. rouge co.. co.. co.. comme un cor.. cor.. cornillard *(il ſe frotte le front.)* mais.. mais.. mais à quoi s'a.. s'a.. s'a.. s'amuſe ma.. ma.. ma pe.. pe.. pe.. petite femme de me.. me.. me.. me planter.. ter.. des mou.. mouches ſur le vi.. vi.. vi.. vi.. viſage.

GILLES.

Oh ! ma foi le pauvre diable en tient, *(à part.)* il porte ſa main au front *(haut.)* que diantre faites-vous ?

M. CORNIBUS.

Je.. je.. je veux m'ô.. m'ô.. m'ôter ce.. ce.. ce.. ce.. que ma.. ma.. ma femme m'a.. m'a.. m'a mis ſur.. ſu.. ſu.. ſu.. ſur le front.

GILLES.

Cela ne ſera point aiſé, je crains bien plutôt que ce ne ſoit votre apprentif qui vous ait ainſi enjolivé le front.

M. CORNIBUS.

Qu'eſt.. qu'eſt.. qu'eſt-ce à dire, je n'en.. n'en.. n'entends pas raillerie, au moins j'en.. j'en.. j'en.. j'en ſouffre de.. de.. de vous un peu trop, vous.. vous.. vous êtes un plat bou.. bou.. bou.. bouffon, Monſieur, entendez-vous.

GILLES *le contrefaiſant.*

Et vous.. vous.. vous êtes un co.. co.. co.. co.. cocu fieffé.

M. CORNIBUS.

Tu.. tu.. tu te.. te.. te mo.. mo.. moque donc de.. de.. de moi vi.. vi.. vi.. vilain fa.. fa.. fa.. Farinier, je te.. te.. te fou.. fou.. fou.. foulerai aux pieds.

GILLES.

Toi: oh porguenne viens y voir.

M. CORNIBUS.

Je.. je.. je.. le.. le.. veux.. veux.. bien.

GILLES.

Et moi auſſi.

*Ils ſe battent en finiſſant le deuxieme Acte.*

# ACTE III.

## SCENE PREMIERE.

GILLES *seul.*

PAr-là mordombille, il faut avouer que le Magicien eſt un bien habile homme, ſon miroir m'a bien réjoui avec M. Cornibus mon voiſin, je me doutois bien que ſa femme lui faiſoit avaler le goujon ; & j'en ai été convaincu. Mais j'apperçois, ſi je ne me trompe, Gillette, vîte prenons la figure de mon Maître, Caracataca.



SCENE

## SCENE II.

### GILLES, GILLETTE.

GILLETTE.

IL faut avouer que je joue bien de malheur, de ne trouver perſonne qui puiſſe me donner des nouvelles de mon pauvre Gilles; mais que vois-je, not' Maître déja de retour.

GILLES *faiſant l'important.*

Bon jour, Gillette, qu'as-tu, vous êtes triſte, ma mie.

GILLETTE.

Oh ! mon bon Monſieur, j'en ai bien le ſujet, mon pauvre Gilles n'eſt plus de ce monde, ce ſcélérat de Sans-Quartier l'a fait pendre, ſauf ſon recours contre qui il aviſera bon être.

GILLES.

Ça n'eſt pas poſſible, à propos de quoi cela ſeroit-il arrivé ?

GILLETTE.

Ça n'eſt que trop vrai, il a voulu, ſauf votre reſpect, me faire l'amour, dame il engainoit ſon compliment, de maniere que ſi Gilles n'étoit venu, voyez-vous, Monſieur... reverence parler j'étois une femme.... perdue d'honneur... mon mari s'eſt fâché, Sans-Quarier s'eſt mis en colere, Gilles l'a roſſé avec un Jerôme de bonne meſure, il ne l'a pas trouvé bon, il l'a fait arrêter, l'a fait pendre, & je ſuis à préſent ſans mari, hi, hi, hi.

*(Elle pleure.)*

GILLES *affectant un air grave.*

Je vous plains, Gillette, mais je vous ferai bonne juſtice de mon coquin d'Intendant, je le ferai pendre à ſon tour.

GILLETTE.

Grand merci, Monſieur, mais cela ne me rendra point mon pauvre Gilles, & je vous avouerai bien naturellement, que depuis que j'ai goûté du mariage, je ne puis plus me paſſer de mari.

GILLES.

Oh, oh, & bien je veux vous en ſervir.

GILLETTE.

Oh ! Monſieur, vous vous gauſſez des pauvres gens, à moi n'appartient pas tant d'honneur, & puis on n'oublie pas ainſi un pauvre cher homme, comme une chemiſe ſale, hi, hi, hi.

GILLES *en ce moment paſſe de l'autre côté, prononce caracataqué, embraſſe Gillette, repaſſe promptement à ſa place, en diſant caracataca.*

Ah, ah, je me meurs, Monſieur not' Maître, ah, ah, Gilles, Gilles, qui vient de m'embraſſer.

GILLES.

Quel conte, mais il n'eſt donc point mort.

GILLETTE.

Ah ! pardonnez moi, Monſieur, il faut qu'il le ſoit.

GILLES.

Pourquoi cela ?

GILLETTE.

Il ne m'a dit mot, & de plus c'eſt qu'il puoit comme un Bouc.

GILLES *à part.*

C'eſt que j'ai fait une groſſe veſſe. *(haut.)* Allez, mignonne, raſſurez-vous, vous avez la berlue, regardez moi bien, quelle comparaiſon de Gilles avec moi; votre mari à tout prendre n'étoit qu'un butor.

GILLETTE.

Il eſt vrai qu'il n'avoit pas grand eſprit, mais il alloit bien droit en béſogne.

GILLES.

C'étoit un yvrogne fieffé.

GILLETTE.

D'accord, il aimoit un peu le vin & l'eau-de-vie; mais quoiqu'il but comme un pourceau, il s'enyvroit ſobrement.

GILLES.

Il vous battoit auſſi quelquefois.

GILLETTE.

Il faut convenir que cela lui eſt arrivé

cinq ou ſix jours après notre mariage ; mais il n'avoit pas tout-à-fait tort, c'eſt le diable qui ſe mêlit de ça.

GILLES *effrayé.*

Le diable.

GILLETTE

Oui, Monſieur not' Maître, je révois que j'étois ſur le grand chemin de Saint Denis, & que le diable, ſauf votre reſpect, me montroit un thréſor, je ne ſçavois comment reconnoître cet endroit, & parguenne parole ne pue point, ce malin diable ne me diſoit-il pas, te vla bien embaraſſée, chie là, perſonne n'y touchera, & tu retrouveras aiſément la place, vous ſentez bien not' Maître, que j'eus de la peine à prendre la réſolution de m'y réſoudre, ſe mettre là le cul en l'air en pleine campagne, ça n'eſt pas modeſte, ſtapendant l'intérêt m'y engagit ; mais hélas malheureuſement en me réveillant au lieu d'un tréſor, je ne trouvai dans mon lit qu'un gros tas de merde. Dame voyez-vous, Gilles ſe fâ-

chit de ça, il disoit qu'on avoit eu tort de me marier, puisque je n'étois pas nette de nuit, il m'appliquit cinq ou six coups de poing, & je nous gourmandimes, car révérence parler, je ne suis pas endurante, mais ça ne durit pas, nous lavimes les draps, & je fimes bien-tôt la paix.

GILLES *prononce caracataqué, se regarde dans le miroir, passe de l'autre côté, se prend le nez comme si cela sentoit encore mauvais, repasse à sa place, & dit caracataca.*

GILLETTE.

Miséricorde, je viens de voir encore l'ombre de Gilles.

GILLES.

Est-tu folle ma pauvre Gillette?

GILLETTE.

Ah, Monsieur, je l'ai vû, il se tenoit le nez bouché, comme si j'étions encore couchés ensemble.

GILLES.

Eh fi, Gillette, ne pensez plus à cet ani-

mal là, je vous aime, je vous l'ai dit.

(*il veut la careſſer.*)

GILLETTE.

Vrayement, je vois bien que les mains vous démangent, elles ſont compoſées de la chair de Ciron.

GILLES.

Vous me rebuttez, vous ne voulez donc pas m'aimer, & conſentir... la... vous m'entendez bien.

GILLETTE.

Mais ce n'eſt pas que je vous refuſe.

GILLES *à part.*

Fort bien, garre la mouche, me vla plus d'à moitié cocu.

GILLETTE.

Mais... c'eſt que tenez... voyez-vous... vous n'avez pas ce qu'il me faudroit.

GILLES.

Je l'ai bien autant que Gilles.

GILLETTE.

Oh, que nennin, nous autres femmes je

ſommes connoiſſeuſes ſur cette matiere, je ſentons not' avoine d'un quart de lieu loin.

GILLES.

Elle a ma foi raiſon. Oh ça Gillette, vous y ferez réflexion, vous viendrez dans mon cabinet dans un quart d'heure, je vous veux donner de l'argent pour vous mettre en deuil.

GILLETTE.

Dame ça s'appelle mettre un bouchon au cabaret.

GILLES *feint de ſortir, & après avoir prononcé caracataqué, il court & renverſe Gillette.*

Oh parguenne je l'ai échapé belle.

GILLETTE.

Ah! je ſuis morte, mon Maître, mon Maître.

GILLES.

Eſt-tu folle, femme, de ne me pas reconnoître, parguenne je ſuis ton mari cependant.

GILLETTE.

Ça ne ſe peut, car il a été pendu.

GILLES.

GILLES.

Eh non, te dis-je, j'ai penſé l'être, mais je me ſuis ſauvé des mains de Sans-Quartier.

GILLETTE.

Tout de bon.

GILLES.

Et parguenne ſi t'en doute, tâte-moi depuis les pieds juſqu'à la tête, tu me trouveras tout envie.

GILLETTE.

Il a raiſon, c'eſt lui-même, c'eſt mon pauvre Gilles, je ne me ſens pas de joye, il faut un peu que je t'embraſſe.

*Elle ſaute au cou de Gilles qui prononce caracataca.*

Ciel! que vois-je, c'eſt mon Maître, oh dame il y a de la tricherie là-deſſous.

GILLES, *caracataqué.*

Tu extravagues, regardes-moi donc bien encore.

GILLETTE.

Par ma figuette, baiſe-moi tant ſeulement en gaudinette.

GILLES.

Oh! volontiers....

[*il prononce caracataca.*]

GILLETTE.

Miséricorde! Gilles, Gilles, à mon ſecours.

GILLES *caracataqué.*

A qui diable en as-tu?

GILLETTE.

Je te dis, & je te douze, que c'eſt Monſieur de par la ventrebleu que je baiſois tout-à-l'heure.

GILLES.

Et non c'étoit moi.

GILLETTE.

C'étoit toi?

GILLES.

Oui, parguienne, mais il faut te conter

ſe tout, Gillette, c'eſt un Seigneur Magot qui m'a rendu ce ſervice.

GILLETTE.

Qu'eſt-ce à dire, perds-tu le peu d'eſprit que tu as ?

GILLES.

Non, te dis-je.

GILLETTE.

Un Magot.

GILLES.

Oui, un Magot, c'eſt-à-dire, un Magicien, qui avec deux mots m'a donné le pouvoir d'être tantôt mon Maître, & puis celui de redevenir Gilles.

GILLETTE.

Mais queulle apparence.

GILLES.

Tiens regardes-moi bien, pour qui me prends-tu ?

GILLETTE.

Pour Gilles.

GILLES.

Eh bien ne me perds pas de vûe, caracatata.

GILLETTE.

Oh Ciel ! c'eſt le Maître.

GILLES *faiſant l'important.*

Viens ma mignonne que je t'embraſſe tout à l'heure, avancez donc.

GILLETTE *careſſée.*

Nommez, nommez, elle le repouſſe rudement, il y a là quelque anguille ſous roche, finiſſez donc, ou je vous baillerai une mornifle.

GILLES, *caracataqué,*

Sans-diable tu as la main bien dure.

GILLETTE.

Oh dame je n'entends point raillerie pour ce qui eſt du cas de l'honneur, je ſuis pis qu'un Dragon.

GILLES.

Mais Gillette, tu n'étois pas tout-à-fait méchante & ſi revêche au commencement.

GILLETTE.

Dame vois-tu, la chair eſt queuque fois

fragile, les abſens ont toujours tort, & pis il ne faut qu'une plure de poire, pour faire trébucher une honnête femme.

GILLES.

Morguenne t'as raiſon, mais je crois appercevoir Sans-Quartier; à ça rentrons un moment pour concerter enſemble de quelle bonne maniere je l'étrillerai.

---

## SCENE III.

SANS-QUARTIER *ſeul.*

CEt imbécille de Gilles à qui je ne voulois que faire peur, s'eſt imaginé bonnement qu'on alloit le pendre, il s'eſt ſauvé, c'eſt ce que je ſouhaitois, cela me facilitera la facilité de voir ſa femme; pour en être mieux reçû, j'ai pris dans la garde-robe de mon Maître, un de ſes vieux habits. En effet il eſt cenſé naturel qu'un Intendant ſoit habillé d'une maniere indécente; mais je vois Gillette, elle me paroît de mauvaiſe humeur, il faut l'aborder civilement.

*Ils ſe font pluſieurs reverences.*

## SCENE IV.

SANS-QUARTIER, GILLETTE.

GILLETTE.

EH, Monſieur l'Intendant, trêve de chapeau.

SANS-QUARTIER.

Ah! Mamſelle Gillette, trêve de feſſes; eh bien, ma belle enfant, qu'avez-vous, vous êtes toute choſe?

GILLETTE.

Ah! plut à Dieu que cela fût, Monſieur; mais voyez-vous, quand on z'a du chagrin on n'eſt pas gaye.

SANS-QUARTIER.

Vous êtes donc toujours fâchée, vous avez tort au fond, vous étiez mal à votre aiſe avec Gilles, vous ſerez contente avec moi, je veux vous épouſer.

GILLETTE.

Monſieur, épouſer, quoi Gilles eſt donc pendu ?

SANS-QUARTIER.

Non vraiment, mais il s'eſt ſauvé, qui quitte la partie la perd, & voilà votre mariage rompu.

GILLETTE.

Cela eſt-il poſſible ?

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, mais je vois bien que vous ne voulez pas le faire, car vous me faites toujours la mine.

GILLETTE.

Oh, Monſieur l'Intendant, ſi je vous la faiſois, vous l'auriez meilleure que vous ne l'avez; d'ailleurs je n'aime point le mariage qui ſe caſſe comme un verre, & ſi je vous épouſois, je voudrois, Monſieur, m'unir z'à vous par un lien ſi roide, qu'il ne ſe rompît jamais.

SANS-QUARTIER.

Ah ma Reine je vous puis aſſurer qu'il ne pliera jamais de mon côté.

GILLETTE.

Vous êtes donc bien fort, ah qu'eu gaſconnade, & allez, allez, la plus petite femme eſt plus vaillante que l'homme le plus grand.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi cela?

GILLETTE.

C'eſt qu'un homme ne ſçauroit porter deux femmes, & qu'une femme portera ſix hommes ſans ſe fatiguer.

SANS-QUARTIER.

Pour ce qui eſt en cas de ça, vous n'avez par tort, mais il eſt queſtion de ſçavoir ſi vous voulez bien m'épouſer, après tout c'eſt bien de l'honneur pour vous, entendez-vous la belle.

GILLETTE.

De l'honneur.

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, ſçachez que Monſieur mon pere étoit le premier de Saint Denis en France.

GILLETTE.

Le premier.

SANS-QUARTIER.

Oui, il en étoit le portier; voilà ce qui s'appelle de bonne nobleſſe cela.

GILLETTE.

Ah parguenne, ſi j'avois pour deux liards de pareille nobleſſe dans le ventre, je prendrois pour cinq cens écus de rhubarbe pour la chaſſer, mais on peut dire ſans vanité que c'eſt mon pere qui étoit de la condition la plus élevée.

SANS-QUARTIER.

La plus élevée.

GILLETTE.

Sans-doute, puiſqu'il étoit Couvreur; mais comme il penſa ſe caſſer le col, il prit un autre emploi qui lui donna le pas

devant les plus grands Seigneurs de la Cour.

SANS-QUARTIER.

Qu'eu fichu conte.

GILLETTE.

Il n'y a pas de conte, il se fit postillon.

SANS-QUARTIER.

Ah, ah, Gillette, mais concluons donc ; voulez-vous être ma femme oui ou non ?

GILLETTE.

J'en aurois t'assez d'envie, mais hélas franchement, Gilles me tient trop au cœur.

SANS-QUARTIER.

Eh fi donc, pouvez-vous encore penser à ce benêt-là ? je gage que ce butor aura eu si grand peur, qu'il sera passé dans les Pays étrangers.

GILLETTE.

Il y a-t-il bien loin aux Pays étrangers.

SANS-QUARTIER.

Il peut y avoir dix à douze mille lieues.

GILLETTE.

Dix ou douze mille lieues, ſi je ſçavois ça je vous déviſagerois tout à l'heure, entendez-vous ?

SANS-QUARTIER.

La, la, que vous êtes vive.

GILLETTE *feignant de pleurer.*

Quoi je ne verrai plus mon pauv' cher homme ; ah miſérable que tu z'eſt... je ne ſçais à quoi il tient que je ne prenne le parti de t'étrangler.

SANS-QUARTIER.

Tout beau Gillette, comme vous y allez ; tranquilliſez-vous donc.

GILLETTE.

Je ne le veux pas, moi.

SANS-QUARTIER.

Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui ſerve ; j'ai le moyen de vous rendre riche, je viens de rompre l'armoire de notre Maître, je lui ai volé cent louis, argent comptant.

GILLETTE *riant.*

Tout de bon.

SANS-QUARTIER.

Oui vraiment, vous voyez bien que c'eſt une petite fortune pour nous, nous paſſerons en Hollande.

GILLETTE *riant.*

En Hollande, M. l'Intendant?

SANS-QUARTIER.

Oui en Hollande, & par ce moyen nous ſerons à l'abri de toute pourſuite.

GILLETTE.

Baillez-moi la main, Monſieur de Sans-Quartier, me vla en vérité toute déterminée.

SANS-QUARTIER.

Le Ciel ſoit loué.

GILLETTE.

A vous faire pendre; ah Monſieur le fripon, au voleur, au voleur, au Guet, au Commiſſaire.

## SCENE V.

SANS-QUARTIER, GILLETTE, GILLES.

GILLES, *caracataca.*

QUel tintamare eſt cela ?

GILLETTE.

Ah ! Monſieur not' Maître, vous vla de retour bien à-propos.

SANS-QUARTIER.

Voilà bien le diable, tâchons de nous ſauver.

GILLETTE.

Si tu branles je t'étrangle, Monſieur voici un fripon qu'il faut faire pendre.

GILLES.

Le pendre, qu'a-t-il fait pour cela ?

SANS-QUARTIER.

Elle a l'eſprit dérangé.

GILLETTE.

Oui, oui, not' Maître, ce fripon ſauf

vot' refpect, en a voulu à mon honneur, dame il falloit beau jeu bon argent, Gilles heureufement eft venu à mon fecours bien propos.

GILLES.

Enfin.

GILLETTE.

Enfin ce fripon d'Intendant, pour fe venger des coups de bâton, l'a fait pendre.

GILLES.

Cela n'eft pas poffible.

SANS-QUARTIER.

Eh non, Monfieur, c'eft une frime que j'ai faite, parce qu'il m'avoit manqué de refpect, & il s'en eft enfui.

GILLES.

Cela ne va point à la corde.

GILLETTE.

Ce n'eft pas le tout, ce fcélérat, Monfieur, vous a volé cent louis dans votre armoire qu'il a fracaffée.

GILLES.

Oh diable le cas eft pendable, mais il faut le fouiller.. il veut s'enfuir.

GILLETTE.

Jour de gueux, ſi tu remue de la place, je te hâcherai en morceaux à belles dents.

GILLES *le fouille.*

Ah voilà ma bourſe, & bien pendart qu'as-tu à dire à cela ?

SANS-QUARTIER.

Monſieur, c'eſt une petite eſpieglerie.

GILLES.

Une petite eſpieglerie, M. le fripon, ſon procès eſt tout fait, & comme j'ai juſtice haute, moyenne & baſſe, qu'on l'aille tout-à-l'heure acrocher dans mon jardin au plus grand arbre qui ſe trouvera.

SANS-QUARTIER *à genoux.*

Ah ! Monſieur, ayez pitié de moi.

GILLETTE.

Point de pitié.

SANS-QUARTIER.

Ne pourroit-on point au lieu d'être pendu, en être quitte pour les galeres, ou pour quelques coups de bâton.

GILLETTE.

Non, non, je veux avoir le plaisir de le pendre moi-même.

---

## SCENE VI.

LE MAISTRE, GILLES, GILLETTE, & SANS-QUARTIER.

LE MAISTRE.

*Que ce fut d'un rude vilain*
*Que la poste eut son origine,*
*Il avoit trois plaques d'airain,*
*Autre part qu'en la poitrine.* (1)

Voilà de la prose d'un certain Polisson qui est assez bien troussé, si je m'en étois souvenu, je n'aurois point fait la sotise de vouloir courir la poste avec des hémorrhoïdes qui m'ont obligé de revenir sur mes pas; mais que vois-je, un autre moi-même: ai-je la vûe trouble?

(1) *Ces Vers sont de Pelisson.*

SANS-

SANS-QUARTIER.

Miféricorde, mon Maître eft doublé: ah, Monfieur, qui que vous foyez, je vous demande auffi fincerement pardon.

LE MAISTRE.

Et de quoi?

GILLES *d'un air important.*

Eh qui êtes-vous, s'il vous plaît, vous qui me reffemblez fi fort?

LE MAISTRE.

Qui je fuis, ceci m'étonne au point que je ne fçais que répondre.

GILLES.

Pour moi je fuis, Monfieur, de par la ventrebleu, Prince de Bas-le-vent, Marquis de Fleure-à-mon-cul, qui vient d'ordonner que l'on branche ce fripon, pour avoir voulu débaucher Gillette, faire pendre Gilles, & de plus pour m'avoir avec effraction, volé cette bourfe de cent louis d'or que je viens de lui reprendre.

LE MAISTRE.

O Ciel! mais c'eft moi qui fuis ce Mon-

ſieur de Parlaventre, & cette bourſe m'appartient.

SANS-QUARTIER.

Accommodez-vous, Meſſieurs, pour moi je n'y prétends plus rien.

LE MAISTRE.

Je le crois bien. Je n'aurois pas cru Sans-Quartier capable d'une pareille friponnerie, elle mérite une punition exemplaire; mais ce n'eſt pas ce qui m'inquiette, c'eſt de voir qu'un autre paſſe pour moi, & devienne le Maître dans ma maiſon.

GILLES.

Si vous voulez vous joindre avec moi pour faire pendre ce fripon, je vous éclaircirai ce miſtere.

LE MAISTRE.

Oh, de tout mon cœur, pourvû que l'on me rende ma bourſe.

GILLES.

La voilà, il ne nous en coûtera rien pour l'exécution, je le brancherai moi-même, caracataqué.

LE MAISTRE.

Ah, ah, voilà Gilles.

SANS-QUARTIER.

C'eſt le Diable.

GILLES.

Oui, Monſieur, voilà toute l'hiſtoire.

LE MAISTRE.

Je n'y comprends rien.

GILLES, *caracataca.*

Qu'en dites-vous ?

LE MAISTRE.

Je m'y perds, je ne ſçai plus où j'en ſuis, il faut que Gilles ſoit devenu un franc Magicien.

GILLES, *caracataqué.*

Pas tout-à-fait, mais il ne s'en faut gueres; tenez, not' Maître, il ne s'en eſt rien fallu que not' femme fut déshonorée par ce pendart-là & ſans un fameux Magicien qui eſt venu à mon ſecours, j'étois pendu, & vous volé à préſent, je vais lui rapporter cette bague & ce miroir.

LE MAISTRE.

Cela eſt merveilleux, mais je vous demande grace pour ce miſérable, qu'il reçoive ſeulement cent coups de bâton de la main de Gilles & de ſa femme, & qu'il ſoit chaſſé de ma maiſon.

SANS-QUARTIER.

Je n'appelle pas de la Sentence, j'en ſuis quitte à bon marché.

*Gilles & Gillette le roſſent, & finiſſent ainſi.*

FIN.

# LEANDRE

## HONGRE;

## *PARADE.*

## *ACTEURS.*

CASSANDRE, Pere d'Isabelle.

ISABELLE.

LEANDRE, Amant d'Isabelle.

GILLES.



# LEANDRE HONGRE;

## *PARADE.*

### SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LEANDRE.

ISABELLE *pleurant & regardant son ventre.*



HI, hi, haye, aye, que dira mon cher pere!

LEANDRE *en fausset.*

Dissimulez vos, oui, vos pleures & vos larmes, queuques-uns pourroient fort bien nous surprendre sans miraque.

ISABELLE.

Quittez, cher z'amant, quittez cette voix claire; il ne vous sert plus à rien, que vous continuez à contrefaire le hongre, après que vous m'avez engrossie.

LEANDRE *d'une voix grosse.*

Z'il n'est que trop vrai, ma gracieuse; mais comme je me suis introduit auprès de Monsieur Cassandre pour un hongre, pour à cette fin de garder votre virginité; si Monsieur votre pere venoit à m'entendre parler de ma véritable voix, il pourroit se douter de queuque chose.

ISABELLE.

Eh ne faut-il pas que nous lui découvrions tout, que je suis malheureusement infortunée, z'une fille de famille, dont le pere z'a l'honneur d'être Huissier du village; se trouve enceinte de six mois & huit jours; sans avoir presque rien fait pour ça, hi, hi, hi; ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

LEANDRE.

Pardonnez-moi, Mamselle, ma maîtresse cela

cela z'arrive à bien des filles de qualité qui s'en ſont même fait un plaiſir. Vous êtes groſſe d'enfant eſt-il vrai ? eh bien qu'en arrivera-t-il ? il faudra t'accoucher.

ISABELLE *pleurant.*

Je ne veux point accoucher moi, vous êtes bien impudent de me dire ces ordures-là en face, je ne veux point accoucher moi, & j'irai plutôt me cacher.

LEANDRE.

Ma foi, Mamſelle, dans le convenient où vous êtes expoſée, vous n'avez pourtant rien de mieux à faire, & aimeriez-vous mieux reſter groſſe toute votre vie ?

ISABELLE.

Cruel & barbare z'amant, pourquoi as-tu tant pouſſé mes foibleſſes à bout ! conſidere un peu ma taille, & rougis de honte & de déſeſpoir !

LEANDRE.

Vous êtes bien tracaſſiere, Mamſelle, nous liſons dans Horace, ou dans Curiace, je ne ſçais lequel des deux, (*nec pluribus*

*impar*, ) cela veut dire le fesque est fragile ; & z'en vérité de Dieu, z'il est bien affreux quand on a fait de son mieux, qu'il faille en avoir le déboire.

ISABELLE *pleurant.*

Hi, hi, je sis trop bonne aussi quand vous me marquiez comme ça que vous vous précipiteriez de douleur si je ne vous accordois pas ça, je devois naturellement vous refuser ça.

LEANDRE.

Cessez de chier des yeux, ma belle Reine, & voyons à prendre un parti pour insinuer en douceur la nouvelle à Monsieur votre pere ; mon avis est de le découvrir à Gilles qui est son maître Clerc, & puis Gilles lui dira ça en lui préparant après l'esprit là-dessus, pour l'attendrir & l'obliger à nous épouser.

ISABELLE.

Cela z'est trouvé bien espirituellement, mon cher z'amant, je vais t'appeller Gilles, revenez à cette fin de sçavoir ce que j'aurai fait avec lui.

## SCNEE II.

### ISABELLE, GILLES.

GILLES *derriere le Théâtre.*

MAmſelle, je ſuis ſur vous dans un moment; que vous plaît-il de moi Mamſelle?

ISABELLE.

Or ça, Monſieur Gilles, mettez donc votre chapeau, mettez donc....

GILLES.

Ah, ah! vous vous mocquez de moi, Mamſelle, en vérité je ne le mettrai point.

ISABELLE.

Piſque je vous dis de le mettre.

GILLES *à part.*

Vla bien das cérimonis qu'elle n'a pas coutume de faire, où eſt-ce donc qu'elle en veut venir?

ISABELLE.

Il faut ſçavoir Gilles, que la vie de ce monde eſt ſujette à de petits accidens qui fait qu'en regardant z'un homme en face, il t'arrive des choſes....., des choſes qui produiſent & engendrent queuquefois, & qu'on ne voudroit pas, &...., ſi....., car..... mais en riant, que oui....., je ne pourrai jamais vous le dire.

GILLES.

Reprenez votre vent, Mamſelle, & parachevez.

ISABELLE.

Comme d'ailleurs vous jouiſſez de la confiance de mon cher pere, je vous dirai comme z'a mon Confeſſeur, 2°.... que ce n'eſt point ma faute, & d'un autre côté, je ne ſçais comme cela z'eſt arrivé... mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que ça m'entra tout d'un coup dans l'imagination ; & puis vous ſçavez que quand on s'aime, on n'eſt pas tout-à-fait maîtreſſe de ſon cœur.

GILLES.

Ventredienne not' maîtreſſe vous êtes toute honteuſe d'avoir de la pudeur, & de me déclarer que vous êtes amoureuſe de moi ; eh bien je vais vous demander en mariage au patron, je gouverne ſon eſprit, nous nous épouſerons, & quand j'aurons une fois fait cette affaire-là, vous ne ſerez plus ſi honteuſe.

ISABELLE *en colere.*

Je ne ſçais pas de quoi il me tient que je ne t'arrache les deux yeux du viſage ; ſarpedié me crois-tu aſſez effrontée d'être amoureuſe d'un Clerc de mon pere, & de ſonger à contraqueter z'un mariage avec un malautru ?

GILLES.

La, la, doucement, ne vous échauffez point tant le tempérament, ſi vous ne voulez pas de nous, n'en dégoutez point les autres ; ſervez-vous de moi autrement, & vous me trouverez propre à de certaines choſes.

ISABELLE.

Ah ! voilà qui eſt parler ça ; mais Gilles, jurez-moi donc vos grands Dieux quand je vous aurai tout dit que vous ne laiſſerez pas aller ſous vous mon ſecret.

GILLES.

Allez, Mamſelle, vous n'êtes pas la premiere femme que j'aye à panſer du ſecret, il y en avoit z'un entre Madame votre mere & moi, du tems que la défunte n'étoit pas morte, que Monſieur Caſſandre n'a jamais ſçu, & que je n'ai jamais laiſſé éventer.

ISABELLE.

Sainte Barbe, je me trouve dans z'une triſte conjecture, vous ſçavez que du depuis deux Gouvernantes qui z'ont toutes deux donné l'amſigourie t'à mon cher pere, il m'a mis deſſous un hongre qui garde à vûe ma virginité, t'à cauſe de deux petites fauſſes couches que j'avois z'eu le malheur de faire par mégarde en quarente-huit & quarente-neuf ; & bien voyez ce que c'eſt que le guignon, je ſuis groſſe & enceinte de ſept

mois & demi, & c'eſt le z'ongre qui a fait cette faute d'ortographe.

GILLES.

Vous vous fichez de lui, Mamſelle, il z'en eſt incapable; allons, vous m'en coulez, & ces petites malices ne peuvent venir de lui.

ISABELLE.

Oh que ſi, c'eſt que ce n'eſt point un hongre taillé comme les autres, ſus votre reſpect, c'eſt z'un tendre amant qui a fait jouer ſte machine pour donner le bouis à mon cher pere, & filer l'amour le plus près de moi qu'il le pourroit.

GILLES.

C'eſt fort bien filer à lui, & voilà de la beſogne bien faite.

ISABELLE.

Et z'eune marque de ça, & afin que vous le ſçachiez, il ne s'appelle pas Hongre, il ſe nomme de ſon nom Colin Liandre.

GILLES.

Seroit-ce ce Colin Liandre, fils de ce

Colin qui mouche ſi bien les chandelles à la Comedie Françoiſe.

ISABELLE.

C'eſt lui-même.

GILLES.

Eh pourquoi diable ce Monſieur Colin n'a-t-il pas t'appris le métier de ſon pere, z'et qu'il vient ici imprudemment nous ficher malheur ?

ISABELLE.

Tu vois bien à préſent que c'eſt un bon Gentilhomme de bonne bourgeoiſie, il a déja queuque choſe devant lui, j'en ſuis bien ſure, ſans compter les eſpérances du bien de ſon pere qui lui z'appartient quand il ſera crevé.

GILLES.

Et moi je vous dis que vos mariages ne ſe feront point, ſi votre Colin n'eſt pas hongre.

ISABELLE.

Explique-toi, préſage de malheur ?

GILLES.

C'eſt que s'il n'eſt pas hongre, & qu'il ſoit véritablement le beau Colin Liandre, il y a ſeize filles de ce village qui ſe le diſputent z'en Juſtice criminellement, à celle fin de l'épouſer ou de le faire pendre.

ISABELLE.

Sainte Jeruſalem, eh pour queux raiſon?

GILLES.

Pour une petite raiſon qui n'eſt pas plus groſſe que rien, c'eſt que tout en badinant il a fait un enfant à chacune de ces filles-là.

ISABELLE.

Ah queux de ſatan! peut-il être vrai que cela ſoit véritable?

GILLES.

Oh parguenne, Mamſelle, ça eſt plus ſûr que du verjus, puiſque c'eſt moi qui z'ai reçu z'au greffe les déclarations de ces pucelles-là.

ISABELLE.

Ah Gilles, mon ami, dans l'affreux déſeſpoir où je nage, ſi je ne craignois rien

de gâter mon fruit, j'irois me précipiter jufques dans la riviere.

GILLES.

N'allons pas fi vîte, Mamfelle, nous pourrions racommoder ces affaires-là avec trente ou quarante francs ; mais le diable, c'eft que Monfieur votre pere qui a de l'honneur jufqu'au bout des cheveux, vous enverra peut-être z'accoucher au Couvent pour le refte de vos jours.

ISABELLE.

Ah Gilles je vous prie comme la Reine prie fon Sergent, de parvenir là-deffus l'efprit de mon papa, & de vous entrecouper dans cette malheureufe affaire-là.

GILLES.

Allez, Mamfelle, foyez faine & bien tranquille, je viens trouver ce vieux canart à celle fin de l'appaifer ; je l'y dirai que c'eft Monfieur Liandre qui nous a tourmentée pour ça, que c'eft furement votre amant qui en a z'eu la premiere idée, & que de la

vie vous ne nous feriez avifée de le propofer la premiere.

ISABELLE.

Oh pour ça, ça z'eft bien vrai, & vous pouvez furement lui dire & lui affurer.

---

## SCENE III.

GILLES *feul.*

OUais, vla Mamfelle Ifabelle groffe, & ce n'eft pas moi qui ai fait l'enfant ; ça n'eft pas dans la régle, je fuis le Clerc de fon pere z'une fois, & par fte raifon c'étoit z'à moi à lui faire. J'aurois eu la charge du bon homme qui z'a du quibus, & fa fille, fi j'avois été l'inventeur de cette groffeffe-là. Ah par la fandienne, je fis un maître fot; qui eft-ce qui a vu que ce n'étoit pas moi ?.... Eh oui, oui voyons un peu ce que ça deviendra morguienne de cet enfant-là ; je n'en donne pas encore ma part aux chiens, je vous le jure.

## SCENE IV.

CASSANDRE, GILLES.

CASSANDRE.

LA peste soit du mâtin, vla ma salope de servante qui ne peut plus écurer ma vaisselle, parce qu'elle est grosse de huit mois; le diable emporte les Clers, & ceux qui les ont inventé, depuis que je suis dans l'adjudicature vla la quatorziéme à qui ces gredins-là font cette niche dans ma maison

GILLES.

Bon jour not' maître.

CASSANDRE.

Ah vous voilà, Monsieur le drole, vla donc ma servante encore grosse, il ne faut pas vous demander de qui est l'enfant?

GILLES.

Pardonnez-moi, Monsieur, il faut le demander.

CASSANDRE.

Comment, vilain ſac à chien, tu fais encore le mauvais plaiſant?

GILLES.

Si vous croyez que ſt'enfant-là ſoit de moi, vous prenez mon cul pour vos chauſſes.

CASSANDRE.

Qu'entens-tu par-là?

GILLES.

Parguienne not' maître, vous le connoiſſez bien ce faiſeur d'enfant, c'eſt celui-là qu'on nomme en ſon nom Colin Liandre, & vous trouverez au Greffe les plaintes de dix-ſept filles à qui il a donné à chacune ſon pacquet.

CASSANDRE.

Ah! ſi c'eſt ce Liandre, j'en ſuis bien aiſe, car je le ferai pendre; c'eſt z'un coquin qui a fait ici une région d'enfans à bouche que veux-tu, mais qui eſt-ce qui le prouvera?

GILLES.

J'en ai la preuve dans ma poche, vla

z'une Lettre que notre ſervante lui mandoit, & que je lui ai z'arrachée des mains.

CASSANDRE *prenant ſes Lunettes.*

Effectivement vla ſon écriture, & comme il écrit ſon livre de dépenſe. Liſons.

*A Monſieur, Monſieur Colin de Leandre, dans la Comédie Françoiſe.*

*Mon cher z'amant, je vous écris ces lignes... venez me voir pour me donner du plaiſir..... n'attendez pas que j'aie des tranchées,... tâchez de faire quarante ou bien cinquante ſols pour m'avoir du linge à l'effet de mes couches.... ou de me faire épouſer par queuqu'uns de vos amis auparavant que j'accouche.....* Ah la vilaine, allons, je vais la mettre dehors.

GILLES.

Eh bien ſans ſte Lettre-là vous auriez cru que l'enfant étoit de moi.

CASSANDRE.

Sans doute, je croyois reconnoitre ici l'ouvrage ordinaire d'un Clerc.

GILLES.

Ah teſtiguenne, je n'ai pas les inclinations ſi baſſes; z'une ſervante, fi donc; comme il falloit bien que je fiſſe un enfant, paroles ne puent point, c'eſt à Mamſelle votre fille que je me ſuis adreſſé pour cette belle affaire-là.

CASSANDRE.

A qui z'en avez-vous inſolent, pour inventer de pareilles badineries devant un homme de mon âge ?

GILLES.

Ma foi, Monſieur, je ne badine point, Mamſelle votre fille eſt groſſe, & c'eſt moi qui ai fait cette ânerie-là; j'ai voulu vous le dire comme ça, pour vous prévenir l'eſprit deſſus cette minutie-là.

CASSANDRE.

Ah coquin, voleur, & infâme ſuborneur.

GILLES.

Non, Monſieur, je ſis honnête homme, je ne demande pas mieux que de l'épouſer,

& on mettra l'enfant ſous le poil, de cette façon ſon honneur ſera rafiſtollé.

CASSANDRE.

Qu'entens-je? La Samaritaine, & l'infâme; je me meurs, vla donc ce que c'étoit que ſon ſquire, la maſque.

GILLES.

Monſieur.

CASSANDRE.

La miſerable.

GILLES.

Monſieur.

CASSANDRE.

L'abandonnée.

GILLES.

Monſieur.

CASSANDRE.

Vla donc comme elle m'avoit promis cette coquine-là de ſe corriger.

GILLES.

Mon cher Monſieur.

CASSANDRE.

CASSANDRE.

Z'à quoi lui a donc servi le Musicien coupé que je lui avois donné ?

GILLES.

Monsieur, à le bien prendre, ça n'a pas dépendu d'elle ; & d'ailleurs, puisque je veux bien d'elle, je vous la demande à genoux.

CASSANDRE.

Levez-vous, levez-vous, vous me percez le cœur de parque en parque ; laissez-moi z'un moment pleurer tout seul, & avoir de la douleur dans la consolation, je vous ferai sçavoir quel parti je prendrai.

GILLES *à part.*

Il a bien gobé le godan ; allons préparer là-dessus l'esprit de Mamselle Isabelle. Une charge d'Huissier, une fille unique, & un enfant tout fait, ne sont point pour un Clerc des avantages z'à négliger.

## SCENE V.

### CASSANDRE *seul.*

PEre z'infortuné qui a du malheur dans toutes ses disgraces, vla donc ma fille grosse pour la quatriéme fois ; la premiere Gouvernante que je lui ai donnée lui a laissé faire un enfant, je lui en donne au bout de l'année une autre qui en fait elle-même un au bout d'un an, ma fille fait dans le même tems une fausse couche ; comme z'un bon pere je lui ai donné z'un hongre à la place, pour l'empêcher de faire ces vilanies, & la vla grosse de sept ou huit mois, sans qu'il y ait pû rien faire : allons, allons, marions-là, mais voici ce coquin de hongre.



# SCENE VI.

CASSANDRE, LEANDRE.

CASSANDRE.

APproche, approche, malheureux, v!a donc comme tu t'es acquitté de ton devoir z'infâme, v!a ma fille grosse de je ne sçais combien de mois, au lieu d'avoir z'eu attention à sa conduite, & d'être toujours sur elle, comme je te l'avois bien recommandé scélerat.

LEANDRE.

Ah, Monsieur, quand vous sçaurez....

CASSANDRE.

Va monstre, je sçais tout, tu n'as pas z'empêché Gilles de faire z'un enfant à ma chere fille, que, dis-je, tu étois du complot de ste vilainie-là; tu n'as qu'à t'en retourner z'en ton pays des hongres, je n'ai plus que faire de toi.

LEANDRE.

Il faut donc, Monſieur Caſſandre, vous tout avouer.

CASSANDRE.

Quand je ſçais tout, que veux-tu m'avouer, chien de chapon ; mais laiſſons ce malheureux, & allons trouver Monſieur Videfoſſe oncle de Gilles, pour dépêcher en hâte leur mariage, quand y gnia z'un enfant ſur le tapis, faut que les pere & mere conjoignent les parties, le bruit ne ſert à rien.

LEANDRE.

Ah de grace, Monſieur, daignez m'écouter.

CASSANDRE.

Laiſſes-moi miſérable, trop heureux que je ne te fais point ici mourir deſſous un bâton.



## SCENE VII.

LEANDRE *seul.*

QUi est-ce que je suis, où est-ce que je vas, qu'est-ce que je dis, & qu'ai-je entendu & apperçû, quel coup d'éclat vapoureux vient de tomber & couler sur moi, Monsieur Cassandre, Isabelle auroit-elle oublié que c'est moi-même qui lui ai fait l'enfant qu'elle porte avec elle dans ses entrailles, ou plutôt suis je le dindon de cette affaire, le ciel, mer, queux terribles soupçons, Isabelle perfide, vous mocqueriez-vous t'avec Gilles de ma mine de feve : oui je le vois, ils s'adorent, il aura z'été heureux conjointement avec moi, z'Isabelle m'aura trahie, Gilles aura trempé là-dedans : pour ce qui est à l'égard de l'enfant, nous sommes à deux de jeu, mais elle trouve sa commodité à z'avoir Gilles pour son mari, & vla ce qui la détermine à lui faire dire à son pere que c'étoit Gilles

tout ſeul qui avoit recueilli les faveurs de ſes tendres embraſſemens, & à lui laiſſer toujours croire que j'étois un hongre, mais que plutôt l'un z'e l'autre & le plus affreux poiſon, meurent & périſſent.

---

## SCENE VIII.

### LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

AH, vous voilà, Mamſelle, je viens à celle fin de vous faire mes complimens ſur votre mariage avec l'adorable Monſieur Gilles, c'eſt z'un homme du premier ordre; mais moi je vous avertis que je ſuis du Régiment de Champagne, vous m'entendez.

ISABELLE.

Eh quoi! vous ſemblés piqué comme un rouſſin, Monſieur, qu'eſt ce que c'eſt que vous me baragouinez de mariage avec Gilles, qu'eſt-ce que ça veut dire?

LEANDRE.

Contraignons-nous (*souriant*). Ça veut dire malheureuse, que si je n'écartois pas ma vive colere, que je ferois bien-tôt passer le goût du pain, à vous & à votre fruit.

ISABELLE.

Sainte Barbe, qu'eux emportement brutal, vous êtes bien insolent, vla des façons qui ne vont point à une fille de mon calibre (*elle pleure*) quand ils ont donné un pied sur vous, vla comme ces petits Seigneurs vous traitent impunément : & hi, hi, hi, hi.

LEANDRE.

Ah, Mamselle, il ne s'agit point de larmoyer quand z'on va à la noce ; mais sarpédié trouvez bon que je fasse tout ce qu'il faudra pour la troubler, & que ce ne soit point moi qui paye les violons pendant que vous ferez danser Monsieur Gilles.

ISABELLE.

Cruel & rigoureux z'Amant, explique-moi st'énigme ; Gilles doit avoir vû mon

cher pere ſur l'état dans lequel vous m'avez miſe.

LEANDRE.

A qui vendez-vous vos coquilles, à qui dites-vous cela, Mamſelle, je viens de quitter Monſieur Caſſandre, ce vieux ragotteur, m'a traité comme un ſot, il m'a dit que c'étoit Gilles qui avoit fait mon enfant, & que vous vouliez l'épouſer.

ISABELLE.

Et croyez-vous ?

LEANDRE.

Oui, je crois tout de vous perfidie, je vois, mais trop tard, que vous voulutes de moi faire un Amant, & de Gilles en faire un mari.

ISABELLE.

Ça ſe dit-il z'à une honnête fille.

LEANDRE.

Oui, oui, & à celle fin que je ne puiſſe pas t'empêcher votre mariage avec Gilles, vous avez eu l'adreſſe de m'introduire chez un hongre, tandis que j'étois en état de faire

faire un perſonnage tout-à-fait z'oppoſé.

ISABELLE.

Queux bétiſes, queux platitudes.

LEANDRE.

Moyennant ce ſtratagême là, je ne ſçaurois ſoutenir à Monſieur votre pere, que l'enfant z'eſt de moi, & que d'ailleurs que ſçais-je s'il eſt de moi, ſi ce n'eſt pas de Gilles, ou de quelque autre qui... qui... je ne puis plus parler.

ISABELLE.

Ah cruel, queux injures, quel immondice, queux reproches, eſt-ce là la récompenſe de t'avoir ſacrifié la réputation de mon honneur & de ma chaſteté ?

LEANDRE.

Tarare, Mamſelle, c'eſt une choſe que vous ne ſacrifiez ordinairement qu'à qui en veut.

ISABELLE.

Je n'entends rien à ce galimatias là qui m'inſulte, mais je n'ai qu'un mot à vous dire, je ne ferai rien qui ſoit z'indigne de

mon sang, je t'aime & seul tu as eu mes familiarirés, tu peux y compter.

LEANDRE.

Comme je crois ça.

ISABELLE.

Les mariages sont écrits t'au Ciel pour s'épouser, & si mon pere veut me conjoindre avec un autre pour coucher ensemble, j'irai me jetter dans les bras d'un cloître qui vous est auprès des Cordeliers, & où ma tante Martin s'y est déja retirée.

LEANDRE.

A d'autres, Mamselle, ceux-là sont fris, vous voulez z'en m'attendrissant gagner du tems, pour à celle fin de conclure avec Monsieur Gilles; mais ventredié, je n'en serai ni le claude ni le miché.

ISABELLE.

Y gnia point de gaudemiché là dedans; & si vous voulez écouter un peu patiemment.

LEANDRE.

Non pardieu, non, je n'ai pas z'un mo-

ment de tems à perdre, & je vais tout de ce pas à l'Officialité pour oppofer mon oppofition, & je me flatte de montrer à l'Official que je fuis le pere de l'enfant, & je lui ferai voir papablement que je ne fuis pas z'hongre, & que j'ai tout ce qu'il me faut pour la procréation du mariage.

ISABELLE.

Z'arrête barbare z'Amant, ô arrêtez, vous allez me perdre de renommée; mais il fuit, z'il court toujours, que je fuis hélas dans l'infortune, onze mille Vierges, peut-on tourmenter ainfi z'une honnête fille dans fa groffeffe; mais que vois-je, c'eft mon pere.

---

## SCENE IX.

ISABELLE, CASSANDRE.

ISABELLE.

SOuffrez, mon cher pere, que je baife les pas de vos genoux, & que mes pleurs,

mes cris, mes larmes, mes inquiétudes, ma triſteſſe, mes ſanglots, & tous mes embarras.

CASSANDRE.

Paix, levez-vous ſeſque indigne que vous êtes, indigne fille, vous donnez un joli creve cœur à votre pauvre pere, vla donc le ſquire dont vous me bernez depuis ſix mois, & pour lequel vous faites venir ici Monſieur Dumoulin & Monſieur Souſmain qui me ruinent en drogues.

ISABELLE.

Il eſt vrai de dire que ça gnia rien fait, mais mon pere vla aſſez ragotter.

CASSANDRE.

Enfin je ne ſerai bien-tôt pu chargé de votre conduite, vous allez t'épouſer celui à qui vous avez ſacrifié votre chaſteté, il verra ce que vous avez fait avec lui, vous le ferez z'avec un autre, cela le fâchera, il vous mépriſera, vous roſſera, vous caſſera les bras, *& cetera.*

ISABELLE.

Que ne vous dois-je point mon cher pere, de vouloir bien me faire épouser mon Amant, & oublier mes petites z'amusettes que j'ai prises pendant mon filiage.

CASSANDRE.

Ne parlons plus de ça, Mamselle, je vous le pardonne, ou vous ne le pardonne point, ce n'est pas la question; qu'il vous suffise, que vous épouserez Gilles, je viens de dresser le Contrat.

ISABELLE *d'un air surpris.*

Arrêté, z'arrêté, auteur de ma vie, que voulez-vous dire ?

CASSANDRE.

Je viens de dresser les z'artiques de vos nôces avec Monsieur Roussel Cardeur de laine.

ISABELLE.

Mais mon cher pere, gnia du mal entendu à l'égard de vous, vous ne sçavez pas ce que vous dites sous votre respect, c'est z'à mon Amant, non point z'à Gilles,

c'eſt lui qui a eu mes gands, & avec qui j'ai forligné, en un mot c'eſt bien lui même que je veux t'épouſer.

CASSANDRE.

Oh, oh, vla un vertigo auquel je ne comprens rien, êtes-vous folle, vous voulez t'épouſer un hongre, c'eſt apparemment un accident de votre groſſeſſe, quelle étrange calamité !

ISABELLE *riant bien fort.*

Ah, ah, ah, ah, pardi mon pere vous êtes bien bon, ah, ah... vous êtes bien dupe de donner là dedans. Ah, ah, ah, ah.... mon Amant eſt hongre comme vous & moi. Ah, ah... eſt-ce que vous ne ſçavez pas le drôle de tour que je vous avez joué, ah, ah, ah, ah, & que je l'avois introduit chez nous en cette qualité, pour avoir avec lui une honnête liberté.

CASSANDRE.

Allez, allez, fille ſans pudeur je ne crois point vos fables, croyez vous que je n'aye pas bien regardé s'il étoit hongre ou non.

ISABELLE *riant plus fort.*

Oh bien mon cher pere, ah, ah, ah; vous mettrez une autre fois mieux vos lunettes pour vous attraper. Ah, ah, ah; ah, ah, il avoit lié, ah, ah, ah, ah, & retroussé, il avoit, la pudeur, m'empêche de continuer devant z'un pere.

CASSANDRE.

Taisez vous, gueuse que vous êtes, pensez vous montrer z'à votre pere à faire des enfans, je vous dis qu'il est de la Musique du Roi; mais convient-il z'à une fille sage de fourer là son nez; préparez-vous d'épouser Gilles que vous avez deshonnoré, trop heureuse qu'il veuille bien vous épouser.

ISABELLE.

Je veux que cinq cens diables me confondent si je l'épouse.

CASSANDRE.

Mais encore une fois z'insolente t'impure, est-il rien de semblable que si ce n'étoit point Gilles qui t'eût fait st'enfant là, il voulût se donner z'un semblable chapeau,

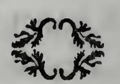
ſi tu as badiné z'avec un autre, ne le déſabuſe point impudique, profites de ſa bonne volonté, pour couvrir entierement ton honneur.

ISABELLE *pleurant.*

Hi, hi, hi, hi... que vous êtes t'oſtiné, hi, hi, hi, vous m'impatientez... comment vous pouvez me croire aſſez dévergondée pour z'avoir t'été en accointance avec Monſieur Gilles, que je ne voudrois pas tant ſeulement pour vuider mon pot de chambre, quand je vous dis que c'eſt le hongre qui... hi, hi, hi.

CASSANDRE.

Ah effrontée, inſolente, double carogne, comment veux-tu donc que...



## SCENE X.

CASSANDRE, ISABELLE, LEANDRE.

LEANDRE.

OUi, Monſieur, c'eſt moi qui z'adore Mamſelle votre fille, c'eſt moi qui z'ai paſſé cheux vous pour un z'hongre, pour l'y faire plus à mon aiſe & plus commodément, (*il crache.*) plus commodément ma cour, c'eſt moi qui lui ai prouvé (*il crache.*) mille & cent fois ma tendreſſe, à telles enſeignes qu'elle eſt devenue groſſe comme vous voyez.

CASSANDRE.

Comment ventrebleu, je verrai encore ce coquin de hongre chez moi, retires-toi pendart, c'eſt toi qui eſt cauſe du dérangement de ma fille, & ſi...

LEANDRE.

Mais mon cher Monſieur, je conſens puiſqu'elle eſt groſſe.

ISABELLE.

Oui, mon cher pere, je ſuis groſſe, & c'eſt Monſieur qui a eu la bonté...

LEANDRE *avec précipitation.*

Pardieu, Mamſelle, laiſſez-moi donc z'eſpliquer à votre pere que c'eſt mon invention qui....

ISABELLE.

Oui, mon cher z'Amant, dites tout à mon cher pere, mais ſur tout z'épargnés ma pudeur, ſi tous vos diſcours ſont groſſiers, ſongez que vous parlez devant le ſeſque, entendez-vous.

LEANDRE.

Sarpédié, Mamſelle, jaſez toujours comme un poiſſon borgne, & que vous me le coupiez court, je m'en irai & laiſſerai tout là... d'abord, Monſieur, il faut que vous ſçachiez qu'étant fait comme un autre.

CASSANDRE.

Mais à qui diable en a cet enragé-là, qu'y a-t-il de commun entre un hongre & une fille groſſe.

ISABELLE.

Mais, mon cher pere, ſi vous braillez toujours.

LEANDRE.

Sans doute, Mamſelle, vot' pere a raiſon, ne ſçauriez-vous vous contenir de nous interrompre, mon cher Monſieur. 1°. z'amoins que d'être bête comme un cochon.

*Ils parlent tous enſemble.*

LEANDRE.

Oui, z'amoins que d'être un cochon,

ISABELLE *en même-tems.*

Du diable ſi je me tais dans une affaire.

CASSANDRE *en même-tems.*

Mais je n'ai pas beſoin de ce tintamarre là dans ma maiſon.



---

## SCENE DERNIERE.

CASSANDRE, GILLES, ISABELLE, LEANDRE.

GILLES.

De la joye, de la joye, Monſieur ; mon oncle vient de me dire, que vous veniez de conclure z'avec lui le mariage dont j'avois commencé l'entamure avec Mamſelle votre fille ; ah, voici Monſieur de Jacquinot mon Notaire qui va z'en apporter le Contrat.

LEANDRE.

Comment chien de parricide, tu prétens t'épouſer z'une honnête fille qui z'eſt groſſe de moi, z'elle eſt là pour le dire.

ISABELLE.

Oh pour ça oui.

LEANDRE.

Et vous, Monſieur Caſſandre, vous aurez

l'équité d'avoir l'injuſtice de donner votre fille z'à un autre quand j'ai pris toute la peine, & que j'ai z'eu tout le mal, ce ſera moi moi ô Ciel qui aura ſemé, z'et un autre recevra la moiſſon.

CASSANDRE.

Ma foi je n'y comprens pu rien, je ne demande pas mieux, Gilles mon ami, que vous deveniez mon gendre ; mais convenez donc avec ma fille, ſi c'eſt vous qui lui avez fait ſt'enfant-là.

GILLES.

Parguenne ſtila eſt du bon ſel, y gnia z'un enfant ſur le tapis, c'eſt un fait conſtant, gnia que moi & un hongre qui diſions l'avoir fait, ſi vous balancez encore, ma foi c'eſt trop bête, demandez plutôt.

LEANDRE.

Je ne ſuis point z'un hongre, il ne s'agit que de l'éprouver z'à toute l'honnorable compagnie, z'il ſera très-facile.

GILLES.

Oh! voyons donc ça.

LEANDRE.

*Primo*, c'eſt que Mamſelle vous dira que cela ne tient z'à rien ; & *tertio*, c'eſt que je m'appelle Chriſtophe Colin Leandre qui z'eſt le même qui depuis onze mois a fait dans ce Village-ci ſeize enfans à douze filles différentes, dont vous avez les plaintes en pourſuite cheux vous.

CASSANDRE.

Ah, ah, Leandre, quel ſuborneur.

LEANDRE.

Et une preuve de ça, c'eſt qu'en outre les accommodemens que je viens de faire z'avec elles, dont il m'en a couté trois livres onze ſols à chacune, pour les z'empêcher de mettre z'un empêchement qui auroit z'empêché mon mariage z'avec la charmante Iſabelle.

CASSANDRE *après avoir regardé les papiers.*

Ça eſt trop vrai, vous me prouvez bien par-là que vous n'êtes point z'un hongre, mais j'en ſuis fâché.

LEANDRE.

Eh pourquoi, Monſieur ?

CASSANDRE.

Ça me fait que j'ſis tant s'peu pu embarraſſé qu'auparavant, je ne ſçai pas t'à préſent au juſte lequel des deux eſt le pere de l'enfant.

LEANDRE.

Monſieur z'il eſt de moi totalement.

ISABELLE.

Mon cher pere, z'il eſt de Monſieur Leandre, je vous le jure ſur mon honneur.

CASSANDRE.

Oui, vot' honneur, vot' honneur, vla une belle chienne de preuve.

GILLES.

Ma foi, Monſieur, rendez vot' fille malheureuſe ſi vous voulez, je vous dis qu'il eſt de moi.

LEANDRE.

Vous en avez menti, z'il eſt de moi.

ISABELLE.

Il eſt de lui.

GILLES.

Les plus fins y ſont tous les jours attrapés ; mais je jurerois pourtant qu'il eſt de moi.

ISABELLE.

Il eſt de lui.

GILLES.

Ma foi je n'y ai point nui, & je gage malgré ſon ſoufflet qu'il eſt de moi.

ISABELLE *montrant Gilles.*

Il eſt de lui.

GILLES.

Tenez, tenez, Monſieur, elle en convient.

ISABELLE.

Non, mon pere, c'eſt que je me trompe.

GILLES.

Eh oui, oui, vous vous trompez, vous ne vous ſouvenez pas de ce jour que vous reveniez

reveniez de la Courtille, à telle enſeigne que vous étiez ſi gaye, que nous cauſâmes tous ſeuls dans les marais de Jean Langevin, & que...

LEANDRE.

Arrêté Calomniateur & impudique impoſteur ; ah, Monſieur, z'il veût faire entendre qu'il l'aura ſurpriſe dans le vin ; mais quoique lors qu'on z'à un peu bû, la plus honnête femme ne puiſſe répondre d'elle, je jurerois que la pudeur de Mamſelle votre fille z'eſt d'une nature.

CASSANDRE.

Ma foi, Monſieur, vla une ſcene bien déſagréable ; comment voulez-vous que je vous donne des preuves à qui appartient ſt'enfant de l'un de vous deux.

GILLES.

Eſt-ce que vous ne voyez point à préſent, Monſieur, qu'il eſt de moi.

LEANDRE *voulant mettre l'épée à la main.*

Ah traitre de ſcélérat & d'ingrat, il faut qu'à l'inſtant...

CASSANDRE.

Tout beau, Monſieur, les violences ne ſervent z'à rien pour avoir bon droit, & quand on s'emporte z'on fait toujours croire que l'on a tort.

LEANDRE.

Ah, Monſieur, je vais devenir doux comme un Agneau paſcal; mais, Monſieur, dans cette circonſtance, n'allez pas donner z'une entorce au ſurnom de Caſſandre le juſte, qui vous z'a été donné dans tout le Village.

CASSANDRE.

Je vais tout au contraire faire voir davantage mon équité z'en ce jour, en n'épargnant pas même mon propre ſang.

LEANDRE.

Que dites-vous, Monſieur?

CASSANDRE.

Gnia qu'à aller chercher à préſent une accoucheuſe, pour faire à l'inſtant accou-

cher par l'opération de la Czarienne ma fille, & je la donnerai z'en mariage à celui des deux à qui mon fils reſſemblera..

GILLES.

Morguenne, Monſieur, cela z'eſt bien inventé, je vais chez Madame Tire-pouſſe accoucheuſe, & je vous l'amene ſur le champ.

LEANDRE *aux genoux de Caſſandre.*

Arrêtez, Monſieur, z'arrêtez, j'aime mieux ne point t'épouſer Mamſelle votre fille, je craindrois comme le feu que cet accouchement forcé ne lui fît un peu de mal, & que mon cher fils qu'elle porte dans ſon ſein, n'en mourût avant que de vivre ſans pouvoir recevoir le baptême.

CASSANDRE.

Ah, Monſieur, vous me tirez des larmes des yeux, je ne doute plus que ce ne ſoit vous qui ſoyez pere de l'enfant, les entrailles de pere viennent de ſe manifeſter trop vivement, je vous la livre z'en mariage : &

toi *(parlant à Gilles)* ne te préſente jamais devant moi.

GILLES.

Va, va, je m'en mocque, voyez ce vieux pénard, parce qu'il a lû les proverbes de David, il en eſt le ſinge.

FIN.

# LE MARCHAND DE MERDE,

*PARADE.*

## *ACTEURS.*

LEANDRE.

ARLEQUIN.

GILLES.

CATIN.

L'APOTHICAIRE.



# LE MARCHAND DE MERDE,

## PARADE.

*Tirée de* MERLIN COCAYE.

---

## SCENE PREMIERE.

LEANDRE, ARLEQUIN.

LEANDRE.



ECOUTE, mon cher z'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui da, Monſieur, car je ne ſuis pas ſourd.

LEANDRE.

Toujours plaiſant à l'accoutumée, mais ce n'eſt pas de ça dont il s'agit, je t'ai toujours compté mes peines & mes malheurs.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

J'ai du chagrin, mon cher z'Arlequin, ce n'eſt point aſſurément contre la charmante z'Iſabelle, jamais fille ne peut être plus honnête & plus civile, car tous les jours elle m'aime; mais encore tu ſçais bien que je vais paſſer z'ordinairement la nuit chez elle.

ARLEQUIN.

Oui, Monſieur.

LEANDRE.

Ce n'eſt point contre la fortune que j'ai du méchant vouloir; j'ai grace au Ciel toujours la piece blanche pour payer une bouteille z'à un ami.

ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien l'avoir moi pour payer une poularde & douze bouteilles de vin.

LEANDRE.

Ne deviendras-tu jamais modeſte, mon cher z'Arlequin, les bons exemples & la civilité que tu me vois ne te feront-ils point z'amander.

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur, l'on dit tel valet, tel Maitre.

LEANDRE.

Cela z'eſt vrai, tout le monde dit cela.

ARLEQUIN.

Vous avez une maitreſſe, vous avez la piece blanche; ſi j'avois ſeulement le quart d'une maitreſſe, & deux pieces blanches je ſerois plus content qu'un Pape.

LEANDRE.

Tais-toi z'inſolent, il ne faut pas parler de ces perſonnes là; mais je te promets de quoi avoir z'une bonne bouteille de vin de

la cuisse, si tu veux t'intéresser dans mon malheur.

ARLEQUIN.

Parlez vîte, car j'ai grand soif.

LEANDRE.

Tu connois ce coquin de manan de Gilles qui loge ici près !

ARLEQUIN.

Si je le connois, je l'ai dévisagé cent fois.

LEANDRE.

Hé bien c'est un malpropre, qui vient tous les jours [ *paroles ne puent point* ] faire ses excrémens, ses vilainies à ma porte.

ARLEQUIN.

Et pour cela vous me donnerez une bouteille de vin ?

LEANDRE.

Tu es toujours d'une z'impromptitude....

ARLEQUIN.

Voulez-vous que j'en aille faire autant à la sienne, vous n'avez qu'à parler, cela sera bien-tôt fait, ce sera de l'argent bien gagné.

LEANDRE.

He non.

ARLEQUIN.

Dame c'eſt que vous me faites venir l'eau à la bouche.

LEANDRE.

Ecoute-moi.

ARLEQUIN.

S'il ne tient qu'à cela pour obliger un ami, je mettrai tout par écuelles.

LEANDRE.

Veux tu te taire?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'auſſi vous m'avez fait paſſer.

LEANDRE.

Encore!

ARLEQUIN.

Monſieur, ne vous fâchez pas, mais dépêchez-vous, je ſuis preſſé.

LEANDRE.

Je voudrois punir cet inſolent qui a l'audace...

ARLEQUIN.

De chier à notre porte.

LEANDRE.

Mais où est-ce que ça se fait? Quoi! parce que je lui ai donné quelques coups de bâton.

ARLEQUIN.

Si cela se rendoit comme cela, j'aurois chié dans votre lit, moi. Mais, Monsieur, ne vous mettez pas en peine, je vous promets de vous venger. Le voici qui sort, rentrons. Vous verrez beau jeu, il vient de me venir quelque chose en tête qui ne sera pas de paille.

LEANDRE.

Tu vois, mon cher z'Arlequin, que ton Maître te confie tout ce qui le chagrine.

ARLEQUIN.

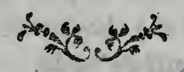
Allons, vous dis-je, nous allons voir beau jeu.



## SCENE II.

GILLES *seul.*

DEpuis que je n'ai plus mōn Onque; je m'ennuye cheux nous, je ne ſçais que faire de mes dix doigts; car enfin on ne peut toujours ſe gratter; il faut que je me marie; ma femme me grattera, je la gratterai, nous nous gratterons, je la battrai, elle me battra, nous nous battrons, & puis nous ferons la paix, & puis... parguenne, là voici; quand on parle du loup on en voit la queue. Je voudrois bien qu'elle parlât de moi.



## SCENE III.

GILLES, CATIN.

GILLES *tournant autour de Catin.*

PArdienne voilà ce qu'on appelle ça un un bon cul de ménage, un bon...

CATIN.

Que regardez-vous là, Monſieur Gilles ?

GILLES.

Mamſelle je vous releluque ; & que faites vous comme ça toute ſeule ?

CATIN.

Je vous entens badin ; mais pour ſe marier il faut avoir dequoi, & je n'ai pas dequoi payer une chopine de vin, ou bien un coup de caffé de Suiſſe.

GILLES.

Tant mieux ni moi non plus.

CATIN.

Tant pis, & la marmitte ?

GILLES.

Nous n'en ferons point, ça se répand d'un rien, Bon, bon, qu'importe, regardez-moi, je ne sis ni tortu ni bossu, je trouverons dequoi ; s'il n'y avoit que ceux qui ont des rentes qui en fissions la folie, il n'y auroit pas tant de cocus.

CATIN.

Tout cela est bel & bon, Monsieur Gilles, mais il faut du comptant.

GILLES.

Ah, Mamselle, vous en avez pour nous deux, mais pardienne je suis bien aise de vous voir avant que les choses aillent plus loin.

CATIN.

He pourquoi donc ?

GILLES.

Trotez, marchez, quarrez-vous devant moi.

CATIN.

Est-ce comme cela, Monsieur Gilles ?

GILLES.

Oui fort bien, car je ne veux pas acheter chat en poche ; mais dites-moi z'un peu ?

CATIN.

Quoi ?

GILLES.

Etes-vous bien fille partout ?

CATIN.

Oh beaucoup. Comptez que je la ſuis autant que l'étoit ma mere après m'avoir mis au monde. Je ne puis pas dire davantage.

GILLES.

Oh ! ſi cela eſt, je n'ai rien à dire, car aſſurément votre mere n'étoit pas un homme.

CATIN.

Oui, mais Monſieur Gilles, je m'amuſe ici à la moutarde, votre cul eſt une bête qui ſe fait porter par un âne : ſi vous croyez m'épouſer ſans rien avoir, ou ſans ſçavoir comment en gagner. Je ſuis votre ſervante, Monſieur Gilles.

V. X

## SCENE IV.

GILLES *seul.*

PArdienne, elle a raiſon : il faut que je cherche à faire queuque choſe. Voyons : ( *il fait une énumération de tous les métiers.* ) ſi j'avois des rentes je n'aurois pas tant de peine à trouver un métier. Allons, il faut que j'en cherche, j'épouſerai Catin, j'aurai bien des petits enfans ; toutes les filles ſeront Catins, & tous les garçons ſeront Gilles. Pardienne, j'aurai bien de la famille.

## SCENE V.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *avec un gros baril.*

AH bon jour Gilles ; comment te portes-tu ?

GILLES.

Fort bien, ſans argent, ſans embarras; & toi?

ARLEQUIN.

Je me ſuis mis dans le négoce, de la marchandiſe.

GILLES.

Diantre! eh que vendez-vous donc?

ARLEQUIN *lui faiſant ſentir une ſonde qu'il tire du barril.*

Tenez, voyez ſi vous connoiſſez cette marchandiſe?

GILLES *ſe bouchant le nez.*

Pardienne, oui, j'en fais tous les jours, c'eſt de la merde; eſt-ce que cela ſe vend?

ARLEQUIN.

Vraiment oui, on en a même un grand débit; d'où venez vous donc?

GILLES.

Jamais je n'en ai entendu parler, & j'en vois tant dans les rues auſquelles on ne touche point.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'il y a tant de gens qui ont d'autres Profeſſions, qu'ils ne penſent point à cela.

GILLES.

Mais moi qui vous parle qui ne ſçais point de métier, je n'y ai jamais penſé non plus. Oh combien j'en ai perdu! Mais à qui vend-on cela?

ARLEQUIN.

A bien des gens, mais ſur tout aux Apoticaires. Tenez vous-là, vous allez voir.

---

## SCENE VI.

GILLES, ARLEQUIN, L'APOTICAIRE.

ARLEQUIN.

VOudriez-vous, Monſieur, acheter ma marchandiſe, j'en ferai bon marché!

L'APOTICAIRE.

Voyons, Monſieur, voyons.

ARLEQUIN.

Goutez, Monſieur, examinez, vous n'en trouverez pas de meilleure.

L'APOTICAIRE.

La marchandiſe pourroit être mieux conditionnée. Mais voyons, le prix fait tout ; combien en voulez-vous ?

ARLEQUIN.

J'en veux ſept écus.

L'APOTICAIRE.

Allons, c'eſt trop : en voulez-vous cinq ?

ARLEQUIN.

Oh! je ne puis, Monſieur, j'y perdrois trop.

GILLES *à part.*

Il y perdroit ?

ARLEQUIN.

Croyez-moi, Monſieur, ne me laiſſez point aller. Je fournis un de vos Confreres

qui ne barguignera pas lui, il m'en donnera peut-être davantage.

L'APOTICAIRE.

Tenez donc, voilà vos ſept écus, puiſque vous n'en voulez rien rabattre.

---

## SCENE VII.

GILLES, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HE bien, ne l'ai je pas bien vendu? & ſi la marchandiſe alloit, j'en aurois eu bien davantage.

GILLES.

Pardienne voilà qui eſt admirable! je ne l'aurois pas cru ſi je ne l'avois vû. Allons voilà qui eſt fait. Je me fais Marchand de Merde; je cherchois une profeſſion, celle-là n'eſt pas difficile, je ſerai Maitre tout d'un plein ſault, & Catin n'aura plus rien à me reprocher. Monſieur z'Arlequin je vous ſuis bien obligé.

## SCENE VIII.

ARLEQUIN *seul riant.*

LE drole de corps ! je lui ai donné là un Métier avec lequel il va faire une grande fortune, mais du moins notre quartier sera propre, il ne chiera plus à notre porte, & Monsieur Liandre me donnera pour boire. Voici l'Apoticaire qui ne me paroit pas content de sa marchandise, sauvons-nous.

## SCENE IX.

L'APOTICAIRE *seul.*

SI je pouvois tenir cet insolent, cet affronteur qui m'a vendu de la merde pour du miel, je lui ferois bien voir que ce n'est pas à un Apoticaire qu'il faut se jouer. Je n'ose me plaindre de la friponnerie qu'on m'a faite, car tout le monde encore se moc-

queroit de moi. Que faire ? il faut prendre patience en enrageant.

---

## SCENE X.

L'APOTICAIRE, GILLES *avec un tonneau.*

GILLES.

QUi veut de ma merde ? argent de ma merde ; c'eſt de la fraiche.

L'APOTICAIRE.

Voilà un de ces affronteurs, ou quelqu'un qui veut ſe mocquer de moi.

GILLES.

Ah ! Monſieur, profitez du bon marché, je ſuis preſſé de vendre.

L'APOTICAIRE.

Vous êtes un inſolent.

GILLES.

Monſieur, Monſieur, on ne traite point un honnête Marchand comme vous faites.

L'APOTICAIRE *lui donnant un soufflet.*

Un Marchand de mon cul.

GILLES.

Je parie que votre cul n'en fait pas de si bonne que celle-ci. Mais goutez avant que de mépriser la marchandise, vous verrez qu'elle vaut mieux que celle de tantôt.

L'APOTICAIRE *prenant un bâton.*

Ce coquin-ci payera pour l'autre.

GILLES.

Vous avez donné tantôt sept écus pour un petit baril? Hé bien je vous donnerai celui-ci qui est trois fois plus gros pour dix écus, comptez que c'est une trouvaille.

L'APOTICAIRE *le battant & lui cassant le tonneau sur le corps.*

Tien, Marchand de Merde, garde ta marchandise pour toi & t'en va.

GILLES *seul.*

Au voleur, au voleur, je suis un homme ruiné, il n'y a plus de police ici.

SCENE

## SCENE XI.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES.

ARLEQUIN.

QU'as-tu donc à crier ?

GILLES.

Ah ! mon confrere, vous voyez comment on traite les Marchands.

ARLEQUIN.

Il faut faire une plainte devant Monſieur le Commiſſaire.

GILLES.

J'y conſens.

ARLEQUIN.

Tu as peut-être auſſi fait quelque faute ? Le métier n'eſt cependant pas difficile.

GILLES.

Non vraiment, je vous aſſure, la marchandiſe étoit bonne, ſentez plutôt, vous

devez vous y connoître. Ce vilain Apoticaire de mon cul, n'a ſeulement pas voulu la gouter.

ARLEQUIN.

Il étoit peut-être enrhumé ?

LEANDRE.

Il faut eſpérer, Monſieur Gilles, que vous ſerez plus heureux une autrefois; continuez toujours.

GILLES.

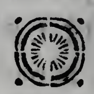
Pardienne, Monſieur, je ſuis bien dégouté du commerce.

LEANDRE.

Croyez-moi cependant, ne venez plus chier à la porte des gens, gardez votre marchandiſe pour vous.

ARLEQUIN.

Nons t'avons donné ſur le corps la piéce de ton échantillon.



## SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ARLEQUIN, GILLES, CATIN.

CATIN.

HE mon pauvre Gilles, comment te voilà fait, on ne ſçauroit t'approcher.

GILLES.

Tu vois, j'ai voulu lever boutique pour être en état de t'épouſer, je me ſuis fait Marchand de Merde.

CATIN.

Je le ſens bien nigaud; je ne veux pas d'un mari qui ſoit auſſi ſot, je veux que ce ſoit moi qui le faſſe. Votre ſervante, Monſieur. (*Elle s'en va.*)

LEANDRE.

Ni moi d'un voiſin qui vienne tous les jours chier à ma porte. (*Il ſort.*)

ARLEQUIN.

Et moi je neve ux jamais parler z'à un homine qui ſçait auſſi mal vendre ſa marchandiſe.

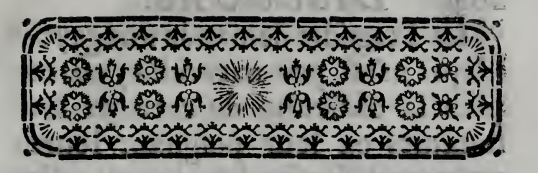
GILLES *ſeul.*

Adieu donc. Pardienne auſſi la vie du monde eſt bien difficile.

*F I N.*

# *AH QUE VOILA QUI EST BEAU!*

# P A R A D E.



# DISCOURS

## *SUR CETTE PIECE.*

AVANT que de commencer la lecture de cet Ouvrage, j'ai cru devoir vous dire un mot du genre dans lequel je l'avois écrit. Vous sçavez que sur le Théâtre, on admet trois sortes de Piéces, Tragédies, Comédies & Parades : j'ai osé inventer une quatriéme espéce, qui est la Piéce que je vais avoir l'honneur de vous lire ; & j'ai cherché à éviter les défauts que j'ai trouvés dans les trois Spectacles qui nous étoient connus jusqu'à présent.

La Tragédie demande une gayeté qui m'eſt peu naturelle, outre plus la difficulté de corriger les hommes en leur peignant leurs propres défauts, ( & comme dit fort bien Homere dans ſon Epitre à Neron, *Et caſtigare ridendo mores*, ) m'a encore arrêté ; en vain Moliere, cet illuſtre tragique, nous montre dans l'Amant Cochemard le ridicule de ces femmes qui veulent faire les ſçavantes ; dans le Remede à la Mode, le mépris qu'on doit avoir pour un homme qui à force de tourmens & de jalouſie, croit conſerver celle qu'il doit épouſer, & qui enfin ſe voit la dupe des ſoins qu'il s'étoit donné ; & dans Iſabelle groſſe par vertu, que quand on a épouſé une fille d'un rang trop au-deſſus du ſien, on court riſque d'être cocu ſans en pouvoir tirer raiſon. En vain, cet admirable Auteur, s'eſt-il acquis une

une gloire immortelle, je ne marcherai pas sur ces traces.

La Comédie approchoit assez du goût dans lequel je voulois travailler; la nécessité de prendre un point d'histoire, & de faire toujours triompher le vice & jamais la vertu, m'animoit; mais la nécessité de l'unité de lieu, & la régle austere des deux douzaines d'heures où l'on est assujetti, m'ont paru gêner l'esprit, & priver les Spectateurs de mille beautés, que sans cela on introduiroit aisément sur la Scene: l'on a beau dire que Corneille & Racine sont assis aux meilleures places dans le Temple de mémoire; l'un pour avoir fait Georges Dandin, Roi de Thrace, remontant sur son trône que l'usurpateur Scapin lui avoit enlevé par ses fourberies; l'autre pour nous avoir donné le Misantrope, qui après avoir découvert la conjuration que Sganarelle &

le Tartuffe avoient formée contre lui, leur pardonne, & par ce trait de clémence gagne tous les cœurs. Je n'envie point leur gloire, & ce ne ſera point cette ſorte d'Ouvrage qui me conduira à leurs côtés.

La Parade eſt ſans contredit le genre le plus noble des trois, & celui auquel je me ſerois le plus volontiers attaché ; mais il n'eſt point de roſes ſans épines, ni d'Ouvrage ſans inconvéniens : on eſt reſtraint dans ces ſortes de Piéces à une certaine décence qui peut fatiguer les oreilles peu ſcrupuleuſes de la plûpart des Auditeurs ; on y montre auſſi le vice trop à découvert, & quoique ce ſoit dans le deſſein de le faire haïr, & qu'on puiſſe dire avec vérité qu'il n'eſt point d'Ouvrage où l'on cherche tant à faire parade de la vertu. Nous ne ſommes plus dans l'heureux tems où l'in-

nocence des mœurs faiſoit qu'en nous peignant les vices par les vices mêmes, on nous en donnoit une horreur qui nous les faiſoit éviter. Tels autrefois les Lacedemoniens, pour faire déteſter l'yvrognerie à leurs enfans, faiſoient enyvrer leurs eſclaves, & les leur montroient, pour qu'ils viſſent l'état d'abrutiſſement où l'excès de vin nous réduiſoit; maintenant ce ſeroit aſſez inutile, & les tems ſont trop changés pour employer utilement de pareils moyens. Vous ne doutez pas que ſi un Avocat plaidant contre l'adultére, pour nous en montrer les inconvéniens faiſoit monter une femme dans le Bareau, & là en commettoit un devant tout le monde: vous ne doutez pas, dis-je, qu'une pareille action, loin de nous corriger, mettroit vraiſemblablement tous les hommes en état de déſirer & de pouvoir en

faire autant; peut-être même cela pourroit-il jetter dans l'eſprit des femmes une ardeur qui leur eſt toujours facile d'éteindre, & ce déſir réciproque des deux ſexes, pourroit inſenſiblement conduire à une action qui n'eſt pas trop décente dans le Temple de Thémis. Je ne me ſuis donc point adonné à cette eſpéce d'ouvrage; l'on a beau me montrer dans le Temple des Muſes, aſſis aux côtés d'Apollon, Q*** pour avoir fait la Parade de Rodogune, M*** pour avoir fait celle de Cinna, S*** pour celle de Britannicus, M*** par celle du Fils de ſon Pere, & D*** par celle de l'Ecriture Sainte, *Mane Thekel Phares*; F*** pour celle d'Heraclius. J'oſe encore m'élever plus haut, je déſire une place dans votre Troupe; & pour parvenir à la mériter, je me ſuis efforcé, en évitant les défauts de la Tragédie,

de la Comédie & de la Parade, de n'en prendre que le bon, & de le raſſembler dans cette Trage-para-comédie, que je vais avoir l'honneur de vous lire.....



# RONDEAU.

*Que vla qu'eſt beau ! C'eſt donc là la deviſe ?*
*L'intitulé de votre Piéce exquiſe.*
*Quel Frontiſpice ! Ah dans l'empreſſement*
*D'ouir tel chef-d'œuvre ( à parler franchement.)*
*Au ſaut du lit j'étois même en chemiſe,*
*De vos talens l'éclat s'immortaliſe,*
*On voit toujours avec même ſurpriſe*
*Votre cliſtere, on dit en ſe pâmant*
*Que vla qu'eſt beau !*

*Une autre gloire encor vous eſt acquiſe,*
*Avez un don qu'il n'eſt beſoin qu'on diſe ;*
*On le ſçait bien. Près d'un objet charmant*
*Étalez-vous les bons airs d'un Amant ;*
*La Belle dit, certes me voilà priſe !*
*Que vla qu'eſt beau !*

# AUTRE.

*Que vla qu'eſt beau ! Ce titreemeut mabile,*
*Un tel début me paroît peu facile*
*A ſoutenir. De par Saint Nicolas,*
*L'intitulé ne ſe ſoutiendra pas*
*Contre un écu, j'en gagerois dix mille,*
*Pour en juger, connoiſſez-vous le ſtile !*
*Non. Liſez donc ; avec toute la ville*
*Lors vous direz, faiſant de grands hélas !*
*Que vla qu'eſt beau !*

*Je ſuis confus, il me faut faire Gille,*
*Oui ma critique eſt critique imbécille ;*
*Mal à propos j'ai fait tant de fracas,*
*Tout ſe ſoutient, j'ai perdu mes ducats.*
*L'Auteur enfin, fait voir en maître habile,*
*Que vla qu'eſt beau !*

## ACTEURS.

CASSANDRE.

ISABELLE.

LEANDRE.

GILLES.

ARLEQUIN.



# *AH QUE VOILA QUI EST BEAU!*

# PARADE.

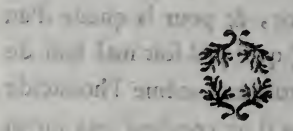
## SCENE PREMIERE.

LEANDRE *seul.*



OH! par la Saint Nicolas, je suis d'un malheur qui passe toute espérance, & pour la queue d'un chat ( quoiqu'il soit mal sain de mourir) je me ferois moi-même l'homicide de ma mort : mais il ne convient pas qu'un Gentilshomme z'ait des pensées aussi lâches ; c'est pourquoi je ne puis m'empêcher de me plaindre du sort, en voyant que Monsieur

l'Empeigne, pere de ma charmante z'Isabelle, ne veut choisir pour son époux que celui qui lui apportera trente-quatre pistolles qu'il faut lui donner pour qu'il se démette en faveur de son gendre de sa charge de Maître Savetier. Je sçais que le bonhomme Cassandre est tout prêt, & moi j'ai beau rassembler tous mes moyens pour faire cette somme, c'est en vain, je n'ai encore pû trouver que dix-neuf livres. Hélas! il faudra donc la voir Madame Cassandre. Ciel! je ne puis y songer sans que tous mes boyaux n'en crevent de fureur. Ah chien de chien d'amour, que tu m'es entré douloureusement dans le cœur! Mais voici ma charmante Maîtresse.



## SCENE II.

LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

ISabelle.

ISABELLE.

Leandre.

LEANDRE.

Se pourroit-il ?

ISABELLE.

Hélas !

LEANDRE.

Quoi les trente-quatre pistolles !

ISABELLE.

Je l'ai oui-dire.

LEANDRE.

Par la ventrebleu je me meurs.

ISABELLE.

(*Après être resté un moment évanouie.*)

Et moi y tou. . . . . . Mais non, il vaut

mieux ſonger à nos affaires....... Leandre......

LEANDRE.

Iſabelle.

ISABELLE.

Ecoutez.

LEANDRE.

Je ſuis ſourd.

ISABELLE.

Cela ne fait de rien, écoutez-moi toujours...... Enfin finale, mon cher Leandre, il faut prendre ſon parti, & ne pas ſe laiſſer tondre comme ça la laine ſur le ventre; c'eſt pourquoi, je ſuis d'avis que nous aviſions enſemble, pour pouvoir vaquer à nos amours.

LEANDRE.

C'eſt bien dit; mais le déſeſpoir de la contrariété de ma paſſion, m'embrouille ſi fort l'eſprit, que je ſens que je ſuis tout choſe; & puis les flammes de vos beaux yeux allument tellement mon ame, que quand je vous vois, je ne ſuis plus qu'un

flambeau z'ambulant ; cependant ſi vous voulez nous finirons tout cela.

ISABELLE.

Ah! mon Leandre, dites & je ferai.

LEANDRE.

Il ne s'agiroit que de nous épouſer ſans mariage, & puis après Monſieur votre Pere ſeroit bien obligé d'y conſentir.

ISABELLE.

Que me dites-vous là, mon cher z'amant, l'avez-vous pû penſer? Sçachez donc, Monſieur, que je ferai z'avec vous tout avec plaiſir drès lorſque vous ſerez avec moi ſur le bon pied, mais pour z'à prêſent la z'obéiſſance.....

LEANDRE.

Ecoute-t-on la z'obéiſſance quand on ſent queuque choſe?

ISABELLE.

Ah Leandre! je ſens trop que je ſens queuque choſe, & j'eſpére qu'inceſſamment ſi je vous épouſe, je ſentirai bien encore autre choſe; cependant je crains que la z'inquié-

tude qui me tourmente le corps & l'ame, ne me change au point de n'être plus ſi z'aimable, & que vous ne changiez auſſi.

LEANDRE.

Tout z'au contraire, mon Iſabelle, je vous aimerois encore davantage quand vous ſeriez plus laide que ce que la pudeur de ma modeſtie m'empêche de nommer devant la z'honorable compagnie ; mais voici mon va-let z'Arlequin qui revient tout eſſoufflé, voyons un peu ce qu'il a z'à nous dire.

---

## SCENE III.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

D'Abord, Meſſieurs, je vous dirai donc que je viens de prendre Monſieur Caſſandre au cul & aux chauſſes pour lui tirer les vers du nez ; c'eſt pourquoi je ſçais tout, & je

vais ſi bien engeancer ma manigance, que bien-tôt il faudra qu'il faſſe Jacques déloge; & ſurement, pour ce qui eſt d'en cas de Mamſelle, il n'en tâtera que d'une dent.

LEANDRE.

Ah, mon cher z'Arlequin! n'eſt-ce pas encore trop, ſur-tout ſi c'eſt de cette groſſe dent qui lui reſte encore, ſi l'on s'accoutumoit comme cela à tâter de Mamſelle, que deviendrois-je moi, qui en ſuis plus jaloux que de la prunelle de mes yeux?

ISABELLE.

Ne craignez rien, mon Liandre; & vous, Monſieur z'Arlequin, ſoyez témoin de nos juremens: oui, Liandre, je te promets d'être uniquement pour toi, ſi l'on m'offroit un autre établiſſement, je répondrois zeſte, & je mépriſerois le plus grand du Royaume pour le tien quelque petit qu'il ſoit; j'aime mieux une ſauciſſe avec toi qu'un cervelat avec un autre.

LEANDRE.

E moi je te promets, adorable z'Iſabelle,

que toutes les filles du quartier auroient beau me dévisager à force de lorgnemens, je ne les regarderois pas seulement du coin de l'œil; non je n'en ferai pas plus de cas que d'un chien dans un jeu de quille, & je veux garder tous mes yeux pour te répéter tous les jonrs de la journée que rien ne peut z'égaliser la passion de l'amour que j'ai pour toi.

ISABELLE.

Ah! beau Liandre.... mais, mon pauvre z'Arlequin, pouvons-nous en croire le discours de vos paroles; car.....

ARLEQUIN.

Oui, Mamselle, je te promets que je vas aller de cul & de tête pour vous faire avoir celui que vous desirez; & vous Monsieur mon Maître, je te jure que le bon-homme Cassandre n'a qu'à tirer ses chausses, je vais lui en couler d'une façon. Oh il ne s'attend pas....

LEANDRE.

Ah, mon cher z'Arlequin! quoi je t'aurois obligation...... tiens voilà toujours six blancs

blancs pour boire à not' ſanté..... il eſt des occaſions où il ne faut rien épargner.

ISABELLE.

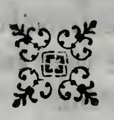
Et moi, Monſieur z'Arlequin, voilà z'un cure-oreille que j'ai z'eu en héritage de feue ma défunte mere qui eſt morte, dont je vous fais préſent en pur don.

ARLEQUIN.

Mais prenez donc garde, vous allez vous ruiner ; n'importe, comptez ſur moi ; vous, Mamſelle, préparez-vous à recevoir la viſite de Monſieur Caſſandre.... Vous, Monſieur, écoutez.....

*(Il dit deux mots à l'oreille à Leandre.)*

Vous m'entendez. Adieu, je vais préparer mes flutes pour fluter le bon-homme.



## SCENE IV.

### LEANDRE, ISABELLE.

LEANDRE.

EH bien, charmante z'Isabelle, oserois-je sur le soupçon d'un valet dresser encore vers vous mes affections ? pouvons-nous nous en flater d'un peu de réussite dans nos amours ?

ISABELLE.

Pour ce qui est d'en cas de ça, Monsieur le biau Liandre, j'aurai l'honneur de vous dire, que mon cœur z'et moi nous serons toujours ouverts pour vous ; & si Monsieur mon pere m'obligeoit d'épouser Monsieur Cassandre, j'aurois toujours une porte toute prête pour que vous entrissiez tout de go dans mes affections.

LEANDRE.

Quoi, z'adorable z'Isabelle, vous en épouseriez un autre ? Non je ne pourrai ja-

mais y conſentir ; j'aimerois mieux qu'il m'épousât moi, & pouvoir vous le rendre tout de ſuite.

ISABELLE.

Vous êtes par trop civil, beau Liandre, & c'eſt par toutes ces belles manieres que vous avez tellement gagné mon cœur, que je ne vous en verrai pas ſortir un inſtant, ſans deſirer que vous y rentriez ſur le champ.

LEANDRE.

Moi, z'en ſortir, charmante z'Iſabelle? Non, je veux y reſter toujours. Quoi, voudriez-vous rendre ma paſſion comme un lavement? Ah je croirois ſans doute avoir manqué mon coup, ſi je vous voyois un inſtant vuide de mes affections envers vous.

ISABELLE.

Ah Liandre, il z'eſt bien vrai de dire que votre paſſion eſt bien pleine d'amour, mon cœur ne peut tenir allencontre de vos douceurs....... je me ſens toute mouillée...... mes larmes coulent comme l'eau dans la riviere.

LEANDRE *s'attendrissant.*

Mon Isabelle?

ISABELLE.

Liandre vous pleurez.

LEANDRE.

Eh qui pourroit s'arrêter en si beau chemin...... Isabelle vous m'aimez?

ISABELLE.

Oui, Liandre, cent fois plus que mon pere.

LEANDRE.

Et moi je sens que je suis plus amoureux de vous que si vous étiez ma mere..... mais il faut que vous vous prépariez à recevoir Monsieur Cassandre. Ah! malgré nos pleurs qu'il vous trouvera aimable...... gaye.

ISABELLE.

Quoi, Liandre, sans vous?

LEANDRE.

Oui, ma z'Isabelle, vous ne pouvez pas être triste, car j'emporte avec moi tout le chagrin du monde..... Adieu.

## SCENE V.

ISABELLE *seule.*

JE ne crains point de mentir en disant que ce pauvre Gentishomme grille dans mon amour. Sans la sagesse de ma naissance, je me serois sans doute laissé aller à la tendresse de ses propositions. Ah trop cruel papa, pourquoi l'ambition te gouverne-t-elle? Pourquoi faut-il être Savetier pour pouvoir me donner la main? Oui, j'aimerois mieux dans une condition moins élevée, & dans une honnête médiocrité vivre avec mon Liandre, que d'épouser tous les Savetiers du monde. Mais voici Monsieur Cassandre, écoutons-le puisqu'il faut, puis courons consoler mon amant.

## SCENE VI.

ISABELLE, CASSANDRE.

CASSANDRE.

ENfin, aimable z'Iſabelle, je puis donc faire t'avec vous un doigt de propoſition d'amour ; mon cœur s'échauffe toujours en vain dans ſon harnois, je ne vois que trop qu'il fait mal au votre, ſans avoir été aſſez heureux que de l'occaſionner ; mais j'eſpére qu'inceſſamment, avec l'approbation de Monſieur votre Pere ; je pourrai y entrer pour quelques choſes.

ISABELLE.

Ecoutez, Monſieur le vieux Caſſandre, ſi j'ai mal au cœur, ce n'eſt aſſurément pas vous qui me le cauſez, je ne crois pas même que perſonne vous en croye capable ; cependant ſi je pouvois être ſurpriſe dans une telle vilainie, ce ſeroit plutôt Leandre à qui il faudroit s'en prendre.

CASSANDRE.

Quoi ma z'adorable enfant, je puis trancher affez de l'heureux, pour croire que je ne fuis pas digne d'être capable de vous caufer mal au cœur, non, fans doute, je ne croyois pas mes affaires auffi z'avancées; car quoique j'aye affuré à Monfieur votre pere que mon argent étoit tout prêt, pour qu'il fe démît de fa charge, & me fit vous époufer; cependant je voulois l'aveu de votre aimable corpulence, car la jaloufie de Monfieur Leandre m'avoit un peu troublé l'efprit en fa faveur.

ISABELLE.

Je vous dirai donc, Monfieur, que fi mon pere avoit décidé de mon fort avec Monfieur le beau Liandre, j'euffe fans chagrin accepté fa main; mais puifqu'il s'agit de vous, Monfieur, je ne puis vous cacher que je fens foulever mon ame toutes les fois que je vous vois, & que l'émotion que me caufe votre préfence, eft toujours prête à me faire rendre mon dîner.

CASSANDRE.

Ah trop aimable perſonne, j'eſpere qu'inceſſamment vous y ſerez ſi z'accoutumée, que vous ne rendrez plus rien de ce qu'on vous donnera, & que dans neuf mois un aimable petit poupon en ſera le fruit, ce qui ſerrera encore le lien de nos amitiés.

ISABELLE.

Qu'eſt-ce à dire, Monſieur, eſt-ce là l'amour que vous me portez ? moi qui ai toujours été ſi bien faite, & qu'on envoye chercher de tous côtés pour regarder avec plaiſir la perfection du corps, vous voulez me gâter la taille ? allez vous êtes un mal-à-droit avec votre poſtérieurité, je me retire à propos moi, car n'étoit le reſpect de mon pere, je vous empêcherois bien d'y vouloir plus ſonger de votre vie. Adieu....



SCENE

## SCENE VII.

CASSANDRE *seul.*

ELle me laisse, cette charmante créature, en me donnant des marques qu'elle rafolle assez de ma personne; la pauvre petite, elle est si modeste, qu'elle craint encore à son âge de penser comment on peut faire des enfans. Allez, allez z'Isabelle, sûrement j'y serai plus empêché que vous. Mais depuis deux heures mon coquin de valet Gilles se fait attendre, appellons-le un peu. Gilles... Gilles... Gilles... ce maraud s'amuse sans doute à manger quelque part quelques rogatons. Gilles.... Gilles.... Monsieur Gilles...



## SCENE VIII.

CASSANDRE, GILLES *arrive brusquement, renverse Monsieur Cassandre.*

CASSANDRE.

MAis voyez un peu cet animal, il m'a failli enfoncer sa tête dans l'œil.

GILLES.

Eh bien, Monsieur, qu'est-ce que vous voulez ?

CASSANDRE.

Mais, brutal, est-ce qu'il convient qu'un valet comme vous se fasse appeller pendant z'une heure.

GILLES.

Parguienne, Monsieur, j'étois là au cabaret ici près, le maitre a demandé un doigt de vin, la servante m'a dit, Gilles, veux-tu venir en tirer un coup ensemble ? plutôt deux, ai-je répondu, & nous som-

mes descendus, puis je n'ai été ni sot ni étourdi, j'en ai d'abord tiré un ; & comme j'allois recommencer, je vous ai entendu appeller, & vite je suis accouru ; morguienne, Monsieur, c'est une bonne pâte de fille au moins que cette servante là.

CASSANDRE.

Il faut malgré moi retenir ma colere, car j'ai besoin de ce coquin là.... ah ça, Gilles, connoissant ta fidélité, je vais te confier ma fortune.

GILLES.

Ah Monsieur, point du tout.

CASSANDRE.

Si fait, je vais t'envoyer chez Monsieur l'Empeigne.

GILLES.

Chez Monsieur l'Empeigne ?

CASSANDRE.

Oui, mon ami.

GILLES *s'en allant.*

Oh voilà que'st fait.

CASSANDRE.

Mais où vas-tu donc, butor ?

GILLES.

Pardi je m'en vas chez M. l'Empeigne.

CASSANDRE.

Mais eſt-ce qu'on s'en va comme ça, ſans ſçavoir pourquoi ?

GILELES.

Ah! oui, Monſieur, vous avez raiſon.

CASSANDRE *lui donnant une bourſe.*

Va donc chez lui pour lui porter ces trente-quatre piſtolles.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

Attends donc... tu lui diras auſſi que je l'attends ce ſoir à ſouper, pour commencer notre mariage.

GILLES *s'en allant.*

Oui, Monſieur.

CASSANDRE.

Gilles, dis lui encore qu'il n'oublie pas d'amener Mamſelle z'Iſabelle.

GILLES.

Parlez donc, Monſieur, eſt-ce que vous voulez les épouſer tous deux.

CASSANDRE.

Eh non, mon ami, je n'épouſe ce ſoir que la charmante z'Iſabelle ; mais il eſt plus convenable avant que de ſe marier, de boire un coup avec le pere de ſa prétendue ; ah ça, va donc vite, & reviens, je vais t'attendre chez moi, je m'épargne cette peine, pour me ménager d'autant, en attendant ma prochaine nôce.

## SCENE IX.

GILLES, ARLEQUIN.

GILLES.

AH parguienne, je ſuis un ſot animal, je n'ai pas tant ſeulement ſongé z'à demander au cancre de quoi boire z'un coup en chemin, retournons... mais n'eſt-ce pas là z'Arlequin ?

ARLEQUIN.

Non, mon ami, je ne ſuis plus Arlequin, je ſuis maintenant le Vicomte de la Friperie... mais que diſois-tu là tout ſeul?

GILLES.

Je diſois que je m'en vas chez M. l'Empeigne, pour lui porter un ſac de millions de piſtolles où il y en a trente-quatre, je ſuis chargé de lui remettre, moyennant quoi il ſe décharge dans les mains de mon maître de ſa charge & de ſa fille; mais comme j'ai oublié de lui demander de quoi boire, je vais lui ordonner de m'en donner.

ARLEQUIN.

Il n'eſt pas néceſſaire, mon ami, ſi tu veux je vais te mener chez Monſieur Mouſtier, où nous ferons un bon repas & où nous mangerons comme des dogues. Depuis que j'ai fait fortune, je ſuis toujours au ſervice des honnêtes gens.

GILLES.

Quoi, Monſieur, vous avez fait fortune?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, & c'eſt avec ce chapeau là ; le vois-tu bien? regarde.

GILLES.

Eh pardi, oui, je vois bien le jour au travers.

ARLEQUIN.

Il ne s'agit pas de ça, apprends que c'eſt le chapeau des chapeaux.

GILLES.

Oh pour ça je le crois bien, car il eſt fait de pieces & de morceaux.

ARLEQUIN.

Gilles; ſi je n'avois de l'amitié pour toi, je t'apprendrois à dire comme ça du mal de ce merveilleux chapeau, mais je te le pardonne à cauſe de ton ignorance. Apprens donc, mon ami, que ce chapeau-là eſt le chapeau du grand Fortunatus.

GILLES.

Eh morguienne, quand ce ſeroit celui du grand Thomas, comment pourroit-il faire ma fortune?

ARLEQUIN.

Ah Dame, voilà le *tu autem*, c'eſt qu'il ſert à me rendre inviſibie.

GILLES.

Qu'appellez-vous inviſible?

ARLEQUIN.

J'appelle inviſible, qu'on ne me voit pas. Par exemple, quand j'ai bien faim, je m'en vas chez un Traiteur, je fais mettre à la broche dindons, poulardes, perdrix, fricaſſée de poulets, vins de Bourgogne, de Champagne & de liqueurs, je mange tout, puis je mets mon chapeau, & je ſorts ſans qu'on me voye & ſans rien payer.

GILLES.

Et vous ſortez ſans qu'on vous voye & ſans rien payer?

ARLEQUIN.

Oui, quand j'ai beſoin d'argent, je m'en vas chez un Changeur, & je demande cent mille Louis d'or pour de l'argent blanc; quand ils ſont bien comptés, je les mets dans une bourſe, puis je mets mon chapeau &

je les emporte ſans qu'on me voye & ſans rien donner.

GILLES.

Ah dame, voilà qui eſt beau ça ; mais, Monſieur, ce chapeau là me rendroit-il auſſi inviſible, moi ?

ARLEQUIN.

Tout ainſi comme de même que moi.

GILLES.

Oh parguienne Monſieur le Vicomte, préſentement que vous avez fait votre fortune, vous voudriez bien me le vendre, ce chapeau-là ?

ARLEQUIN.

Je ne peux pas, mon ami ; mais ſi tu veux me donner tes trente-quatre piſtolles en gage, je te le prêterai pour aujourd'hui, & tu auras le tems de faire ta fortune ; mais au moins, Gilles, vous me le rapporterez.

GILLES.

Oui, Monſieur, je vous le promets, &

vous me rendrez aussi mes trente quatre pistolles.

ARLEQUIN.

Oui, mon ami, tenez mettez-le.

*( On entend crier qui veut mes billets, ce sont les derniers ; qui veut le gros lot, Messieurs, il est de dix mille francs. )*

Et si vous le voulez, vous pouvez l'essayer avec cet homme qui crie dans la rue, & qui vient de ce côté-ci, je m'en vas me cacher pour qu'il ne me voye pas.

---

## SCENE X.

GILLES, ARLEQUIN, LEANDRE *déguisé.*

LEANDRE.

QUi veut mes billets, ce sont les derniers, qui veut le gros lot, Messieurs, il est de dix mille livres.

*( Gilles ayant son chapeau sur la tête, prend les billets.)*

LEANDRE.

Mais que ſont devenus mes billets, eſt-ce que le vent les a emportés ?

GILLES.

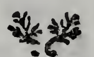
Non, c'eſt moi qui les ai pris, mais c'eſt que je ſuis inviſible.

LEANDRE.

Ah ſauve qui peut, ſans doute, c'eſt le diable qui les emporte.

ARLEQUIN.

Eh bien cela ne s'eſt-il pas bien paſſé, Ah ça préſentement remontrez-vous, ôtez votre chapeau; (*en s'en allant*) mais où êtes-vous donc, Gilles... Gilles... Gilles... Monſieur Gilles.



## SCENE XI.

CASSANDRE, GILLES *le chapeau ſur la tête.*

CASSANDRE.

L'On m'a aſſuré qu'on avoit vû mon Valet Gilles s'amuſer dans ces environs.

GILLES.

Eh oui, mais c'eſt que je n'avois pas le chapeau ſur la tête ; mais pour z'à préſent j'en déſierois bien avec toutes les lunettes du monde.

CASSANDRE.

J'ai peur que ce maraud là ne s'amuſe dans quelque coin, & qu'on ne lui vole mon argent.

GILLES *riant.*

Il ne me voit pas, hi... hi... hi... il ne me voit pas.

CASSANDRE.

Mais je crois que je l'apperçois.

GILLES *riant.*

Oui da... oui da... hi... hi... hi... c'eſt qu'il croit que je n'ai pas mon chapeau.

CASSANDRE.

Gilles... Gilles, mais que fais-tu là, coquin?

GILLES.

Je ſuis inviſible.

CASSANDRE.

Qu'eſt-ce à dire inviſible?

GILLES.

C'eſt-z'à-dire que vous ne me voyez point; & ſi vous ſçaviez ce que c'eſt que mon chapeau, vous ſçauriez bien que vous ne me voyez pas.

CASSANDRE *lui donnant des ſoufflets.*

Comment, coquin, que je ne te vois pas, tiens, tiens, tiens.

GILLES.

Ma foi s'il ne me voit pas, il m'attrape bien; (*il ôte le chapeau.*) c'eſt qu'apparemment je l'ai mal mis, il faut le mettre d'un autre ſens.

CASSANDRE *lui donne encore des soufflets.*

Eh bien, maroufle, ne te vois-je pas à présent?

GILLES.

Oh le gos sorcier! parce que je n'ai pas mon chapeau sur la tête; (*il met le chapeau*) mais me voyez-vous à présent.

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Si je te vois, tiens, tiens, si je te vois.

GILLES.

(*Il ôte le chapeau de Cassandre, & lui met celui d'Arlequin à la place, & tourne au tour de Cassandre.*)

Monsieur, permettez... Monsieur, Monsieur, Monsieur, où êtes-vous donc, Monsieur?

CASSANDRE *lui donnant des coups de pieds au cul.*

Eh tiens, tiens, me voilà, maraud, me voilà.

GILLES.

Par la morguienne il a raison, nous nous

voyons tous deux, ma foi, Monſieur, je vois bien qu'il y a des gens dans le monde qui ont plus d'eſprit que nous deux. J'ai trouvé Monſieur le Vicomte de la Friperie qui m'a dit que ce chapeau avoit fait ſa fortune, parce qu'il le rendoit inviſible ; il me l'a prêté, & dès que je l'ai eu ſur la tête, perſonne ne m'a plus vû.

CASSANDRE.

Va, tu n'es qu'un ſot, & Monſieur le Vicomte a voulu t'attraper ; mais où as-tu mis mon argent ?

GILLES.

Votre argent ?

CASSANDRE.

Eh oui mon argenr, où eſt-il ?

GILLES.

Ma foi il eſt avec la bourſe..

CASSANDRE.

Et la bourſe où eſt-elle ?

GILLES.

La bourſe ?

CASSANDRE.

Eh oui la bouſe.

GILLES.

Ma foi elle eſt avec l'argent.

CASSANDRE.

Je commence à me laſſer de tes ſots diſcours ; Mais où ſont-ils tous deux ?

GILLES.

Tous deux ?

CASSANDRE.

Eh ouî tous deux.

GILLES.

Ma foi ils ſont enſemble.

CASSANDRE.

Ah miſérable, je ne vois que trop que l'on t'a pris mes trente-quatre piſtolles ; mais je vais te tuer plus de trente-quatre fois, pour t'apprendre une autre fois à te laiſſer voler. *Il bat Gilles.*

GILLES.

Au voleur, au voleur, au voleur.

SCENE

## SCENE DERNIERE.

LEANDRE, ISABELLE, ARLEQUIN, CASSANDRE, GILLES.

LEANDRE.

QU'eſt-ce donc qu'à dire que tout ce train-là, qu'on fait allencontre d'honnêtes gens qui ſongent à s'épouſer en vraies nôces ?

CASSANDRE.

Ah, Monſieur Leandre, je ſuis au deſeſpoir, ce coquin là à qui j'avois confié un ſac de trente-quatre piſtolles pour aller acheter la charge de Maître Savetier, il ſe l'eſt laiſſé prendre.

LEANDRE.

Eh bien, Monſieur, puiſque cet emploi vous tient tant à cœur, cédez-moi les droits que vous avez de me faire cocu en épou-

ſant Mamſelle, & je vais vous remettre les patentes de cette Charge.

CASSANDRE.

Oh, je vous jure foi d'homme d'honneur, que voilà qui eſt fait.

*Leandre & Caſſandre ſe donnant la main.*

LEANDRE.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que c'eſt mon valet z'Arlequin qui a déniaiſé le vôtre, pour que je puſſe le premier porter à M. de l'Empeigne, les trente-quatre piſtolles qu'il exigeoit pour ſe démettre de ſa Charge, & donner ſa fille en mariage; dès que je lui ai eu porté cet argent, il m'a donné ſa démiſſion, & m'a fait épouſer ſur le champ Mamſelle; mais comme z'il ne convient pas à un Gentishomme comme moi de profiter des fourberies que l'on fait à ſon prochain, je partage le différent par la moitié, je garde ma charmante z'Iſabelle & vous remets la Charge. Jouiſſez, jouiſſez, Monſieur, de ſes prérogatives, je ſou-

haite que vous ayez autant de plaiſir avec votre ſavate, que j'en aurai toujours avec ma charmante z'Iſabelle.

CASSANDRE.

Non, Monſieur, il ne ſera pas dit qu'on en ſçache pas auſſi long que vous dans la régle des procédures; & comme je ne veux pas demeurer en reſte avec vous, & que le mien égaliſe le vôtre, je vous prête les trente-quatre piſtoles en queſtion, quand vous le pourrez vous me le rendrez. Soyez Savetier, Monſieur, il ne convient pas que l'époux de Mamſelle batte la calabre ſur le pavé comme un ſimple Officier; ainſi jouiſſez des prérogatives de cette Charge, & que cette civilité que je fais à l'honneur de Mamſelle, me procure votre amitié à tous deux.

LEANDRE.

Monſieur, nous ſommes tout confus dans la confuſion de notre reconnoiſſance. Mes amis, Ah que voila qui eſt beau!

LEANDRE, ISABELLE, GILLES, ARLEQUIN *enſemble.*

Ah! que voila qui eſt beau, Que voila qui eſt beau!

*Fin du premier Volume.*

